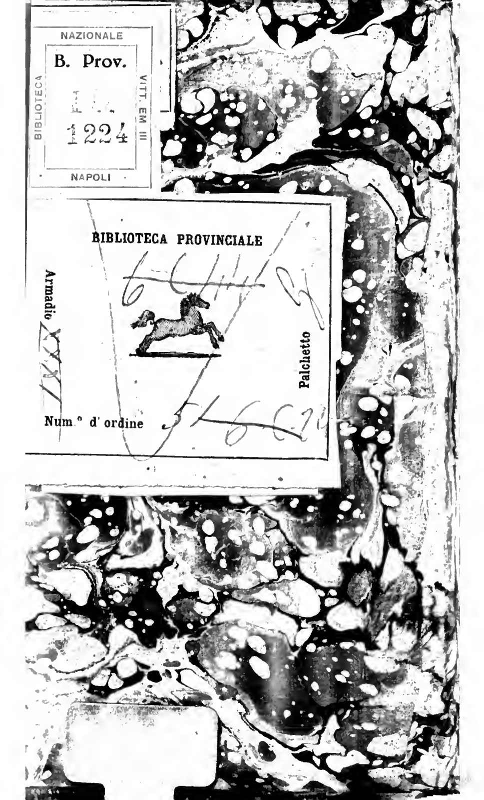




NAZIONALE
B. Prov.
1224
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



RELATION

DES

ÎLES PELEW,

TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures dans ce premier volume.

I. Russell R.A. Pinxit.

M.me Massard S. Sculp.

1788.

CAPIT.NE HENRI WILSON.



RELATION DES ÎLES PELEW,

SITUÉES

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE L'OCÉAN PACIFIQUE;

Composée sur les Journaux et les communications du Capitaine HENRI WILSON et de quelques-uns de ses Officiers, qui, en août 1783, y ont fait naufrage sur l'*Antelope*, paquebot de la Compagnie des Indes orientales.

Traduit de l'anglais, de GEORGE KEATE, Ecuyer, Membre de la Société royale, et de celle des Antiquaires.

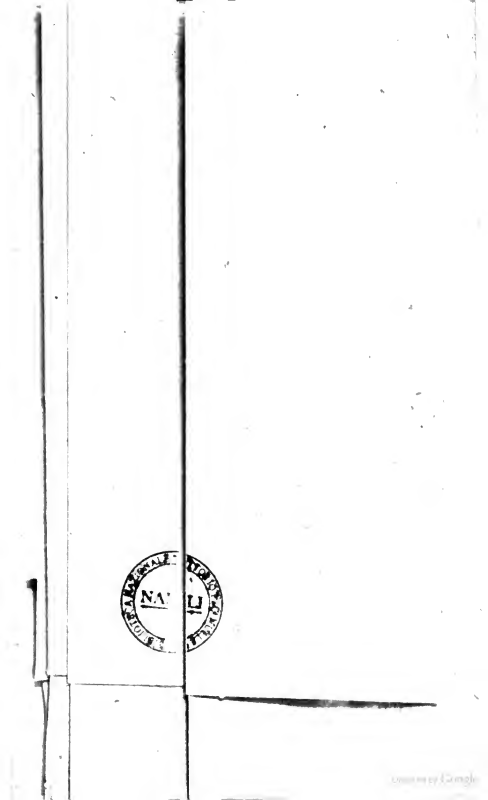
TOME PREMIER.

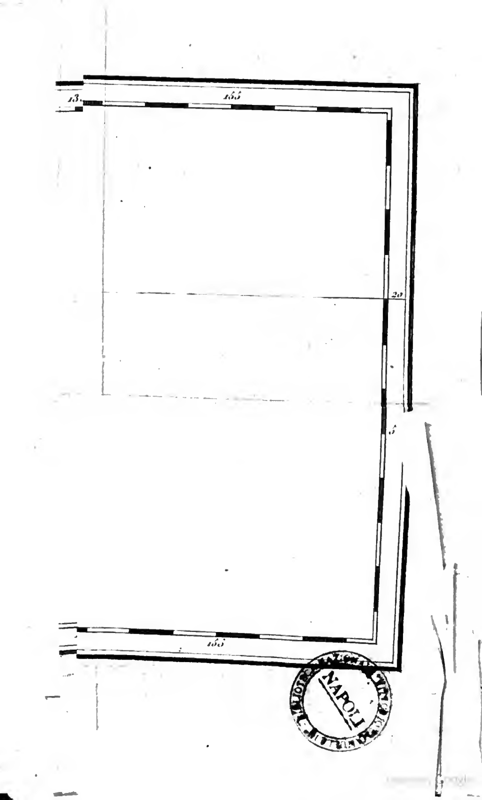
Prix, 12 liv. broch. ornée de 17 figures.

A PARIS,
Chez MARADAN, libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs, n°. 9.

M. DCC. XCIII.






13.
155
20
5
NAPOLI

INTRODUCTION.

Rien n'a plus illustré le règne de sa majesté George III, roi de la Grande-Bretagne, que la libéralité avec laquelle il a encouragé les découvertes maritimes. Quoique les voyages des autres nations de l'Europe aient beaucoup augmenté les connoissances qu'on avoit du globe, la plupart des navigateurs qui les ont faits, si l'on en excepte les derniers voyageurs françois, sacrifiant toujours à l'ambition ou à l'avarice, ont bien peu contribué à fixer nos idées sur la géographie. Est-il donc étonnant qu'on n'eût encore sur cet objet que des lumieres imparfaites, et qu'il restât mille doutes, mille incertitudes? Il étoit essentiel pour tous les peuples de détruire les erreurs, de lever les doutes, et d'acquérir des preuves de ce qu'on avoit avancé.

Aussi l'Europe a-t-elle vu avec admiration l'Angleterre s'occuper de ces grands intérêts, et même surpasser nos espérances par des conquêtes étonnantes, dues à l'habileté, au courage de ses marins.

Reconnoître, malgré tous les obstacles et les dangers, des mers qui n'avoient jamais été traversées, découvrir des îles et des peuples jusqu'alors inconnus, fixer la géographie des parties méridionales du globe; tels furent les succès de l'entreprise hardie et périlleuse qui offrira à la postérité un monument glorieux du zèle et de la protection de George III.

Que ne devoit-on pas espérer sous ses auspices, des navigateurs tels que ceux à qui cette entreprise fut confiée, sur-tout avec les secours nécessaires pour les différentes parties des sciences! M. Joseph Banks, qui accompagna volontairement le célèbre capitaine Cook, fut sans doute un puissant objet d'émulation pour les personnes

animées du même esprit, et disposées à faire ces voyages. Tant que l'histoire de notre siècle subsistera, avec quelle réconnoissance et quelle gloire pour lui n'y lira-t-on pas les sacrifices qu'il fit d'une jeunesse agréable, d'une fortune brillante, à son ardeur pour les sciences! Quel honneur pour son nom, d'avoir parcouru si intrépidement de nouvelles mers, de nouvelles côtes! Mais ce qui n'honore pas moins sa patrie, c'est le choix de M. Banks à son retour pour présider la *Société royale*, afin de s'acquitter ainsi envers lui, et aussitôt que l'occasion s'en est présentée, du tribut que l'on devoit à ses services. Cette place étoit assurément ce qu'on pouvoit offrir de plus distingué à un homme de génie: aussi le voyons-nous étendre avec la même ardeur la renommée de cette célèbre société, où il se montre sans cesse le libéral et zélé protecteur de l'érudition et des sciences.

Les relations des différens voyageurs

ayant animé de plus en plus l'esprit des recherches, et porté la curiosité vers tous les objets qui pourroient éclaircir l'histoire de l'homme, je me flatte de n'avoir pas besoin de motiver la publication de cet ouvrage; la nouveauté des matières, et l'authenticité des détails, le feront sans doute favorablement recevoir.

Les îles que je vais décrire, n'ont été découvertes que par le hasard et le malheur: on n'en doit la connoissance qu'au naufrage que fit sur leurs côtes le paquebot des Indes commandé par le capitaine Wilson. Ce fut à la seule humanité des habitans que nous dûmes le retour de nos compatriotes, dont l'équipage de l'*Antelope* étoit composé. C'est aussi par leur moyen que je suis en état de donner au public les détails suivans sur ce peuple singulier.

Rien n'est plus intéressant pour l'homme que l'histoire de l'homme.

Les navigateurs des différens âges

nous ont peint notre espèce sous différens jours. Les nations civilisées se rapprochent par de grands traits d'analogie, et ce ne sont que les vices ou les vertus des individus qui font ici quelque distinction générale. Mais il en est autrement des contrées où les sciences et les arts libéraux n'ont pas pénétré : la différence y est étonnante. Parmi ces derniers peuples, les uns sont ensevelis dans les ténèbres les plus épaisses de la barbarie, et l'humanité en détourne ses regards. Les autres, au contraire, sans aide, sans secours, mais guidés uniquement par un certain bon sens, ont su percer à travers ces ombres et ces ténèbres ; ils sont même arrivés à cet ordre, cette régularité systématique qui constituent une véritable civilisation.

C'est par des degrés presque insensibles, et par la marche du temps, qui accumule lentement les siècles, que les nations les mieux policées de nos jours sont arrivées à leur état

actuel. L'esprit de l'homme, porté vers les recherches, et trop prompt à vouloir saisir des vérités auxquelles ses facultés circonscrites ne peuvent atteindre, se demande en vain à lui-même: « Pourquoi donc ces différens « degrés dans l'existence de l'espèce « humaine? » Il n'y aura jamais de réponse à cette question. L'homme doit se contenter de savoir que les voies de la Providence sont tracées par une sagesse qui ne peut s'égarer, et tendent à différens buts que notre intelligence ne peut découvrir. Sentons plutôt avec la plus vive reconnoissance, que nous n'avons pas été destinés à être un habitant de *la terre de Feu*, ni au malheur d'augmenter le nombre des sauvages perdus dans les climats glacés du nord.

On pourroit sans doute faire ici une question fort importante, et dont la solution sera peut-être cherchée un jour avec succès: « Comment ces nom-« breuses îles découvertes depuis peu,

« et cette multitude d'autres semées « dans le vaste océan, ont-elles été « originairement peuplées? » Ce sujet, qui a déja occupé les écrivains les plus habiles (1), ouvre le plus vaste champ aux conjectures. Si la question est jamais résolue, elle répandra le jour le plus intéressant sur l'histoire de l'homme. J'ai déja dit que je publie ces détails sur les îles *Pelew*, à titre de *nouveauté* et de *faits authentiques*; ainsi je dois ajouter ici quels sont les fondemens de mon assertion.

Il est probable que ces îles ont déja été reconnues par quelques Espagnols des Philippines, et que ce sont celles qui ont été nommées *îles de Palos* (2), à cause des palmiers qui y croissent en grand nombre, et qui de loin se

(1) M. le comte Carli vient d'essayer de résoudre ce problême. On peut voir dans ses *Lettres américaines*, avec quelle sagacité. [*Note du traducteur.*]

(2) Le mot *palos* signifie un mât dans la marine espagnole: autrement il désigne un *pieu droit* ou un *bâton*.

A iv

présentent comme autant de mâts de vaisseau. C'est d'autant plus probablement là l'origine de ce nom, que les Espagnols le donnèrent aussi à toutes les îles de cet archipel, dont la plus grande partie est actuellement connue sous le nom de *nouvelles Carolines.*

Parmi les *Lettres édifiantes* des missionnaires jésuites, il s'en trouve quelques-unes qui semblent relatives à ces îles, que l'on pourroit croire appartenir au groupe de celles dont nous parlons. Mais si on lit les détails de ces lettres avec attention, il sera facile d'appercevoir qu'ils ne concernent que les *nouvelles Carolines,* qui furent découvertes vers l'an mil six cent quatre-vingt-seize, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant la lettre du *père Paul Clain* (1), datée de Manille, le dix juin mil six cent quatre-vingt-dix-sept. D'ailleurs les détails qu'il donne des nouvelles Carolines ne sont

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. 1, pag. 112.

pas même fondés sur le récit de quelques Espagnols qui les eussent abordées, mais sur ce qu'il avoit appris de plusieurs des habitans, qui, s'étant exposés en mer, furent jetés, par une tempête, à la côte de l'une des Philippines.

Ce fut d'après cette connoissance des nouvelles Carolines, et pour y transporter deux missionnaires (les pères Duberon et Cortil), qu'en mil sept cent dix, Philippe V fit équiper, à Manille, le vaisseau la *Sainte-Trinité.* Arrivés assez près de la côte de Sonsorol, l'une des Carolines, les deux jésuites voulurent gagner le rivage avec la chaloupe, et y planter la croix, contre l'avis du capitaine don Padilla. Ce capitaine ne trouvant pas d'endroit pour mouiller, avoit voulu les dissuader de cette entreprise. Après avoir croisé quelques jours à la vue de l'île, pour les attendre, et ne pouvant lutter plus long-temps contre la force

des vents et des courans, il s'éloigna, et on n'a jamais entendu parler de ces deux prêtres. Quelques temps après, on y envoya un autre vaisseau de Manille, pour continuer la mission qu'on supposoit avoir été commencée par les deux premiers jésuites; mais ce vaisseau coula en mer, et tout l'équipage périt, excepté un Indien qui revint à Manille annoncer cette perte nouvelle.

En mil sept cent vingt-un, un autre bateau, appartenant à une des Carolines, et portant vingt-quatre hommes, fut jeté par les vents sur *Guahan*, une des îles Mariannes, comme on le voit par la lettre du père *Jean-Antoine Cantova*, datée d'*Agadna*, mars mil sept cent vingt-deux. Cet étranger y ayant été retenu très long-temps, il tâcha d'acquérir quelques connoissances de leur langue, afin de pouvoir mieux s'informer de ce qu'il vouloit connoître de leur pays.

Cette lettre, qui contient assez de détails, nous apprend que, selon le récit des habitans, cet archipel étoit divisé en cinq provinces, dont les îles *Pelew* faisoient la cinquième; mais ils dirent aussi qu'ils n'avoient aucune communication avec les peuples qui habitoient ces îles, ajoutant même que « c'étoient des gens inhumains, sau-« vages; qu'ils étoient nus, hommes « et femmes; se nourrissoient de chair « humaine; et que les habitans des « Carolines ne les voyoient qu'avec « horreur, comme des ennemis du « genre humain, avec lesquels il étoit « dangereux de se lier. »

Voilà l'unique mention que je trouve des îles *Pelew*, et la peinture effrayante de la vie de leurs habitans; mais il est certain que les insulaires des Carolines ne savoient rien de ces peuples, sinon qu'ils existoient à une distance assez considérable d'eux. Peut-être même la prévention, qui les leur faisoit regarder comme des cannibales, les

empêchoit-elle d'avoir avec eux aucune communication (1).

Les quatre cinquièmes de ces îles, que les Espagnols connurent par un accident, fûrent pour eux *les nouvelles Carolines*; mais les missionnaires, qui avoient sans doute été bien instruits de leur pauvreté et de leur nudité, les regardèrent comme un objet peu digne de l'attention de la monarchie espagnole, et ce fut pour cette raison qu'on ne s'en occupa plus. Tout ce qu'on en sait même aujourd'hui, c'est

(1) Le père Cantova dit que cette relation est conforme à celle du père Bernard Messia (probablement un autre missionnaire); mais j'ai en vain cherché la relation de celui-ci. Ainsi je suppose qu'elle n'a pas été publiée, quoique peut-être conservée parmi les manuscrits de la Propagande à Rome: quoi qu'il en soit, c'est la seule induction qu'on puisse tirer du recueil vague de Cantova, qui fut lui-même tué peu de temps après par les habitans des Carolines.

J'ajouterai à cette note de l'auteur, qu'on peut consulter à ce sujet la collection des lettres des missionnaires espagnols, dont il se trouve un exemplaire à la bibliothéque du roi. [*Note du traducteur.*]

qu'elles occupent un certain espace sur la surface du globe.

On ne fit donc plus de recherches sur la cinquième division, qui étoit très-éloignée du reste, et que l'on croyoit habitée par des peuples regardés comme des sauvages. Ces îles furent absolument négligées, quoiqu'on les ait marquées sur quelques-unes des dernières cartes, avec le nom espagnol d'îles *de Palos.* Il est vrai qu'elles ont été vues plusieurs fois par les vaisseaux qui alloient en Chine par l'orient, et en revenoient contre les moussons: cependant il paroît que personne n'y aborda, qu'on n'a eu aucun commerce avec les habitans, et qu'elles ne se sont pas rencontrées dans les eaux de ceux qui navigeoient à leur proximité. C'est le capitaine Carteret qui en a le plus approché.

Les détails précédens, et la surprise extrême que les originaires de Pelew montrèrent en voyant des *hommes blancs*, semble prouver sans replique

que l'équipage de l'*Antelope* est le premier des européens qui ait jamais débarqué sur ces îles. Il semble également certain que leurs plus proches voisins dans l'archipel adjacent n'en avoient non plus aucune connoissance. Je me félicite donc d'annoncer le premier un nouveau peuple à l'univers ; mais mon cœur est encore plus flatté de pouvoir venger cette nation de l'imputation de barbarie et de cruauté, qu'on ne lui a fait que parce qu'on ne l'a pas connue. En effet, je suis persuadé que tout homme qui suivra avec attention les détails que je publie, regardera, sans balancer, les naturels de Pelew comme un des ornemens de l'humanité, loin de les en croire le déshonneur.

J'ai pris quelque part à cet ouvrage, parce que je connoissois la véracité du capitaine Wilson, que d'ailleurs j'étois moi-même intéressé dans le récit qu'il a fait des habitans de ces îles, et que ce récit acquiert un nou-

veau poids, par le bons sens et les manières engageantes du jeune prince *Lee Boo*, qu'il a amené avec lui en Angleterre, à la demande du roi son père.

M. Brock Vatson m'ayant procuré la connoissance du capitaine Wilson, je représentai souvent à cet estimable ami avec quel intérêt le public apprendroit le naufrage de l'*Antelope;* souvent je l'engageai à prier le capitaine de s'occuper de ces détails. Je les ai attendus neuf mois, et pendant cet intervalle, j'ai cru m'appercevoir que les affaires de M. Wilson, son extrême modestie, son peu d'expérience dans ces sortes de travaux, étoient autant d'obstacles à ma demande. Déja même il se disposoit à un nouveau voyage dans l'Inde; ainsi cet évènement pouvoit être à jamais oublié.

Excessivement frappé du tableau que pouvoit présenter le récit des vertus et du caractère de ces insulaires, sachant aussi avec quelle facilité le tourbillon

des affaires peut ensevelir dans l'oubli la preuve orale qui ne passe que de bouche en bouche, je cherchois, avec de sensibles regrets, les moyens d'aviver ces découvertes intéressantes, et de les offrir au public. Ainsi librement engagé dans cette affaire, je dis à M. Watson de demander au capitaine son avis sur ses journaux et tous ses papiers, et de m'indiquer les témoins qui se trouvoient encore en Angleterre. Je promis de tout rédiger, et de composer un ouvrage dont le travail seroit pour moi, et le profit pour le capitaine.

Après avoir parcouru tous ses journaux et ses papiers, et les avoir copiés pour en mieux retenir les détails, et rédiger ma marche avec plus de sureté dans les recherches que j'avois à faire, j'eus l'avantage de conférer avec le capitaine même et son fils, durant leur séjour en Angleterre, sur les instructions dont j'avois besoin. Après son départ, j'eus aussi, au

commencement

commencement de mil sept cent quatre-vingt-six, lorsque les faits étoient encore tout récens, des éclaircissemens ultérieurs de la part de ses officiers résidans en Angleterre. Ils furent assez honnêtes pour s'intéresser à cette entreprise autant que si elle les eût particulièrement concernés. Nous suivîmes ensemble toutes les opérations de chaque jour, selon l'expression des journaux; et je vis avec la plus grande satisfaction, que leurs relations particulières, loin de me présenter aucune différence essentielle sur les faits et les circonstances qu'ils me détailloient, se trouvoient du plus parfait accord. Enrichi des nouvelles instructions que me donnèrent ces officiers, qui avoient été seuls acteurs dans telle ou telle scène, j'ai attendu un an et demi le retour du capitaine. A la fin de l'été dernier, il est arrivé du Bengale. Depuis cette époque, toutes les parties de mon travail ont été revues exactement, et même avec la plus scrupuleuse

attention. J'ose donc avancer qu'aucun ouvrage de ce genre n'a jamais été présenté au public, fondé sur des preuves plus certaines à tous égards.

Je me serois dispensé de raconter ici l'histoire de mon travail, si je n'avois cru appercevoir que plusieurs scènes, plusieurs situations, pouvoient paroître bien étonnantes à nos lecteurs; mais la certitude en étant établie d'une manière authentique, elles serviront à prouver que le *bon esprit* et la *droiture morale* peuvent avoir lieu dans des contrées non civilisées, tandis que les préjugés et l'orgueil des nations policées les repoussent quelquefois.

Ceux qui ont lu les relations des voyages qu'on a déja faits dans les mers du sud, ont pu remarquer de très-grands rapports dans les usages des îles répandues au milieu de ces mers immenses; mais il n'a sans doute pas échappé à leur attention, qu'il est des coutumes et des caractères propres

à presque chaque groupe de ces îles. La même observation est applicable aux habitans des îles *Pelew*. Quoiqu'à plusieurs égards ils ressemblent à leurs voisins du sud, plusieurs traits néanmoins leur sont particuliers ; et un observateur intelligent ne manquera pas de les saisir.

Comme il y avoit sur l'*Antelope* un dessinateur, outre deux ou trois jeunes gens en état de bien dessiner, on a eu un portrait fidèle du roi de Pelew, celui d'une de ses femmes, et quelques vues pittoresques du pays. Avant de quitter ces îles, le capitaine Wilson reçut en présent plusieurs armes et quelques ustensiles, dont on verra aussi les formes exactement gravées dans cet ouvrage. Je suis assez heureux pour pouvoir y ajouter le portrait du prince *Lee Boo*, dessiné par ma fille. Quoique fait de mémoire quinze mois après sa mort, il a paru d'une ressemblance très-frappante à tous ceux qui l'ont connu vivant.

Si après les découvertes modernes qui ont tant ajouté à la masse de nos connoissances sur le globe et sur l'espèce humaine, le petit groupe d'îles que je dévoile au monde peut être regardé comme une acquisition intéressante (c'est en effet un beau diamant qui embellit l'océan), le naufrage du capitaine Wilson n'aura pas été inutile, et je m'applaudirai d'avoir consacré quelque temps à la rédaction de cet ouvrage.

RELATION CONCERNANT LES ÎLES PELEW.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANTELOPE part de Macao. Liste des personnes de l'équipage, et leurs différentes fonctions. Routes ; évènemens qui ont précédé la perte de ce vaisseau.

L'ANTELOPE, paquebot de la compagnie des Indes orientales, de la charge d'environ trois cents tonneaux, commandé par le capitaine Henri Wilson, étant arrivé à Macao en juin mil sept cent quatre-vingt-trois, le capitaine eut l'ordre, de la part du subrécargue de la compagnie, de remettre son vaisseau en état de partir Juin 1783.

20 juillet 1783.

le plus promptement possible. Tout étant préparé, il reçut ses lettres, et le vaisseau se trouvant prêt à faire voile, il prit congé du conseil vers trois heures et demie. Il se rendit à bord, accompagné de MM. Brown, Lane, Bruce, Peach, et du chirurgien Morgan. Il paya aux seize Chinois, dont il avoit eu la permission d'augmenter son équipage, la prime d'usage dans ces circonstances. Aussitôt on leva l'ancre, les amis se rendirent sur le rivage, et on les salua de neuf coups de canon en partant. Le temps devint incertain, gris, et l'on jeta l'ancre à sept brasses vers neuf heures du soir.

Comme les différens individus qui formoient l'équipage, paroissent dans la suite de ces récits, tantôt ensemble, tantôt en particulier, il ne sera pas inutile, en commençant, de faire mention des Européens qui étoient sur ce vaisseau, les rappelant chacun par leur nom et leurs différentes qualités.

Juillet 1783.

(Les noms marqués d'une étoile, sont ceux des personnes qu'on sait être mortes à ce moment-ci.)

Noms.	Grades.
Henri Wilson.......	commandant.
Philippe Benger * ...	premier aide.
Pierre Barker.......	second aide.
Jean Cummin.......	troisième aide.
Jean Sharp.........	chirurgien.
Arthur William Devis.	passager.
Jean Blanch........	maître canonnier.
William Harvez.....	maître d'équipage.
Jean Polkinghorn....	charpentier.
Jean Meale.........	tonnelier et commis des vivres.
Richard Jenkins.....	second charpentier.
Jacques Swift.......	cuisinier.
Richard Sharp......	cadet ou volontaire.
Henri Wilson.......	même rang; fils du capitaine.

Juillet 1783.

NOMS.	GRADES.
Jean Wedgebrough. / Robert Whit......	deux jeunes garçons de l'hôpital de Christ, et servant comme cadets.
Albert Pierson........	quartier-maître.
Godfroi Minks *	même rang.
Thomas Dulton......	commis du capitaine.
Jean Cooper.........	matelot.
William Roberts......	même.
Jacques Duneau......	même.
Mathias Wilson......	même ; frère du capitaine.
Nicolas Tyacke......	même.
Jacques Bluitt........	même.
Thomas Wilson *	même.
William Stewart......	même.
Madan Blanchart.....	même.
Thomas Whitfield....	même.
William Cobbledick...	même.

NOMS.	GRADES.
Zacharie Allen.......	même.
Thomas Catles.......	même.
Dedrick Windler......	même.
Thomas Rose *	interprète, natif de Bengale, et se disant Portugais.

Juillet 1783.

Vers cinq heures du matin on leva l'ancre, et l'on mit à la voile avec un bon vent d'E. N. E.; le pilote quitta le vaisseau entre six et sept heures. Vers neuf heures, à certaine distance des terres, on se trouva dans une grosse mer, ce qui obligea de mettre en panne, afin de pourvoir à la sureté des bestiaux et des autres animaux, de même qu'à celle des ancres, des cables et des manœuvres de ports. Vers onze heures on remit à la voile, et d'après une exacte observation, le vaisseau se trouvoit à 21 degrés 28 minutes latitude nord. Aux approches de midi on put voir distinctement la terre 21 juillet 1783.

Juillet 1783. restant au nord à la distance d'environ douze lieues, selon la plus précise estimation qu'on en fit. Le temps étoit assez gris. Dans l'après-midi les aiguillettes des boute-hors se rompirent; on dériva sous le vent, ce qui obligea de tenir le vaisseau dans le vent jusqu'à ce que tout fût réparé: alors on reprit la route. Le soir on apperçut qu'il éclairoit beaucoup au sud: on prit les ris de hunier, attendant que le vent s'élevât de ce côté.

Mardi 22. Le jour suivant, le temps, quoiqu'assez modéré, fut nuageux. La mer devint très-houleuse du côté de l'est, ce qui fatigua le bâtiment, et obligea de pomper toutes les deux heures. Le maître d'équipage et le charpentier avoient été saisis la nuit précédente d'un rhume et d'une petite fièvre. Dans l'après-midi on apperçut un vaisseau qui faisoit route au S. E.; on le crut Portugais et chargé pour Macao. Le vent tourna tout-à-fait au sud ce jour-là. Point d'observation de latitude.

Mercr. 23. Le vent étoit sud, et le temps nuageux; il y eut quelques petites rosées et de la

pluie. On apperçut avant midi quelques clapotages dans l'eau, comme si c'eût été dans une marée ou un courant : la mer étoit un peu calmée, et le vaisseau faisoit moins d'eau. Aucune observation de latitude ce jour-là, le soleil étant au zénith de l'équipage. Juillet 1783.

Les rafales étoient très-fréquentes, accompagnées de pluie et de grosse mer. Le maître d'équipage et le charpentier se trouvoient rétablis, de manière à faire leur service en assurant les sabords, et à mettre le vaisseau en état de soutenir le gros temps. Une observation qui fut faite à midi, donna 19 degrés 29 minutes latitude nord. Jeudi 24.

Le temps étoit toujours sombre, nuageux : il tonnoit, éclairoit ; la pluie devint violente ; on eût dit que le vaisseau étoit au milieu d'un déluge ; tout le monde étoit percé, et fort affligé. Vers trois heures après midi, on crut voir du pont une apparence de terre ; c'étoient les îles Bashée, restant du S. E. à l'E. N. E. A six heures, l'île la plus au nord restoit au Vend. 25.

Juillet 1783. N. E. quart E. La nuit, le temps fut assez gris et indifférent, de sorte qu'on ne put continuer à voir terre. On diminua de voiles, et l'on resta en panne jusqu'au matin.

Samedi 26. A la pointe du jour on vit la terre sous le vent du vaisseau; c'étoit la même que celle qu'on avoit vue la nuit précédente: on en conclut qu'il n'y avoit pas là de courant. Aussitôt que le jour fut devenu plus grand, on fit voile, se tenant à l'avant du vent pour dépasser l'île la plus au nord; ce que l'on fit à quatre ou cinq milles de distance. Le temps étoit gris lorsqu'on apperçut d'abord la terre; ainsi l'on ne vit qu'imparfaitement les îles.

La première parut être étendue en longueur, et d'une surface assez unie; la seconde pareillement prolongée, étoit d'une hauteur assez uniforme, excepté dans deux ou trois parties, où elle sembloit s'élever en montagnes; mais il y avoit près du milieu une pointe très-remarquable, en ce qu'elle avoit la forme

d'un chapeau de femme chinoise ou tartare. La troisième île se présentoit sous la forme de deux montagnes dont les cimes étoient escarpées et raboteuses, réunies à leurs pieds par de bas terrains. La quatrième étoit un roc élevé, d'un gros volume et à double pic, n'ayant que peu de terrains ou de bois sur sa surface. La cinquième étoit aussi haute et aussi peu unie, dénuée de bois, si l'on excepte quelques buissons verdoyans vers sa partie supérieure. Juillet 1783.

Il ne parut pas qu'il y eût aucun habitant sur l'une ou l'autre de ces îles. Les coups de vent étant très-forts, l'équipage ne tarda pas à les perdre de vue. A midi on se trouvoit à 21 degrés 14 minutes de latitude nord, selon l'observation, lorsque après avoir couru environ quinze lieues à l'E. de ces îles, on serra le vent plus au sud, dans l'espérance d'entrer dans des eaux plus tranquilles, et de trouver un temps plus favorable que celui qu'on avoit eu depuis Macao.

Immédiatement après midi, celui qui

Juillet 1783. étoit au mât-d'avant s'apperçut que le petit mât de hune étoit cassé : aussitôt on cargua les voiles, on descendit le mât de perroquet, et l'on se disposa aussi à descendre le mât de hune : mais on fut obligé de cesser ce travail, à cause du temps,

Dimanc. 27. jusqu'au lendemain matin, que le ciel redevint beau. Les eaux n'étant plus si houleuses, chacun mit la main à l'œuvre pour guinder un autre petit mât de hune, vider l'eau du vaisseau et y donner de l'air. On pourvut aussi à la conservation des bestiaux et des autres provisions qui restoient; car il en étoit péri un petit nombre pendant les pluies et les mauvais temps.

Lundi 28. Le matin suivant, le temps fut très-beau. On profita de ce moment pour ouvrir les sabords, laver, nettoyer le bas du vaisseau, visiter, polir les petites armes, et donner aux officiers les instructions nécessaires pour le voyage. Le soir, la pluie fut très-violente, et le temps variable.

Mardi 29. Mais le jour suivant, un vent favorable

donna le temps d'examiner et de faire sécher quelques-unes des provisions, particulièrement des jambons chinois et des poissons secs, qui faisoient une partie des vivres, et que les pluies excessives avoient mouillés. On vit beaucoup de poissons nager autour du vaisseau, mais on n'en prit aucun, parce qu'ils ne mordirent point à l'appât. Il se passa vingt-quatre heures sans pluie. Juillet 1783.

Le matin suivant, le temps fut très-chargé; la pluie reprit avec force vers le soir, et continua ainsi toute la nuit jusqu'au lendemain, avec des vents variables; de sorte qu'on fit très-peu de chemin. Merc. 30. Jeudi 31.

Le lendemain matin le temps fut plus traitable; le ciel se découvrit à midi: on prit la hauteur, et l'on trouva 16 degrés 25 minutes latitude nord. Dans l'après-midi on fut accueilli d'un calme qui donna la facilité d'examiner le courant: on connut qu'il se portoit à l'E. N. E., et que sa vitesse étoit d'un demi-mille par heure. Sur le soir le capitaine Wilson exerça quelques Chinois à ramer dans le canot, Août. Vendredi 1.

Août 1783. afin de leur apprendre à conduire une rame dans le besoin.

Samedi 2. Le jour suivant le temps fut beau, le vent modéré ; tout le monde s'occupa de nettoyer le vaisseau, et de faire sécher les manœuvres. Dans l'après-midi on observa la longitude. La distance du soleil à la lune donna lieu de conclure qu'on se trouvoit à 126 degrés $\frac{1}{2}$ à l'E. de l'observatoire de Greenwich.

Dimanc. 3. Le matin suivant, le temps fut beau : on fit le service divin sur le pont. Cette cérémonie ne fut jamais omise les dimanches, lorsque le temps le permit. On observa encore la longitude dans l'après-midi, et l'observation confirma celle du jour précédent. Vers la nuit il venta grand frais ; les rafales se firent bientôt sentir avec de la pluie, qui continua presque

Lundi 4. tout le jour suivant. Vers le soir on apperçut nombre d'oiseaux et de poissons, et

Mardi 5. comme des pièces de bois ou de bambou qui flottoient au gré du vent : c'est pourquoi on changea de route, portant plus au sud. On marcha aisément, faisant la vigie

vigie, jusqu'au matin, que le gros temps obligea de mettre en panne, et de ferler les voiles de hune, qui auparavant avoient été au bas ris. Le gros temps continua, et ne permit de déferler que de petites voiles; on cargua même les voiles d'étui pendant la tempête, qui continua jusqu'au sept: ce fut alors que la tourmente s'appaisa; le temps s'éclaircit, et l'on observa la latitude, qui se trouva de 10 degrés 16 minutes nord. Août 1783. Mercredi 6. Jeudi 7.

Le vent fut sud pendant l'après-midi, bon frais, mais sans pluie, de sorte que le lendemain matin on put nettoyer les entre-ponts, et enfumer le vaisseau avec de la poudre à canon. Les bestiaux étoient tous péris dans cette dernière tempête, excepté un jeune bœuf. Une chèvre qui avoit mis bas pendant ce mauvais temps, étoit morte avec son fruit. Le temps devint plus doux l'après-midi; on put mettre de la voile et faire route. Le jour suivant le temps fut si beau, qu'on ouvrit les sabords pour donner de l'air au vaisseau, et le faire sécher vers le bas: Vendredi 8. Samedi 9.

Août 1783. on eût aussi la facilité d'examiner les provisions et les munitions, et de mettre tout en ordre. Déja le vaisseau marchoit bien, on se livroit à quelque sentiment de joie, dans l'idée flatteuse que les temps contraires, et les peines qu'ils avoient causés, ne reparoîtroient plus. Mais tout-à-coup on fut accablé par les malheurs qui feront le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Naufrage de l'Antelope. Détresse où se trouve immédiatement l'équipage après ce malheur.

Dimanc. 10. IL ventoit bon frais après minuit, lorsque le ciel se couvrit. Bientôt il éclaira beaucoup, il tonna, il plut. M. Benger, qui commandoit le quart sur le pont, avoit amené les voiles de hune, et alloit prendre un ris avec les gens en fonction, ne pensant pas qu'il fût nécessaire d'appeler

d'autres personnes, ou d'en informer le capitaine. Cet officier présumoit, par les coups de tonnerre, que la tempête ne tarderoit pas à se dissiper, et le temps à s'éclaircir, de sorte que la crise ne seroit qu'une espèce de bourrasque. Les gens étoient sur les vergues pour prendre les ris, lorsque celui qui faisoit la vigie cria, *Brisans!....* Cet avertissement avoit à peine frappé les oreilles de l'officier de quart, que le vaisseau toucha. Ce terrible évènement jeta tout le monde dans la consternation. Le capitaine, et ceux qui étoient couchés en bas, coururent au pont, pour savoir la cause de la secousse que venoit d'éprouver le vaisseau, et de l'alarme qui s'étoit répandue. Un moment leur montra leur déplorable situation. Août 1783.

Les brisans, qui s'étendent au loin, et à travers lesquels on distingue les rochers, offrent la scène la plus affligeante, et ne laissent plus aucun doute. Le vaisseau, pliant sur le côté, est bientôt rempli d'eau jusqu'aux écoutilles du

Août 1783.

premier pont. Alors l'équipage se réunit, se presse autour du capitaine, et lui demande ses ordres.

Il ordonne aux uns de mettre en sureté les poudres, les munitions, les armes portatives, et d'apporter sur le pont le pain et les autres provisions que l'eau pouvoit gâter: ceux-ci abattent le mât de misaine, le grand mât, le petit mât de hune, les basses vergues, afin d'alléger le vaisseau, et de l'empêcher de chavirer; tous enfin s'efforcent de conserver le navire, dont on avoit déja roulé les voiles au moment où il avoit touché.

On mit les chaloupes à la mer, on les chargea d'armes portatives, de provisions, et on plaça une boussole dans chacune. Deux hommes eurent ordre de s'y tenir sous le vent du vaisseau, et de bien prendre garde qu'elles ne vinssent s'y briser. Ces hommes devoient se tenir prêts à recevoir les gens de l'équipage, en cas que le bâtiment fût mis en pièces par les coups violens de la houle, et l'impétuosité du vent qui souffloit avec la plus

grande violence. Tout ce qui pouvoit devenir utile dans cette affreuse circonstance, fut exécuté avec la plus scrupuleuse ponctualité. Tout le monde se rassembla ensuite au château d'arrière, qui étoit la partie du bâtiment la plus élevée hors de l'eau, de sorte que les bords du gaillard procuroient un certain abri contre la mer et la pluie. Août 1783.

Là, après avoir contemplé pendant quelques momens une situation si déplorable, le capitaine n'omit rien pour relever l'équipage et ranimer les esprits. La fatigue jointe à leur position désespérante, ajoutoit beaucoup à leur abattement. Il leur représenta donc que ce naufrage étoit un des accidens auxquels étoient exposés tous les navigateurs; que le leur étoit, il est vrai, moins susceptible de ressources, en ce qu'il arrivoit dans une mer inconnue et non fréquentée; mais que c'étoit précisément cette raison qui les appeloit plus fortement à réfléchir, puisqu'ils ne pouvoient presque plus rien attendre que de leurs propres efforts; que ces malheurs

Août 1783. devenoient toujours plus effroyables qu'ils ne l'étoient en eux-mêmes, lorsque les équipages s'abandonnoient au désespoir, et ne connoissoient plus de subordination ni d'accord.

Pour éviter tout désordre, il fut fortement défendu à tout individu quelconque de boire aucune liqueur spiritueuse; il n'y eut qu'une voix à cet égard. Comme l'équipage étoit tout trempé et abattu par l'excès du travail, il fut arrêté qu'on donneroit quelque rafraîchissement, et que chacun auroit un verre de vin et du biscuit. Après avoir mangé, on reçut un second verre de vin, et l'on attendit le jour avec la plus grande anxiété, dans l'espoir de découvrir quelque terre; car jusqu'alors on n'en avoit apperçu aucune. Le troisième aide, et un des quartier-maîtres, étoient les seuls qui crussent avoir apperçu une terre pendant ce court intervalle, à la faveur d'un éclair terrible: c'étoit, suivant eux, en avant du vaisseau.

Ces momens d'inquiétude et d'inaction

forcée, leur servirent à se consoler les uns les autres, et à se ranimer. Chacun fut d'avis de s'habiller, et de se disposer à quitter le vaisseau lorsqu'on y seroit indispensablement contraint. On observa en ceci le meilleur ordre et la règle la plus stricte. Personne n'eut envie de prendre rien de ce qui ne lui appartenoit pas: loin d'être tenté de dérober, on ne réclamoit pas même son salaire, et l'on n'entendit aucune plainte contre l'officier de quart ni contre aucun autre, soit en reproches d'impéritie ou de négligence.

Août 1783.

Enfin l'aurore découvrit aux yeux de l'équipage un petite île au sud, distante d'environ trois ou quatre lieues. On ne tarda pas à voir quelques autres îles à l'est; mais alors plusieurs nouveaux sujets de crainte s'offrirent à l'imagination. Quels habitans receloient-elles? quels étoient leur caractère, leur usage? sans doute très-différens de ceux de l'équipage. Malgré toutes ces inquiétudes, on mit du monde dans les chaloupes, et l'on ne

Août 1783. consulta dans les détails de cette disposition que le bien général. Elles partirent sous la conduite de M. Benger. Cet officier sentoit profondément la nécessité d'avoir une réception favorable, s'il trouvoit des habitans, et d'éviter jusqu'au moindre sujet de mésintelligence, à moins que ce ne fût à la dernière extrémité, puisque le salut de tout l'équipage dépendoit de la première entrevue.

Aussitôt que les chaloupes furent parties, chacun de ceux qui restoient mit la main à l'œuvre pour jeter les vergues à l'eau, afin d'en faire un radeau qui devînt la sureté commune, parce qu'on s'attendoit à voir bientôt l'Antelope en pièces, et que d'ailleurs on étoit dans la plus grande inquiétude sur les chaloupes, tant à cause des insulaires qu'on ne connoissoit pas, que du gros temps et du vent, qui se soutenoit toujours avec la même force.

Mais on apperçut l'après-midi, avec une joie inexprimable, les chaloupes qui revenoient. Ce retour inspiroit d'autant plus

de joie, que leur retard avoit fait craindre un nouveau désastre occasionné par la tempête ou par la cruauté des habitans. On fut délivré de cette inquiétude, lorsqu'à quatre heures on les vit près du vaisseau, ayant laissé les provisions et cinq hommes dans cette île. Août 1783.

Ils apportèrent une heureuse nouvelle. L'île paroissoit absolument inhabitée. Ils y avoient trouvé de l'eau fraîche, un havre bien couvert, à l'abri du gros temps. Chacun poussa son travail avec une nouvelle vigueur pour achever le radeau, qui étoit déja fort avancé au retour des chaloupes. Lorsqu'il fut fini, on prit un nouveau rafraîchissement de pain et de vin, personne n'ayant violé la promesse qu'on avoit faite au capitaine de ne boire aucune liqueur forte.

Je ne dois pas omettre ici un autre fâcheux accident qui arriva au milieu de cette matinée désastreuse. A peine le jour eut-il paru, que le mât de misaine se trouvant près de la poupe, quelques-unes des manœuvres étant d'ailleurs engagées

Août 1783. dans les chaînes de misaine, Godfroi Minks vint pour le couper en dérive : malheureusement il glissa, et tomba à la mer. Quoique les chaloupes fussent aussitôt venues pour le secourir, il se noya. On attribua son accident à ce qu'il s'étoit trop chargé d'habits en se disposant à quitter le vaisseau.

Le radeau étant achevé, on le chargea de tous les vivres et des munitions qu'il pouvoit porter sans hasarder la sureté de ceux qui devoient s'y confier. On remplit aussi de vivres, de munitions et d'armes, la pinasse et le canot. Les armes faisoient, en ce moment, la plus grande sureté de l'équipage.

On étoit entièrement occupé de ces travaux, lorsque l'Antelope fit un mouvement à la marée montante : mais on craignit aussitôt que le grand mât ne s'abattît sur le côté ; il eût infailliblement écrasé le radeau, et rendu tant de travail inutile.

Tout étoit prêt pour le départ ; le soir avançoit : le maître d'équipage eut ordre d'aller dans le vaisseau, et d'y donner le

signal avec son sifflet, afin de donner l'alarme à ceux qui travailloient dans le bas (le capitaine Wilson les avoit avertis plusieurs fois de cesser), et de les faire venir sur le radeau ou dans les chaloupes, de sorte qu'on pût se rendre à l'île avant la nuit, et sauver ainsi ce qu'on avoit retiré du bâtiment. Août 1783.

Je dois remarquer ici le soin et l'attention extrême du charpentier, qui, tout occupé de sauver les instrumens et les provisions, restoit au fond du vaisseau, lorsque les chaloupes et le radeau étoient déja partis: le capitaine Wilson fut obligé de lui dire de se jeter dans le petit canot, tant cet homme s'occupoit uniquement de tout ce qui pouvoit contribuer à arracher ses compagnons à leur triste destinée!

C'est ainsi que, plongés dans la plus morne douleur, ils quittèrent l'Antelope, sans savoir quel sort les attendoit. Les hommes les plus hardis de l'équipage prirent le radeau en remorque, avec la pinasse. Le canot les aida en remorquant

Août 1783. aussi la chaloupe, jusqu'à ce qu'on eût passé le récif. Alors ceux qui étoient dans la chaloupe lâchèrent leur corde, parce qu'ils se trouvoient trop chargés pour être d'un grand secours, et le canot continua seul jusqu'au rivage. Il étoit environ huit heures du soir lorsqu'on y arriva. On y trouva les hommes qui y avoient été laissés le matin.

Ces gens, quoiqu'en petit nombre, n'y avoient pas été oisifs; ils avoient songé aux compagnons de leur infortune. Après avoir nettoyé le sol, ils y avoient élevé, pour les recevoir, une petite tente avec une voile.

Ceux qui étoient dans la chaloupe et dans le radeau s'étoient trouvés dans la plus effrayante position, jusqu'à ce qu'ils eussent passé le récif. Ils employèrent plus d'une heure à ce trajet. Les secousses et les rafales jetoient quelquefois la chaloupe et le radeau si loin l'un de l'autre, qu'ils ne se voyoient plus. Ceux qui étoient sur le radeau furent même obligés de s'amarrer, et de s'y tenir de toutes

leurs forces pour n'en être pas enlevés. Cette scène devenoit encore plus horrible par les cris redoublés des Chinois, qui n'étoient pas accoutumés aux dangers du terrible élément contre lequel ils avoient à lutter.

Août 1783.

Après avoir passé le récif, on entra dans un canal, entre ces écueils et l'île, et l'on se trouva dans une eau profonde; mais la mer étoit moins agitée. On hissa la voile de la pinasse, et l'on avança. Dès qu'on fut près de l'île, on apperçut un fort courant qui porta les naufragés sous le vent, loin de l'endroit où avoient été déposées le matin les provisions de ceux qui étoient passés les premiers. On cala aussitôt la voile, pour avancer à la rame.

Plus on approchoit du rivage, plus on trouvoit de force dans le courant, et plus on dérivoit sous le vent, malgré tous les efforts des voyageurs. L'impuissance où l'on étoit de résister au courant, les rameurs ayant épuisé presque toutes leurs forces, on décida qu'il falloit

Août 1783.

aller prendre avec la chaloupe ceux qui étoient sur le radeau, et tenir celui-ci amarré avec un grappin pendant la nuit. Ce surcroît doubla le monde sur les bancs des rameurs de la chaloupe, et leur procura du soulagement; mais en même temps elle se trouva si chargée, qu'à peine pouvoit-elle se tenir à fleur d'eau, et elle serroit une côte pleine de roches, dans une eau de seize brasses, comme on le reconnut dans la suite.

La marche étoit très-lente. Dès qu'on eut approché plus près de l'île où les autres étoient arrivés auparavant, le canot déchargea sa cargaison. Le capitaine Wilson y descendit avec quatre hommes, pour revenir alléger le radeau et la chaloupe, et y donner tous ses soins. Comme il faisoit obscur, il héla la chaloupe à une certaine distance. Soit qu'il faille l'attribuer au pénible travail que ces voyageurs avoient soutenu étant sur le radeau, ou à la joie subite qu'il eurent en se voyant si près de leurs compagnons, on répondit aux cris du capitaine, d'un ton

si étrange et si grêle, que ceux qui étoient dans le canot, et qui avoient entendu auparavant le bruit des rames, s'imaginèrent que ces hurlemens étoient ceux des habitans de l'île. D'ailleurs les hommes arrivés le matin sur le rivage, où ils étoient restés avec leurs provisions, avoient apperçu, depuis le départ des chaloupes, des traces qui annonçoient que cette île avoit été fréquentée depuis peu. On voyoit, dans différens endroits, des cendres, des os de poisson, et des débris de noix et de cacao. Ces indices faisant donc présumer aux gens du canot que les cris du capitaine étoient plutôt ceux de quelques habitans, aussitôt ils retournèrent précipitamment à la calanque. Août 1783.

La chaloupe, arrivant peu après, dissipa les alarmes, et la joie se manifesta sur tous les visages. On se serra réciproquement les mains avec la plus grande cordialité, chacun éprouvant ces mouvemens de l'ame que ne peut rendre le langage le plus énergique. On prit du fromage, du biscuit et un peu d'eau pour souper.

Août 1783. Un pistolet déchargé à poudre seulement sur une mèche déchiquetée, procura le moyen d'allumer du feu dans la calanque. On fit sécher les habits qui étoient tout trempés, et l'on dormit tour-à-tour à terre, à l'abri de la tente qu'on avoit dressée. La nuit fut des plus fâcheuses à tous égards; le vent et la pluie furent très-violens. Cette triste position devint affligeante par une terreur trop naturelle; on craignoit que le vaisseau ne se brisât avant qu'on en eût retiré les effets les plus nécessaires. La tempête étoit horrible. Les chaloupes furent halées sur le rivage, et l'on posta une sentinelle, afin de n'être pas surpris par les naturels du pays.

Lundi 11. La transpiration continuelle qui résultoit de ce pénible travail, l'eau salée de la mer qui avoit sans cesse mouillé la peau, y produisoient une irritation qui, jointe au frottement des habits, l'avoient excoriée au point d'y faire naître des ulcères très-douloureux.

Néanmoins, à peine fut-il jour, qu'on envoya la chaloupe et le canot au radeau, pour

pour essayer de le faire arriver; mais le vent étoit si violent que l'on craignit de l'entreprendre. Cependant on fut assez heureux pour en retirer le reste des provisions et les voiles, et pour y retourner à midi. Août 1783.

L'après-midi le temps fut plus calme. On envoya les chaloupes au vaisseau pour y prendre du riz, quelques autres provisions, et ce dont on avoit un extrême besoin, pour les raisons que je viens d'exposer.

Ceux qui demeuroient à terre furent employés à faire sécher la poudre, à nettoyer les armes, et à les mettre en état de servir. Les chaloupes n'étant revenues qu'à dix heures du soir, avoient répandu la plus grande alarme parmi eux : ils craignoient que leurs compagnons n'eussent été victimes d'un nouvel orage que la nuit avoit encore ramené. On ne fut même pas tranquille à leur arrivée. Le contre-maître de l'équipage, de retour avec la pinasse, apporta une fâcheuse nouvelle : il témoigna ses inquiétudes sur

Août 1783. le vaisseau, qui ne pouvoit résister à la violence du temps, dont il étoit déja la proie. Ce rapport leur faisoit perdre tout espoir de remettre le vaisseau à flot, après l'avoir réparé, si le temps devenoit calme, et de retourner ainsi à Macao, ou vers quelques côtes de la Chine. Jusque-là ils avoient nourri cet espoir; mais dans les ténèbres qui les environnoient, la crainte seule parla à leur imagination, et leur peignit chaque danger sous les couleurs les plus sombres. Aucune idée consolante ne calmoit leur âme. Ils ne savoient rien des habitans du pays où le sort les avoit jetés: ils ignoroient leurs mœurs, leurs dispositions, et à quelles scènes hostiles ils alloient peu-être se voir exposés pour défendre leur vie. Séparés de l'univers par leur naufrage, incertains sur l'avenir, chacun se rappeloit quelque objet chéri auquel la plus tendre affection avoit fortement attaché son cœur, et qui, sans doute, attendoit avec impatience le retour d'un père, d'un mari, d'un ami dont on ne devoit presque plus espérer la vue.

Ces réflexions ne contribuèrent pas à rendre cette nuit bien consolante. La tempête étoit plus violente qu'elle ne l'avoit encore été; mais les habits que chacun s'étoit procurés du vaisseau naufragé furent d'un grand soulagement : on peut changer dans un besoin si extrême. Août 1783.

CHAPITRE III.

On apperçoit pour la première fois des naturels du pays. Entrevue curieuse et amicale avec eux. Le frère du capitaine Wilson est député vers le roi de Pelew, et le frère du roi reste avec les Anglois.

Dès que le jour parut, chacun fit sécher les munitions et les provisions pendant les intervalles que laissoit la pluie; car les vents étoient trop forts pour qu'on pût exposer les chaloupes en mer. Quelques-uns dressèrent des tentes plus commodes avec les matériaux sauvés. Vers Mardi 12.

Août 1783. huit heures du matin, le capitaine Wilson et Tom Rose étoient sur le rivage à recueillir l'eau qui tomboit des roches, lorsque les gens occupés à nettoyer le sol dans le bois qui étoit derrière eux, avertirent qu'on appercevoit quelques habitans de l'île, et un canot qui traversoit la pointe pour entrer dans la baie. A cet avis, tout le monde effrayé courut aux armes. Mais comme il n'y avoit que deux canots, chargés même de peu de monde, on ordonna de s'abstenir de tout mouvement, et de ne pas se montrer, jusqu'à ce qu'on eût vu la réception que ces naturels feroient au capitaine et à Tom Rose, qu'on savoit avec certitude avoir été découverts par ces insulaires; car ils avoient parlé entre eux, fixant la partie du rivage où ces deux personnes de l'équipage se trouvoient.

On prit les armes, dans l'intention cependant de n'en point faire usage, ni de témoigner la plus légère méfiance, à moins que la conduite des insulaires n'exigeât d'autres procédés. Pendant ce court

intervalle, les deux canots qui s'étoient avancés avec précaution vers le rivage, s'arrêtèrent. Le capitaine dit à Tom Rose de leur parler *malais* : ils parurent ne pas entendre cet idiôme; mais ils ne poussèrent pas plus loin leurs canots. Presque aussitôt un d'entre eux demanda en langue malaise à nos gens s'ils étoient amis ou ennemis. Août 1783.

Tom Rose répondit : « Nous sommes » d'infortunés Anglois ; notre vaisseau a » échoué sur le récif : nous avons eu le » bonheur de sauver notre vie ; nous » sommes vos amis. » Les insulaires parlèrent alors entre eux. Le Malais qui les acompagnoit, leur expliquoit sans doute notre réponse. Ils descendirent aussitôt de leurs canots dans l'eau, et vinrent au rivage. Le capitaine Wilson alla au-devant d'eux dans l'eau, les embrassa de la manière la plus affectueuse, les amena au rivage, et les présenta à ses officiers, et aux autres compagnons de son infortune.

Ces insulaires étoient au nombre de huit, et l'on sut ensuite qu'il y avoit

Août 1783.

parmi eux deux frères du roi. Ils laissèrent un homme dans chaque canot. En entrant dans la crique, ils parurent regarder tout avec beaucoup d'attention, comme s'ils eussent craint d'être trahis. Ils ne voulurent pas s'asseoir près des tentes ; ils restèrent très-près du rivage, afin de regagner immédiatement leurs canots, s'ils appercevoient quelque danger.

Nos gens alloient déjeûner : ils leur présentèrent du thé, du biscuit doux fait en Chine, et dont on avoit sauvé deux ou trois jarres. Le capitaine Wilson, l'interprète et deux autres personnes seules déjeûnèrent probablement avec les insulaires. Ils auroient eu quelques doutes, si tous nos gens les avoient environnés, et la crainte les auroit fait partir aussitôt.

Pendant la courte conversation que le temps du déjeûné permit, on fit entendre au Malais que les insulaires avoient amené avec eux, qu'on voudroit savoir par quel hasard il se trouvoit dans cette île. Cet

homme qui, outre sa langue naturelle et le pelew, savoit aussi un peu d'anglois et de hollandois, nous répondit ainsi: Août 1783.

« Je commandois un vaisseau mar-
« chand qui appartenoit à un Chinois
« de Ternate. Faisant route pour Am-
« boine et Bantam, je fus jeté, il y a
« environ 10 mois, sur une île au sud,
« à portée d'être vue de celle où je suis
« actuellement. Je me sauvai de cette
« île dans celle de Pelew, où je fus fa-
« vorablement reçu du roi. C'est un ex-
« cellent homme, et son peuple n'a pas
« moins d'humanité. «

Il ajouta qu'un canot étant à la pêche, avoit vu échouer leur vaisseau; que le roi ayant appris ce malheur, avoit fait partir ces deux canots des quatre heures du matin, pour savoir ce qu'étoient devenus les gens de l'équipage; que connoissant très-bien ce port, ils s'y étoient adressés, parce que c'étoit l'endroit où les canots pêcheurs se mettoient souvent à l'abri du gros temps.

Les insulaires furent environ une heure

Août 1783.

à table avec le capitaine Wilson. Ils goûtèrent du thé, mais parurent préférer le biscuit, et n'avoir plus aucune crainte. Ils demandèrent qu'un des nôtres fût envoyé dans leur canot au *rupack* ou roi de l'île, afin qu'il sût quels gens étoient nos Anglois. Le capitaine y consentit. Après le déjeûné, il leur présenta plusieurs de ses officiers : ceux-ci, selon leur usage, prirent, en arrivant, la main des insulaires, qui étoient prévenus par le Malais que c'étoit la manière anglaise de saluer. Ils prirent de même la main des Anglois qui se trouvèrent là, et dans la suite ils n'omirent jamais cette politesse, toutes les fois qu'ils rencontroient nos gens.

La providence se plaît souvent à ménager des ressources inattendues dans les plus cruelles épreuves, pour consoler les malheureux. Ce fut assurément par un singulier hasard que le capitaine *Rees* de Northumberland recommanda au capitaine Wilson, comme domestique, ce Tom Rose, qui parloit très-bien le malais.

Mais il est encore plus singulier qu'une tempête eût jeté dans cette île un Malais connu et favorisé du roi comme étranger, et qui, ayant déja été près d'un an dans l'île avant la perte de l'Antelope, avoit pu apprendre la langue du pays. Par ce moyen, les Anglois et les naturels eurent chacun leur interprète; on ne fut plus exposé aux difficultés qui auroient pu survenir entre des gens hors d'état de communiquer leurs idées, si ce n'est par des signes et des gestes, causes inévitables de méprises réitérées, sur-tout de la part d'insulaires séparés pour ainsi dire du reste des hommes. Août 1783.

Ces insulaires voyant nos gens préparer les chaloupes, crurent qu'on alloit partir; mais on leur dit qu'on faisoit les préparatifs pour se rendre au vaisseau, afin d'y chercher des provisions. Ils offrirent aussitôt d'accompagner les Anglois, de peur qu'ils ne fussent inquiétés dans leur route.

Ces gens étoient d'une couleur très-olivâtre, et ne voiloient aucune partie

Août 1783. du corps. Ils avoient la peau lisse et brillante, ce qui étoit l'effet de l'huile de cacao. Chaque chef tenoit à la main une corbeille de *bétel*, un bambou bien poli, marqueté à chaque extrémité: c'étoit avec ce bambou qu'ils portoient leur *chinam* ou corail brûlé et réduit en chaux (1). Ils le font sortir par une extrémité du bambou, en le secouant sur le bétel avant de le mâcher, afin de le rendre plus utile et plus agréable.

On remarqua aussi qu'ils avoient les dents noires, et que cette noirceur mêlée au rouge de leur salive, occasionné par le bétel, rendoit leur bouche fort dégoûtante.

Leur taille étoit médiocre, mais bien proportionnée; leur démarche particulière, mais majestueuse. A peu de distance

(1) Ce seul usage prouve que ces insulaires ont été autrefois liés avec l'Inde, ou en sont originaires, car les Indiens joignent actuellement de la chaux à leur bétel. D'autres y ajoutent encore de l'*arica*, de l'aloès, etc. Quant à la noirceur des dents, elle vient de l'usage du *bétel*, qui même les ronge assez fréquemment, et les fait tomber. [*Note du traducteur.*]

des malléoles, ils se peignoient jusqu'au milieu des cuisses (1) : cette peinture étoit si forte, qu'on auroit pu la croire naturelle. Leurs cheveux très-longs et d'un beau noir, étoient simplement roulés par derrière, et relevés avec élégance. Il n'y avoit parmi eux que le plus jeune des deux frères du roi qui eût de la barbe. On observa par la suite qu'ils se l'arrachoient jusqu'à la racine (2). C'étoit le plus petit nombre qui ayant la barbe épaisse, la laissoit croître et la soignoit. Août 1783.

Comme ils paroissoient rassurés sur notre compte, on leur fit faire le tour de la crique. Le sol n'en étoit encore que

---

(1) L'auteur désigne cette manière de peindre par *tatooed.* C'étoit moins une peinture qu'une couleur portée dans la peau même. On en verra l'explication dans le *Voyage d'Awkeswort*, tome 2, pag. 189, ou ans la dernière édition de *l'Encyclopédie angloise*, au mot *tatowing*, qui est pris de l'île de *Taïti.* [*Note du traducteur.*]

(2) On verra des détails curieux sur cet usage, qui s'est retrouvé chez plusieurs peuples de l'Amérique et de l'Asie, dans les lettres de M. le comte Carli. [*Note du traducteur.*]

Août 1783.

négligemment nettoyé, et seulement en partie. On y trouvoit beaucoup de coquillages brisés, des roches avec des plantes, et des broussailles épineuses. Nos gens furent fort étonnés de les voir avancer pieds nus sur ce sol si difficile, avec autant de facilité que sur le terrain le plus uni. Mais si nous fûmes surpris à l'aspect des insulaires, ils éprouvèrent le même sentiment à notre vue.

Nos gens furent pleinement convaincus, pendant le séjour qu'ils firent dans cette île, que les naturels n'avoient jamais vu un homme blanc. Ainsi l'on fut moins étonné qu'ils considérassent la blancheur comme particulière à une race nouvelle, et qu'elle leur parût fort extraordinaire. A tout ce qu'ils voyoient, tout ce qu'ils touchoient, ils disoient avec exclamation: *Weel! weel!* et quelquefois *weel a trecoy!* et selon le Malais, c'étoit l'expression de leur approbation.

Ils commencèrent par passer la main sur les corps et les armes des Anglois, ou plutôt ils palpoient leurs justaucorps

et leurs manches, ne sachant pas trop si l'homme et l'habit n'étoient point de la même matière. Mais le Malais leur apprit que les Anglois habitant un climat beaucoup plus froid, étoient accoutumés à être toujours couverts, et se servoient de différens habits. Nos gens comprirent aux gestes du Malais et des naturels, que c'étoit-là ce dont ils parloient, et ils apperçurent facilement au maintien et à l'air de cet étranger, la promptitude avec laquelle ils saisissoient tous les détails. Août 1783.

La première chose à laquelle ils s'arrêtèrent furent les mains de nos gens, et les veines bleues de leurs poignets. Ils présumoient que la blancheur des mains et du visage étoient une couleur artificielle, et celle des veines comme une espèce de teinte portée dans la peau même. En effet, ils ne tardèrent pas à demander qu'on relevât les manches des habits, pour voir si les bras étoient de la même couleur que les mains et le visage. Satisfaits à cet égard, ils demandèrent à voir les corps. Alors plusieurs

Août 1783. Anglois se découvrirent la poitrine, et leur firent entendre que tout le reste du corps étoit de la même couleur.

Mais les insulaires furent fort surpris en voyant du poil sur la poitrine de nos Anglois. Ils le regardèrent comme une malpropreté d'autant plus grande, que chez eux les deux sexes se l'arrachent.

Ils se promenèrent ensuite avec curiosité, témoignant cependant quelque crainte de s'être trop avancés. Comme ils étoient arrivés sans armes au rivage, le capitaine Wilson réfléchit sur cette circonstance; et avant de leur faire voir les tentes, il ordonna prudemment que l'on cachât toutes les armes à feu sous une voile, afin que la confiance mutuelle qui s'étoit si promptement établie des deux côtés, ne reçût pas la moindre atteinte; mais un hasard imprévu rendit cette sage précaution inutile.

En entrant dans les tentes, un d'entre eux se heurta le pied contre un boulet de canon qui avoit été jeté par hasard sur le sol; il marqua aussitôt combien il étoit

surpris qu'une matière si peu volumineuse pesât tant à la main. Il le montra au Malais, qui lui en expliqua l'usage, et parut lui exposer en détail la nature et l'effet des armes à feu. En effet cet insulaire demanda, après ce détail, qu'on lui fît voir un mousquet, afin d'en mieux comprendre l'usage et l'effet. Août 1783.

Nos gens avoient dans leurs tentes deux chiens tout près de l'endroit où l'on avoit déposé les armes: l'un étoit un grand dogue de Terre-neuve, amené tout jeune en mer; l'autre étoit un épagneul. Le premier, excellent gardien, étoit le favori de tout l'équipage: il avoit été dressé, pendant le voyage, à des tours si divertissans, qu'aucun homme de l'Antelope n'eût refusé d'exposer sa vie pour conserver la sienne.

Lorsqu'ils entrèrent dans les tentes avec leurs nouveaux amis, un des nôtres alla droit aux chiens, pour voir s'ils étoient attachés, et pour empêcher que les naturels n'éprouvassent aucune sur-

Août 1783. prise. A peine furent-ils entrés, que les chiens se mirent à aboyer avec force. Les insulaires répondirent à leur cris par des clameurs aussi bruyantes. On ne sut trop d'abord si c'étoit par crainte, ou pour marquer leur étonnement. Ils entrèrent dans les tentes, en sortirent, et parurent desirer que les chiens aboyassent encore. Le Malais dit que c'étoit chez ces insulaires l'effet de la joie et de la surprise, parce qu'ils n'avoient jamais vu auparavant aucun de ces animaux, et qu'il n'y avoit même dans l'île, pour tout quadrupède, que des rats gris qui se tenoient dans les bois.

Le capitaine Wilson et ses gens résolurent de se rendre au desir que les naturels avoient montré, en faisant passer un Anglois à Pelew pour le faire voir au roi; mais il s'éleva quelque difficulté sur le choix. Le capitaine demanda à son frère M. Mathias Wilson d'y aller: il y consentit, et se décida à partir avec les insulaires dans leur canot.

La

La petite chalqupe sortit de la crique cette matinée-là; mais le mauvais temps l'obligea de revenir, ainsi que les canots qui alloient se rendre vers le roi avec le frère du capitaine. Cependant ces canots repartirent vers midi, et poursuivirent leur marche. Le capitaine étoit fort affecté du départ de son frère; mais il espéroit que cette députation seroit le moyen de leur procurer à tous les secours dont ils avoient besoin dans leur triste position. Il recommanda à son frère d'apprendre au roi leur état, leur malheur, de lui demander son amitié, et la permission de construire un vaisseau pour retourner dans leur patrie. M. Mathias Wilson étoit aussi chargé de présenter à ce prince un reste de large drap bleu, une corbeille de thé, une de sucre candi, et une jarre de gros pain. Ce dernier article fut ajouté, à la demande particulière des deux frères du roi, dont le plus jeune accompagna M. Wilson. Août 1783.

Le temps étoit très-mauvais. Nos gens s'occupèrent à faire sécher leurs habits,

et à rendre leurs tentes plus commodes. Août 1783. Les naturels en menèrent quelques-uns à une source d'eau fraîche. Le sentier qui y conduisoit étoit pratiqué à travers des rocs escarpés qui rendoient le pas hasardeux et pénible. Richard Sharp, âgé d'environ quinze ans, servant comme volontaire, fut chargé de cette fonction; mais les insulaires le prirent dans leurs bras lorsque le passage devenoit difficile, et furent très-attentifs à aider dans ces endroits ceux qui revenoient avec deux jarres pleines.

Il étoit resté avec nos gens, un canot, trois insulaires, un des frères du roi apelé *Raa-Kook*, commandant en chef des forces du monarque, et l'interprète malais. Ils mangèrent de quelques volailles cuites en daube qu'on avoit préparées pour le dîné; mais ils ne voulurent pas toucher à quelques tranches de jambon que le capitaine avoit arrangées pour eux. Le goût du sel leur déplaisoit d'autant plus qu'ils ne connoissoient pas cette concrétion marine. La pluie et le vent se sou-

tinrent avec force l'après-midi, de sorte que les insulaires ne pouvant partir, passèrent la nuit avec nos gens, paroissant très-satisfaits et flattés de la réception qu'on leur avoit faite. Août 1783.

CHAPITRE IV.

La pinasse va au vaisseau, et l'on s'apperçoit qu'il a été visité par quelques insulaires. Conduite de Raa-Kook, frère du roi, lorsqu'il l'apprend. Procédés honnêtes de ce chef pendant qu'il resta seul avec les Anglois. Tenue d'un conseil : on ordonne de défoncer tous les barrils et tonneaux qui contenoient des liqueurs spiritueuses.

LE vent et la pluie s'étoient fait sentir cette nuit avec plus de violence qu'on ne l'avoit encore éprouvé depuis le naufrage. la tempête se calma vers le point du jour, et le maître d'équipage appela tout Merc 13.

Août 1783.

le monde pour enfler son sifflet, dont les sons causèrent autant de plaisir que de surprise aux insulaires.

Raa-Kook annonça au capitaine Wilson que son frère ne pouvoit pas revenir, à cause du mauvais temps. Vers dix heures, on envoya la pinasse au vaisseau : ceux qui restoient à terre nettoyèrent le sol, et firent sécher leurs provisions. La pinasse ne revint qu'à la nuit. Ce long retard inquiétoit déja. Ceux qui l'avoient conduite avertirent que le vaisseau avoit été visité par quelques canots dont les gens avoient pris des ferremens et d'autres choses. On soupçonna de ce vol les trois hommes qu'on avoit laissés pour accompagner le frère du roi. Nos gens crurent qu'ils s'y étoient rendus en partant immédiatement après la pinasse, sous le prétexte d'aller à la pêche.

Ils rapportèrent aussi que la pinasse n'avoit pu arriver jusqu'au vaisseau, à cause des eaux basses, et que l'on avoit été obligé de s'y rendre en franchissant à pied une partie du récif, de sorte qu'on

pouvoit à présent voir la position où il se trouvoit. Ils avoient observé qu'une partie considérable de la roche étoit entrée dans le fond, et que dans quelques endroits le fond de cale paroissoit sec, de manière que le bâtiment demeuroit fixé sur le récif. Ils remarquèrent en outre que ces gens avoient été fourrager les caisses d'apothicairerie, goûté plusieurs médicamens, qui leur avoient probablement déplu, et qu'en conséquence, après les avoir répandus, ils avoient emporté les bouteilles; de sorte qu'il ne restoit plus rien dans les caisses qui pût être à l'avenir d'aucun service. Heureusement le chirurgien Sharp avoit emporté avec lui les médicamens les plus utiles lorsqu'il abandonna le vaisseau, présumant qu'il ne le reverroit jamais. Août 1783.

Ceux qui revenoient avec la pinasse ayant rapporté cette nouvelle, ajoutèrent que ces canots étoient ensuite allés à Pelew. Le capitaine Wilson fit part de cet évènement à *Raa-Kook*, mais moins pour se plaindre, que pour lui témoigner

Août 1783. la crainte où il étoit que ces insulaires ne prissent au hasard quelques doses de ces médicamens. *Raa-Kook* répondit au capitaine qu'il devoit d'autant moins s'inquiéter à leur égard, que s'il leur arrivoit du mal, ils ne pourroient l'attribuer qu'à leur mauvaise conduite ; mais que quant à lui, ce procédé l'offensoit sensiblement. *Rāa-Kook* parut très-affecté pendant cette conversation, qui se tint au soupé, où il mangea avec l'interprète et nos gens. On apperçut à son air et à son maintien combien il étoit indigné de cette perfidie de ses compatriotes. Il demanda pourquoi nos gens n'avoient pas tiré sur eux, ajoutant que si quelques autres osoient encore venir piller le vaisseau, ceux qui les tueroient seroient excusables aux yeux du roi, et qu'il se chargeoit même de leur justification.

Raa-Kook dormit cette nuit sous notre tente. On redoubla d'attention pour lui, parce qu'on étoit très-persuadé que sa conduite honnête avec nous, et l'indignation qu'il témoignoit, étoient bien plutôt l'effet

de son caractère et de sa délicatesse, que celui de la crainte de se trouver en notre pouvoir. Il déclara même que le roi seroit pleinement instruit de l'insulte, et qu'on en puniroit les auteurs. Août 1783.

Ce chef aimable et loyal parut très-satisfait de nos soins pour lui : il tâchoit même de se conformer à nos manières ; il voulut être assis à table au lieu de s'accroupir sur ses jambes. Cette politesse porta tout le monde à le respecter comme un homme d'un caractère franc et ouvert ; et dans toutes les circonstances, il se montra fidèle à ses premiers procédés.

A l'arrivée des insulaires, le Malais étoit tout nu : il demanda un pantalon et une chemisette, qui lui furent donnés sur le champ. On présenta aussi à *Raa-Kook* un pantalon et un justaucorps uniformes : il s'en revêtit aussitôt, parut charmé d'être mis comme ses nouveaux amis, se regardant souvent, et disant, *Raa-Kook*, *Englees* : Ces habits le gênèrent trop, car il ne les remit jamais ; mais le capitaine

Août 1783. Wilson remarqua, lorsqu'il fut à Pelew, que *Raa-Kook* les avoit soigneusement rangés chez lui parmi ce qu'il avoit de plus précieux.

Il avoit naturellement tant de curiosité, qu'il ne laissoit pas échapper la moindre circonstance sans y faire attention : il vouloit qu'on lui rendît compte de tout ce qu'il voyoit, afin d'imiter ce que faisoient nos gens; il s'informoit du principe et des causes de leurs opérations, offrant de les aider dans leurs travaux, même de souffler le feu pour le cuisinier.

Les Anglois, persuadés que la meilleure intelligence régnoit entre eux et ce brave chef, n'hésitèrent plus à lui demander, par le moyen de leur interprète, ce qui pouvoit intéresser leur curiosité. Ils avoient remarqué que *Raa-Kook* portoit au poignet un os poli de quelque animal, en forme de bracelet, et que son frère, qui étoit retourné à Pelew avec M. Wilson, avoit un pareil ornement : ils desirèrent de savoir pourquoi ils le portoient. Le Malais communiqua cette de-

mande au général, et répondit de sa part, que c'étoit une marque de grande distinction accordée à sa famille, et aux officiers d'état qui avoient de grands commandemens; que quant à lui, il le portoit d'abord comme frère du roi, ensuite comme chef et commandant de ses troupes, tant sur mer que sur terre. Août 1783

Cette information fut pour nos gens un nouveau motif de cultiver l'amitié d'un chef qui, sans compter son rang et son emploi, avoit eu d'assez bons procédés pour leur témoigner les plus grands égards.

Le soir précédent, le capitaine Wilson avoit fait à ses officiers, pendant le soupé, une proposition que je crois devoir placer ici : elle montre la prudence la plus réfléchie, c'est la sagesse même; aussi fut-elle exécutée avec tant de résolution et de fermeté, qu'elle fait le plus grand honneur au commandant, aux officiers, et à ceux qui servoient sous lui; elle mérite donc à juste titre d'être rapportée.

J'ai dit que le lendemain du naufrage de l'Antelope, on avoit envoyé la pinasse

Août 1783. à bord, pour s'assurer de toutes les munitions et des provisions qu'on pourroit en sauver. Les travailleurs ayant soutenu pendant plusieurs heures la fatigue la plus pénible, l'officier qui les commandoit jugea à propos de leur distribuer de la liqueur; mais cette liqueur prise à jeun, les échauffa à un si grand point, qu'ils voulurent se porter à des excès violens. A leur retour, le capitaine Wilson demanda aux officiers, s'il ne seroit pas prudent de jeter toutes les liqueurs qui se trouvoient à bord, de peur que l'ivresse ne donnât lieu à des querelles, soit entre les gens de l'équipage, soit avec les insulaires. Il allégua même un autre motif aussi important pour le salut commun. Les insulaires, dit-il, qui ont déja su se rendre au vaisseau, pourront y découvrir quelques liqueurs fortes, dont ils boiront sans discrétion : ils n'ont jamais goûté de pareilles boissons; ils deviendront furieux, outrageront nos gens sans aucune retenue, et il en résultera des querelles et une désunion générale.

Les officiers approuvèrent unanimement la proposition, et prièrent le capitaine de la communiquer le lendemain matin à tous nos gens, ce qui se fit au moment où le maître de l'équipage les appela au travail. Août 1783.

J'ai, leur dit le capitaine, quelque chose à vous proposer pour votre sureté commune : voici ce dont nous sommes convenus, les officiers et moi, et je le soumets à votre jugement même. Je ne saurois m'exprimer avec trop de force et d'énergie pour vous engager à cette démarche, qui va devenir la base la plus solide de l'espérance que vous pourrez concevoir de sortir de cette fâcheuse position, et de revoir enfin votre patrie et ceux que vous y chérissez.

Après leur avoir dit ce dont il s'agissoit, il s'efforça de les convaincre, que quelque répugnance qu'ils pussent avoir à se rendre à cette proposition, il ne doutoit pas que chacun n'en sentît la nécessité. Ils répondirent aussitôt d'une voix unanime, qu'ils consentoient volontiers à

Août 1783.

cette grande privation; qu'ils sentoient à merveille les évènemens fâcheux que les liqueurs pourroient occasionner, si les insulaires en faisoient un usage immodéré, et qu'ils étoient décidés à briser dans le jour tous les vases qui les contenoient. Ce sacrifice fut effectivement exécuté avec la plus sévère rigueur; personne ne voulut même en boire un seul verre pour la dernière fois.

Dans les circonstances où se trouvoient ces infortunés, rien ne pouvoit les décider à une action aussi courageuse, que la bonne discipline, et la sincère affection qu'ils avoient pour leur commandant; rien ne pouvoit non plus flatter davantage les officiers, que la victoire qu'ils venoient de remporter sur leur troupe.

Que ne devoit-on pas en effet attendre de ces hommes, que l'unanimité, l'affection, la confiance mutuelle avoient réunis pour exécuter sans balancer un plan qui devoit tendre à leur conservation générale?

Les officiers qui étoient revenus avec

la pinasse, rendirent compte de l'exactitude avec laquelle les ordres avoient été exécutés : tous ceux qui y avoient coopéré confirmèrent leur rapport. Si l'on eut quelque raison ultérieure d'être satisfait de la manière dont ce projet avoit été rempli, ce fut sans doute de n'entendre, de la part de ces gens, aucune plainte qui marquât du mécontentement. Août 1783.

CHAPITRE V.

Arra-Kooker, frère du roi, revient à Pelew, suivi peu après de M. Mathias Wilson, qui fait un rapport favorable de la manière dont on l'avoit reçu. Arrangement pris par les Anglois pour établir une garde pendant la nuit. On en dit les raisons au général et à Arra-Kooker : ils approuvent le projet, et on le met aussitôt en exécution. Esquisse du caractère d'Arra-Kooker.

IL arriva le lendemain matin, deux canots chargés d'ignames bouillies, et de Jeudi 14.

Août 1783. quelques noix de cocotier, qui furent présentées au capitaine Wilson. Arra-Kooker, frère du roi, revenoit dans l'un de ces canots, amenant avec lui un des fils de ce prince. Raa-Kook alla aussitôt recevoir son neveu, et il y eut entre eux une longue conversation. Arra-Kooker apprit à son frère qu'il étoit mort trois hommes de ceux qui avoient bu des médicamens. Le général lui répondit que l'Anglois l'avoit prévenu des suites que pourroit avoir leur procédé, et il parut content de ce qu'ils en avoient été ainsi punis.

Le fils du roi fit part à son oncle de la commission dont il étoit chargé par son père. Ce général la rendit à l'interprète malais, qui la fit savoir aux Anglois. Voici la teneur du message. « Le roi voyoit « avec plaisir les Anglois dans ses pro- « vinces, et leur faisoit savoir qu'ils « avoient pleine permission de construire « un vaisseau dans l'île où ils étoient, ou « qu'ils pouvoient même le venir bâtir « dans celle de sa résidence, pour y être « sous sa protection immédiate. »

Après cette explication, ce général présenta le jeune prince à l'équipage, et l'instruisit de tout ce qui concernoit notre manière d'être et d'agir. Son neveu, qui paroissoit avoir environ vingt ans, fut aussi étonné de ce qu'il voyoit, que l'oncle l'avoit d'abord été lui-même. Raa-Kook sembloit avoir un singulier plaisir à considérer la vive curiosité avec laquelle son jeune parent observoit tout ce qui attiroit son attention. Août 1783.

Tandis que ces objets occupoient le général et le jeune prince, nos gens demandèrent avec inquiétude à Arra-Kooker des nouvelles de M. Wilson, qui n'étoit point revenu avec lui. Arra-Kooker les assura de son prochain retour, et leur dit qu'il n'avoit été retardé que par les vents, mais qu'il étoit certainement en route. Alors, porté naturellement à contrefaire et à plaisanter, il traça des signes et des figures, pour indiquer les craintes qu'avoit eues M. Mathias Wilson lorsqu'il se vit à Pelew; mais cet insulaire cherchoit à leur persuader qu'elles étoient

Août, 1783.

mal fondées. En effet nos gens eurent le plaisir de voir bientôt arriver en bonne santé le frère du capitaine. Il leur dit qu'en effet il avoit eu de grandes inquiétudes; que cependant l'évènement prouvoit combien elles étoient mal fondées. Il fit le rapport le plus favorable du peuple de Pelew. Il l'avoit trouvé dans les dispositions les plus amicales, et on l'avoit traité avec beaucoup de politesse et d'égards. Voici le détail de cette expédition, tel qu'il me l'a lui-même appris.

« Lorsque le canot avec lequel j'étois « parti approcha de l'île où le roi faisoit « sa résidence, le peuple sortit en foule « des maisons pour me voir débarquer. Le « frère du roi, qui m'accompagnoit, me « prit par la main et me conduisit de « cet endroit du débarquement à la ville. « On avoit étendu une natte sur un pavé « de pierres carrées, où il me fit signe de « m'asseoir. J'obéis, et le roi ne tarda pas « à paroître. Averti par son frère, je me « levai pour le saluer à la manière des « Orientaux, portant la main au front,

« et

« et m'inclinant en avant; mais il parut « n'y pas faire attention. Août 1783.

« Après cette cérémonie, je présentai « au roi le présent dont mon frère m'avoit « chargé pour lui : il le reçut très-gracieu- « sement. Alors Arra-Kooker parla avec « lui quelque temps : je présumai que « c'étoit pour l'instruire de notre désastre. « Après cet entretien, le roi mangea un « peu de sucre candi, qui lui sembla bon, « et en distribua à chaque chef. Aussitôt « il ordonna d'emporter les présens chez « lui, et fit servir des rafraichissemens. « Ils consistoient en une noix de cocotier « remplie d'eau chaude, qu'on édulcora « avec de la melasse. Après qu'il en eut « goûté, il dit à un jeune garçon qui « étoit à côté de lui, de monter sur un « cocotier, pour y cueillir des noix fraî- « ches. Il en prit une, en ôta la coque, « en goûta le lait, et la donna au petit « garçon pour me la présenter, me fai- « sant signe de la lui renvoyer lorsque « j'en aurois bu; après quoi il cassa la « noix en deux, en mangea un peu, et

Août 1783.

« me la renvoya à mon tour pour en « manger.

« Je fus alors investi d'une foule de « monde des deux sexes : le roi eut une « longue conversation avec son frère et « les chefs qui se trouvoient présens. « Leurs regards, qui retomboient souvent « sur moi, me firent conclure que j'en « étois le sujet. Ôtant mon chapeau, par « hasard ; je causai la plus grande sur- « prise à toute l'assemblée. Je m'en apper- « çus : aussitôt je déboutonnai ma veste, « ôtai mes souliers, pour leur montrer « qu'ils ne faisoient point partie de mon « corps ; car je crois que ce fut leur pre- « mière idée. En effet, à peine furent-ils « désabusés à cet égard, qu'ils vinrent « plus près de moi, me palpèrent, et « portèrent même leur main sur ma poi- « trine, pour me tâter la peau.

« Déja il commençoit à faire nuit ; le « roi, son frère, plusieurs autres person- « nes et moi, nous nous retirâmes dans « une maison où l'on avoit servi, pour « souper, des ignames cuites dans l'eau.

« La table étoit un tabouret garni tout « autour d'un bord de trois à quatre « pouces de haut. Il y avoit dans un « plateau de bois une espèce de pou- « ding fait aussi d'ignames bouillies, « écrasées et battues ensemble, comme « nous arrangeons les pommes de terre. « J'y vis en outre quelques coquillages, « mais je n'en pus reconnoître les es- « pèces.

Août 1783.

« Après soupé, on me conduisit dans « une autre maison, à quelque distance « de la première. J'y trouvai cinquante « personnes des deux sexes. J'y fus mené « par une femme, qui, aussitôt que j'en- « trai, me fit signe de m'asseoir ou de « me coucher sur une natte étendue pour « moi sur l'aire de la pièce: autant que je « la compris, c'étoit dans cet endroit que « je devois dormir. Lorsque le reste de la « compagnie eut satisfait sa curiosité, en « me considérant de la tête aux pieds, « chacun s'alla coucher; je m'étendis sur « la natte, et j'en tirai une seconde sur « moi, que je présumai avoir été mise à

Août 1783.

« côté pour cet effet. Mon oreiller fut un « billot ; c'est l'usage de ces peuples.

« Quoiqu'il me fût même impossible « de sommeiller, je demeurai tranquille. « Assez long-temps après, tout étant dans « le silence, sept ou huit hommes se levè- « rent, et se mirent à faire deux grands « feux à chaque bout de cette maison, « qui n'étoit pas divisée par pièces, mais « ne formoit qu'une grande habitation. « J'avoue que leur démarche m'effraya; « je pensai qu'ils se disposoient à me « rôtir, et qu'ils ne s'étoient couchés que « pour me laisser endormir, et se saisir « de moi dans cette situation.

« Quel que pût être l'évènement, dans « le danger dont je me voyois menacé « de toutes parts, et qu'il m'étoit par « conséquent impossible d'éviter, je ra- « nimai toutes mes forces, et me recom- « mandai à l'Être suprême, attendant ma « destinée avec résignation. Mais quel « fut mon étonnement, lorsque je vis ces « hommes, peu de temps après s'être « échauffés, se couvrir tranquillement de

« leurs nattes, et rester couchés jusqu'au « point du jour ! Je me levai aussi à ce « moment, et me promenai de tous côtés « au milieu de la foule qui m'environnoit. Août 1783.

« Le frère du roi ne tarda pas à me « rejoindre : il me mena dans plusieurs « maisons où je fus traité avec des « ignames, des noix de cocotier et quel-« ques petites friandises du pays : il me « conduisit ensuite chez le roi son frère, « à qui je fis entendre par des gestes « que je desirois vivement de retourner « vers mon frère. Il me comprit très-« bien, et me dit aussi par signes, que les « canots ne pouvoient se mettre en mer, « à cause du vent et de la grosse mer. « Pour me désigner le grand vent, il me « montra de la main les arbres, et souffla « très-fort : quant à la violence des flots « à laquelle les canots seroient exposés, « il joignit les deux mains, puis les éle-» vant, il les renversa aussitôt ; voulant « par-là indiquer que les canots pour-« roient chavirer.

« J'employai le reste du jour à me

Août 1783.

« promener dans l'île pour en examiner
« les productions ; elle me parurent con-
« sister en ignames et en cocos : les insu-
« laires cultivoient les premières avec le
« plus grand soin, dans de grandes plan-
« tations situées au milieu de terrains
« marécageux, comme on voit le riz dans
« l'Inde. Les cocotiers croissent près de
« leurs maisons, de même que le bétel,
« qu'ils mâchent comme du tabac. »

Le récit favorable de M. Mathias Wilson, et la commission dont le roi avoit chargé son propre fils pour le capitaine, ne pouvoient manquer de ranimer le courage de nos gens.

Le capitaine Wilson para le fils du roi d'un habit de soie et d'un pantalon bleu : c'étoit un jeune homme très-bien fait, mais il avoit perdu le nez ; peut-être lui avoit-il été enlevé dans une bataille, ou étoit-ce l'effet d'un vice scrophuleux très-répandu parmi ces insulaires, comme le chirurgien Sharp eut occasion de l'observer dans la suite.

Les deux chaloupes furent envoyées au

vaisseau avant midi ; mais le mauvais temps força M. Barker à revenir avec l'une des deux : la pinasse revint avant le soir, avec du fer, un sac de riz, et plusieurs autres provisions. Nos gens rapportèrent qu'ils avoient trouvé plus de vingt canots occupés à dépouiller le vaisseau, et que plusieurs étoient fort fâchés de ce qu'on leur avoit repris des ferremens et un sabre qu'ils en avoient retirés. Raa-Kook y envoya immédiatement son frère et son neveu dans un canot. Ils revinrent à la nuit, et assurèrent que ces insulaires en avoient été chassés. Quoique nos gens ne connussent Raa-Kook que depuis trois jours, ils comptoient tellement sur son amitié et sa protection, que, même séparés de leurs camarades, et sur le récif, ils osèrent s'opposer aux insulaires devant le vaisseau, et les obligèrent de rendre ce qu'ils avoient pris.

Août 1783.

Mais le nombre des naturels qui les visitoient dans leur île augmentoit insensiblement. La poudre à canon étoit sèche, les armes à feu en état de servir ; ainsi

Août 1783.

l'on pensa que la sureté commune exigeoit d'établir une garde régulière pour la nuit, et de la relever toutes les deux heures. Nos gens se partagèrent donc en cinq corps-de-garde, ayant chacun à leur tête un officier pour donner la consigne, que l'on demanderoit de cinq en cinq minutes d'un poste à l'autre; de sorte qu'il y eût toujours une personne sous les armes. Ce projet devant s'effectuer le soir de ce jour même, le capitaine Wilson crut qu'il falloit instruire nos hôtes de ce dessein, de peur que les patrouilles paroissant ainsi subitement sous les armes pour relever les sentinelles, ne leur fissent concevoir quelques craintes.

Comme on ne devoit établir la garde qu'à huit-heures du soir, le capitaine fit expliquer à ses hôtes la résolution qu'on avoit prise, disant qu'il étoit d'usage chez les Anglois d'avoir une garde de nuit partout où ils se trouvoient hors de chez eux; qu'elle devenoit sur-tout utile dans le lieu où ils étoient, pour empêcher les habitans des autres îles de venir les

attaquer. Lorsqu'il eut donné cet avis, le capitaine Wilson les invita, avant le soupé, à venir voir la garde, et poster les sentinelles. Ils virent avec un extrême plaisir nos gens faire leur exercice avant de partir pour leurs postes respectifs, chaque homme ayant un mousquet, sa giberne, etc. En effet, depuis le départ de l'Antelope, tous les gens de l'équipage avoient été régulièrement exercés au maniement des petites armes, de sorte qu'ils étoient assez instruits pour se présenter d'une manière imposante; et leur habileté, la vîtesse de leurs mouvemens, parurent inspirer la plus grande crainte aux insulaires. Ce spectacle si nouveau pour leurs yeux, frappa sans doute aussi très-fortement leur imagination.

Août 1783.

Arra-Kooker, qui avoit prêté la plus sérieuse attention aux détails qu'on lui avoit donnés sur l'usage et l'effet de nos armes à feu, et qui probablement s'en étoit entretenu avec son frère le général, parut subitement frappé d'une nouvelle idée. Il fit sortir son frère avec vivacité,

Août 1783. lui disant ces mots : *Englees mora* (ou *vout) Artingall, Pel'le, lew.* Il montra en même temps du doigt le nord et le sud. Alors voulant imiter le bruit de nos canons, il cria *pou :* Ils revinrent ensuite aux tentes où ils devoient coucher, et parurent très-satisfaits.

Cependant ils tinrent conversation entre eux une grande partie de la nuit ; et ce qui s'étoit passé dans cette matinée devint pour nos gens une circonstance très-favorable. En effet, depuis ce moment, les naturels parurent considérer les Anglois comme des gens doués d'un pouvoir et de facultés extraordinaires, dont ils ne s'étoient jamais formé d'idée.

Ces insulaires éprouvoient les mêmes impressions que tous les peuples séparés du reste du genre humain, lorsque le hasard ou l'envie de s'instruire porte dans leurs contrées les habitans des autres parties du globe. Mais les naturels de Pelew, qui, selon ce qu'on en peut juger, croyoient la terre bornée à leur horizon, n'avoient d'idées que celles que la nature

leur donnoit pour agir. Jamais aucun peuple n'avoit porté atteinte à leur simplicité : ils regardoient comme utile tout ce qu'ils appercevoient ; ne voyoient qu'avec admiration des gens qui, sans beaucoup de peine, produisoient des effets au-dessus de leur intelligence. Cette admiration étoit en même temps accompagnée d'une estime respectueuse pour des étrangers qui leur offroient de si grands sujets d'étonnement. Cette relation nous en offrira des preuves. Août 1783.

Arra-Kooker ne put absolument s'accoutumer à porter le pantalon, mais il parut extrêmement desirer avoir une chemise blanche. On lui en donna une aussitôt. Il ne l'eut pas plutôt mise, qu'il commença à danser, sauter avec tant de joie, qu'il divertissoit tout le monde par ses gestes ridicules, et le contraste que ce linge blanc faisoit avec sa peau.

Ce prince touchoit à-peu-près à sa quarantième année. Sa taille étoit médiocre, mais si épaisse et si grasse, que sa largeur égaloit presque sa hauteur. Il

Août 1783.

étoit d'une grande gaîté, toujours prêt à contrefaire ce qu'il voyoit ou entendoit. Tout son extérieur étoit si animé, si expressif, que nos gens, qui ne comprenoient encore rien de ce qu'il disoit, observoient avec avidité ses traits, ses gestes, et tout ce qu'il vouloit leur faire entendre. Souvent il venoit interroger nos gens sur quelque particularité qu'il avoit observée, et il le faisoit avec tant de gaîté, qu'on ne pouvoit le voir sans s'en amuser. Quelquefois il prenoit un chapeau, se le mettoit sur la tête, contrefaisoit la marche de nos exercices militaires. Il se rappeloit exactement tout ce qu'il avoit vu, et ne laissoit rien échapper de ce que faisoient les Anglois : en un mot, on remarqua toujours en lui beaucoup de douceur et de vivacité.

Depuis qu'il avoit apperçu le grand dogue de Terre-neuve dont j'ai parlé, il prenoit plaisir à lui porter à manger. Ce chien, accoutumé à le voir si souvent, montroit la plus grande joie dès qu'il l'appercevoit. Lorsque Arra-Kooker fut

arrivé à Londres à bord de l'Antelope, le chien, qui avoit été nommé *Sailor* (matelot), étoit si familiarisé avec lui, que par-tout où il le rencontroit, il aboyoit, sautoit, cabrioloit, et faisoit aussitôt tous ses tours. Si ce nouvel ami avoit intention de s'amuser, il contrefaisoit ce chien, aboyoit, hurloit, sautoit, imitant à merveille toutes les démonstrations de joie de cet animal. Août 1783.

Les rapports favorables que M. Mathias Wilson venoit de faire aux Anglois, l'attention, les égards que les insulaires leur marquoient depuis leur séjour avec eux, eussent sans doute, dans de plus heureux momens; procuré de véritables jouissances à tout l'équipage, qui avoit la certitude de retourner librement en Angleterre. Mais la crainte de ne pouvoir retirer assez de matériaux du vaisseau naufragé pour en construire un autre, et d'après cela, l'incertitude de revoir jamais sa patrie, ses parens, ses amis, tenoient l'ame pressée sous le poids des

Août 1783.

réflexions les plus accablantes. D'un autre côté, la fermeté dictée par la prudence, les attentions qu'on devoit avoir pour ces protecteurs hospitaliers, forçoient d'étouffer le cri de la nature, et de masquer une trop juste sensibilité sous.des dehors agréables.

Août 1783.

CHAPITRE VI.

Le roi de Pelew fait sa première visite aux Anglois. Description de son arrivée; cérémonies de sa réception. Il est conduit par ses deux frères et le capitaine Wilson, autour du terrain sur lequel les Anglois avoient construit leur habitation momentanée: on lui montre tout ce qui pouvoit piquer sa curiosité. Il s'y arrête quelques heures, et s'en retourne, content de la réception qu'on lui a faite. Il emmène avec lui son escorte dans l'autre partie de l'île.

Au point du jour, le fils du roi, accompagné de son oncle, lança son canot à l'eau, et partit pour se rendre au vaisseau. M. Barker partit aussi avec la barque: la pinasse ayant eu besoin de quelques réparations, ne put se mettre en route qu'une heure après. Ils retournèrent ensemble, apportant du riz et d'autres Vend. 15.

Août 1783. provisions. Ils alloient faire une seconde tournée, mais ils revinrent, à la vue de plusieurs canots qui portoient le roi et son escorte.

Peu de temps après, quelques canots passèrent la pointe à l'entrée du port, et s'approchèrent. Le canot du roi s'arrêta pendant qu'il donnoit des ordres à une autre flottille armée, faisant l'arrière-garde, et lui disoit de passer dans l'autre partie de l'île. Alors son canot s'avança au milieu de quatre autres. Les rameurs faisoient jaillir l'eau de tous côtés avec leurs avirons, et la faisoient passer sur leur tête de la manière la plus adroite. Pendant la traversée du roi, les premiers canots qui étoient arrivés formèrent son escorte, et le suivirent jusque dans la crique, sonnant de leurs conques.

Lorsqu'ils se furent avancés aussi près que la marée pouvoit le permettre, on dit au capitaine Wilson de sortir, et de venir vers le roi. Alors deux de nos gens le prirent dans leurs bras, et le portèrent au gué jusqu'au canot, où le roi étoit assis



J. H. Devis. Del. *1788.* *J. M. De Gouy. Sculp.*

ABBA THULLE

Roi de Pelew

assis sur un échafaud qu'on avoit élevé au milieu. Il dit au capitaine Wilson d'entrer dans le canot. Celui-ci le fit aussitôt, l'embrassa, et lui apprit par ses interprètes, que lui et ses amis étoient des Anglois qui avoient malheureusement fait naufrage, et s'étoient sauvés sur ses terres; qu'ils le supplioient de leur permettre de construire un vaisseau pour retourner dans leur patrie. Août 1783.

Le roi parla quelques instans avec un chef qui étoit à côté de lui dans le même canot, et qu'on a su depuis être son premier ministre. Après cette conversation, il répondit de la manière la plus obligeante, que le capitaine avoit toute liberté à cet égard, soit dans l'île où il se trouvoit, soit dans l'île même où le roi faisoit sa résidence. Il avertit ensuite le capitaine, que l'île où il avoit abordé passoit pour être mal-saine, et que la troupe angloise pourroit y devenir malade, si elle s'y arrêtoit avant qu'il s'élevât un vent qui ne souffleroit que dans deux mois; que d'ailleurs elle pourroit être molestée par les

Août 1783. habitans de quelques îles voisines, avec lesquelles le roi étoit en guerre.

Le capitaine lui fit rendre toutes les expressions de la reconnoissance qu'il lui devoit pour cette condescendance, ses soins, et les bontés qu'il avoit pour lui et sa troupe : mais il lui représenta en même temps que l'île où il se trouvoit étant plus près du vaisseau naufragé, d'où il avoit déja retiré quelques munitions, et espéroit encore en tirer davantage, il préféroit de rester avec sa troupe dans cette île, d'autant plus qu'il n'avoit aucun ennemi à craindre, tant qu'ils seroient assurés de la protection et de l'amitié du roi. Que quant aux maladies, il avoit avec lui un homme très-versé dans l'art de les guérir, ce qui lui ôtoit toute inquiétude à ce sujet : « Mais, ajouta-t-il, s'il arrivoit que « quelques personnes de ma troupe tom-« bassent malades, je profiterois des bon-« tés du roi, et je les ferois passer dans « son île pour se rétablir. «

Le roi parut satisfait de cette réponse. Aussitôt le capitaine lui fit présent d'un

habit d'écarlate. Après quelques mots que le roi dit à son monde, il fit signe d'arriver au rivage. Les Anglois enlevèrent encore le capitaine Wilson ; le roi descendit à l'eau, et la passa à gué pour se rendre à terre. Août 1783.

Le roi étoit totalement nu ; il n'avoit pas autour du poignet la marque distinctive de son frère le général. Il portoit sur l'épaule une hache de fer, ce qui surprit d'autant plus nos gens, que toutes les autres n'étoient que de coquillages. Le manche de cette hache étoit formé en angle aigu, et fortement appuyé devant et derrière sur l'épaule, qu'elle traversoit entièrement, sans avoir besoin de nœuds pour l'assurer pendant la marche.

En arrivant à terre, le roi jeta les yeux de tous côtés, avec la même précaution que ses frères et ceux qui étoient venus à leur suite avoient montrée lors de leur première visite. Raa-Kook alla au-devant de lui sur le rivage. Comme il évitoit d'entrer dans les tentes, les Anglois éten-

Août 1783. dirent une voile à terre pour lui donner occasion de s'asseoir, ce qu'il fit, prenant cela pour une marque de respect. Le premier ministre se plaça en face de lui, à l'autre bout de la toile, tandis que Kaa-Kook et Arra-Kooker s'assirent de chaque côté près du roi. La voile ainsi étendue formoit un carré. Les principaux chefs et les officiers d'état qui l'accompagnoient, s'assirent auprès. Derrière eux la longue suite du peuple qui complétoit le train, se plaça en ordre, au nombre de trois cents, non assis, mais accroupis, de manière à être relevés en un clin-d'œil.

On fit du thé qui fut présenté au roi : il en but une tasse, qu'il parut ne pas trouver bon. Il n'avoit été que peu de temps assis, lorsqu'on lui présenta un reste de drap écarlate d'une demi-pièce de grand drap, et quelques rubans de différentes couleurs, pour qu'il les distribuât à ceux de sa suite, ce qu'il fit sur-le-champ. Ces gens ne les eurent pas

plutôt reçus qu'ils les roulèrent avec adresse, car on les avoit tous déroulés pour les faire sécher. Août 1783.

Pendant qu'ils rouloient ces rubans, nos gens remarquèrent que chacun des chefs fixoit particulièrement son attention sur plusieurs d'entre eux, ce qui les alarma : ils craignirent que ces chefs ne les eussent remarqués particulièrement comme autant de prisonniers qu'ils avoient intention de se distribuer entre eux. Mais ils virent bientôt que ce n'étoit au contraire que pour désigner les amis que chaque chef s'étoit fait parmi les étrangers qu'ils avoient logés.

Alors le capitaine présenta au roi le *chef-mate* de son équipage, comme le premier officier qui étoit sous ses ordres. *Abba-Thulle* l'appela *kickaray-RUPACK*, considérant alors le capitaine comme prince et souverain de quelque pays. Mais ayant ensuite appris du Malais que M. Wilson servoit sous les ordres d'une puissance bien plus grande dans sa patrie, et qu'il n'en étoit que le capitaine, il

Août 1783. saisit aussitôt l'idée de cette distinction. Depuis cet instant, il ne l'appela plus que le *capitaine*, donnant le nom de *kickaray* (1) au *premier chef* ou *chef-mate*. Le capitaine fit ensuite entrer les autres officiers. On désigna particulièrement le chirurgien Sharp, comme celui qu'on avoit annoncé au roi capable de guérir les maladies, ce qui surprit beaucoup le prince ; il le fixa même attentivement : enfin on introduisit successivement tout l'équipage.

Lorsqu'on eut ainsi présenté la troupe, le roi demanda quelle étoit la marque du rang ou de la dignité du capitaine Wilson, comme chef des Anglois : le capitaine fut d'abord incertain sur sa réponse ; mais se rappelant que l'anneau étoit chez ces insulaires une marque distinctive de dignité, il le nomma au roi, et M. Benger, qui avoit sauvé le sien, le donna au capitaine ; celui-ci le mit aussitôt à son doigt.

---

(1) Le mot *kickaray*, signifie *petit* dans la langue pelew. Voyez le *Vocabulaire*.

Les insulaires parurent satisfaits de ce que nos gens regardoient comme ornement une chose analogue à celles qu'ils considéroient de même. Août 1783.

Dans cet intervalle, Rao-Kook parloit avec le roi de tout ce qu'il avoit eu lieu d'observer pendant son séjour parmi nos gens : sa contenance et ses gestes le montroient assez clairement. On fit surtout attention à la manière dont il expliquoit les armes à feu et nos exercices. Le roi témoigna l'envie qu'il avoit de les voir et d'y assister. Le capitaine répondit qu'il alloit être satisfait.

Il donna donc ordre à tout le monde de prendre les armes, et de se ranger devant le roi sur le rivage : la marée se trouvoit alors très-basse, et le roi étoit placé précisement au-dessus du flot avec toute sa suite. Le chef-mate fut chargé de commander l'exercice, de sorte qu'il ne put s'écarter de la présence du roi. Sans perdre de temps, chacun se tint prêt, marcha en ordre jusqu'au rivage, et l'on y fit trois décharges dans différentes positions.

Août 1783.

L'étonnement des insulaires, leurs cris, leurs clameurs, leurs sauts, firent un vacarme presque égal au bruit des mousquets.

En montrant ainsi l'effet de l'arme à feu, nos gens avoient, il est vrai, usé un peu de poudre; mais ayant sauve tout ce qu'ils en avoient à bord, ils crurent qu'il étoit à propos de prouver à ces insulaires la puissance de ces armes, et de leur donner d'eux-mêmes une plus haute idée: ils le firent même avec d'autant plus d'empressement, que la nuit précédente, les frères du roi avoient conçu une très-grande estime pour eux, à la seule vue de cette mousqueterie dont on leur avoit expliqué l'usage.

Après ces opérations, on jeta à travers la calanque une des volailles qu'on avoit sauvée parmi ce qui restoit de provisions vivantes. M. Benger se tenoit prêt avec un fusil de chasse chargé à plomb, et tira l'oiseau, pour montrer au roi l'effet du coup. L'oiseau s'abattit à l'instant, ayant les aîles et une cuisse cassées. Quelques

insulaires coururent le prendre, et l'apportèrent au roi. Il le considéra très-attentivement, sans pouvoir s'imaginer comment il avoit été blessé, puisqu'on n'avoit vu partir aucun trait du fusil. Toute cette foule témoigna sa surprise par un murmure étouffé. Août 1783.

Raa-Kook étoit impatient de montrer au roi un objet dont la vue et l'usage l'avoient singulièrement affecté. Il le prit par la main pour le mener à une meule à aiguiser les outils, placée derrière une tente, et fixée sur un bloc. Il la mit en mouvement, comme il avoit souvent fait depuis qu'on lui avoit montré à la tourner. Le roi fut fort étonné de la rapidité de son mouvement, et de ce que lui dit son frère le général, sur la faculté qu'elle avoit de polir le fer en un instant. Le capitaine Wilson fit apporter une hache, et ordonna de l'émoudre, afin qu'ils en comprissent plus promptement l'effet. Raa-Kook prit lui-même la manivelle de la meule, et se mit à tourner, paroissant très-flatté de montrer à son frère combien

Août 1783.

il avoit déja d'intelligence dans cette manœuvre. En effet, il s'étoit amusé de cette nouveauté pendant plusieurs heures, en aiguisant quelques morceaux de fer qu'il avoit ensuite placés autour des tentes. Ce qui paroissoit l'occuper davantage, étoit de connoître la cause de ces étincelles, et pourquoi une pierre si mouillée devenoit si promptement sèche.

Le roi visita ensuite les différentes tentes, et demanda l'explication de tout ce qu'il voyoit. Tout étoit nouveauté, tout devoit donc intéresser son attention. Lorsqu'il entra dans celle où étoient les Chinois, Raa-Kook, qui n'avoit rien oublié de ce qu'on lui avoit expliqué les jours précédens, apprit au roi que c'étoient des hommes tout différens des Anglois, et qu'ils se nommoient *chinamens* (1), mot qu'il avoit promptement retenu. Il demanda à l'un d'eux de laisser voir sa tête au roi, et fit remarquer à ce prince cette seule et longue tresse de

(1) Ou Chinois. [*Note du traducteur.*]

cheveux qui lui pendoit de la tête jusqu'au bas du gras-de-jambe. Août 1783.

Le roi fit beaucoup d'attention à ce que le général son frère lui disoit : il sembloit lui demander des éclaircissemens. Les gestes de Raa-Kook montroient assez clairement qu'il apprenoit à son frère « que dans les diverses parties de la terre « il y avoit différens peuples; que parmi « ceux-ci on distinguoit les François, avec « lesquels les Anglois eux-mêmes étoient « en guerre; » car nos gens lui en avoient déja parlé plusieurs fois.

Il lui disoit aussi que les *China-mens* étoient une autre espèce d'hommes que les Anglois; il l'avoit conjecturé lui-même, en observant, la nuit précédente, que les Chinois étoient armés de piques, lorsque les Anglois postèrent leur garde de nuit pour la première fois. Il en demanda la cause : on lui dit que ces peuples n'étoient pas accoutumés à combattre avec des fusils comme les Anglois; et cela lui inspira du mépris pour eux.

Le roi entendant son frère parler des

Août 1783. diverses nations répandues sur la terre, et de leur différent langage, dont il voyoit un exemple dans ces Chinois, qui ne parloient pas anglois; ce prince, dis-je, devint rêveur et sérieux, comme s'il eût été frappé d'idées étranges et nouvelles. Il demeura quelque temps pensif et troublé. Cette circonstance nous fit croire, comme le lecteur se le persuadera lui-même, que ces insulaires présumoient sans doute n'avoir jamais eu de communication avec aucun autre peuple de la terre; que leurs ancêtres avoient vécu comme les souverains du monde, sans savoir qu'il s'étendit au-delà de leur horizon, et que l'origine de leur lignée se perdoit dans la nuit des temps, de sorte qu'il étoit impossible de remonter à la première époque. Ce prince ignorant donc qu'il y eût sur la terre d'autres habitans que ceux de leurs îles, quels sentimens ne dut-il pas éprouver, en se voyant transporté tout-à-coup de sa sphère étroite dans la vaste étendue de la nature et du genre humain!

Le roi venant à nos trois tentes, qui étoient gardées chacune par une sentinelle, apperçut l'éclat d'une bayonnette. Le jour étoit beau et le soleil dans toute sa force : quelle fut la surprise de ce prince, qui n'avoit jamais vu de corps poli réfléchir la lumière ! Il vint à la hâte vers la sentinelle, voulut toucher l'arme, et même la prendre des mains du factionnaire ; mais celui-ci recula. Le capitaine Wilson lui fit entendre que jamais une sentinelle ne souffroit en Angleterre qu'on touchât ses armes. Le roi en parut satisfait, et alla voir d'autres objets dans la calanque. Août 1783.

Raa-Kook montra alors à son frère la cuisine, qu'on avoit établie dans le creux d'une roche au-dessus de la calanque. Le cuisinier préparoit le dîné. La batterie de cuisine n'étoit surement pas bien considérable : néanmoins une marmite de fer, une bouilloire à thé, un poêlon, un fourgon, une paire de pincettes et une poêle à frire, devinrent, par leur position particulière, un objet assez intéressant pour exciter de l'admiration. Le général

Août 1783. n'oublia pas même les soufflets dont j'ai parlé. Il les prit, en fit voir l'usage à son frère, et tout fier de lui montrer son habileté, il se mit à souffler le feu. Notre cuisinier, petit homme, maigre, chauve, et qui toujours rasé très-près, ne se couvroit jamais la tête, lui parut un objet digne de l'observation du roi; car le caractère jovial du général, et le desir qu'il avoit de s'instruire, le rendoit attentif aux choses les plus triviales.

Il mena aussi le roi visiter les deux chiens. Ce prince les vit avec autant de surprise et de plaisir que son frère Arra-Kooker. Frappé comme tous les autres de la nouveauté de ces animaux, il s'amusoit tant à les faire aboyer, que les Anglois furent obligés de les soustraire à la vue quelque temps après.

Il y avoit près de la cuisine un autre rocher creux, où l'on avoit suspendu les jambons sauvés du naufrage, et sous lesquels on avoit fait du feu pour les enfumer, les durcir, et les garder comme

une provision de voyage. Raa-Kook déja très-instruit de nos usages, dit au roi que c'étoit vraiment une de nos provisions. Il demanda qu'on en offrît un à son frère. On le lui présenta : il le reçut, ainsi qu'une oie vivante ; il y en avoit quatre ou cinq de reste des provisions vivantes, et qui dans ce moment s'amusoient dans l'eau. Août 1783.

Le roi étant retourné sur son siége, fit dire au capitaine Wilson qu'il vouloit aller dormir à l'autre partie de l'île. Aussitôt un des officiers du roi fit un grand cri. Cet insulaire avoit un petit os attaché au poignet. On sut par la suite que c'étoit la marque d'une dignité très-inférieure à celle dont on a parlé. A peine ce cri fut-il entendu, qu'il causa de l'alarme parmi nos gens ; mais la cause en fut bientôt connue : c'étoit le signal de ralliement parmi ces insulaires. En effet, dès qu'ils eurent entendu ce cri, trois cents personnes au moins formant la suite du roi, quoique dispersées de différens côtés, et occupées à regarder tout ce qui attiroit leur attention, se rendirent à leurs

Août 1783.

canots, plutôt en volant comme un trait, qu'en courant. Elles obéirent à ce signal plus vîte qu'on n'eût pu le concevoir; et jamais commandement ne fut exécuté avec tant de promptitude. Le roi partit, satisfait de sa visite, et content de tout ce qu'il avoit vu.

On a déja lu plus haut, que les canots qui précédoient le roi s'étoient arrêtés un peu avant d'entrer dans la calanque, et que ce souverain avoit donné ordre à cette flottille armée de se rendre à l'arrière-partie de l'île. On apperçut du rivage une partie de cette manœuvre; nous savons le reste par plusieurs de nos gens qui se trouvoient sur le lieu lorsque les canots armés arrivèrent; ils en furent même si alarmés, qu'ils revinrent précipitamment pour en donner avis. Mais voyant à leur arrivée le roi avec les Anglois, ils se tranquillisèrent; ils apprirent alors que ces canots faisoient une partie de la suite du monarque. Il étoit en guerre: or en visitant nos Anglois, il ne vouloit pas s'exposer à être

attaqué

attaqué qar ses ennemis, sur-tout à Oroolong, qui étoit à sept lieues de Pelew. D'un autre côté, venant comme ami, le roi avoit jugé qu'il ne convenoit pas d'alarmer ceux qu'il avoit pris sous sa protection, en les abordant avec un appareil formidable. Août 1783.

Le fils du roi et Raa-Kook restèrent parmi les Anglois, avec cinq canots, et vingt hommes de leur suite. Ils couchèrent séparément dans deux tentes qu'on avoit dressées pour la commodité du roi et de ses officiers. Les Anglois couchèrent dans celle où ils avoient déposé leurs armes et leurs provisions. Une de ces deux tentes étoit déjà prête avant l'arrivée du roi, à qui elle étoit destinée; l'autre fut dressée tout près de la sienne, lorsqu'on eut mis pied à terre, et qu'on eut vu sa nombreuse suite. Raa-Kook, le fils du roi et plusieurs chefs logèrent dans la tente du monarque: le capitaine Wilson alla les rejoindre lorsque les sentinelles furent postées, afin de leur marquer son respect, et la confiance qu'il avoit en eux. Voici ce-

les trouver le plus tôt qu'il pourroit le faire sans qu'on s'en apperçût. Il fit asseoir M. Sharp à côté du fils du roi, et lui dit de converser avec lui par signes, tandis qu'il alloit se rendre aux tentes, où effectivement il trouva tout le monde sous les armes. Août 1783.

Après quelques réflexions de part et d'autre sur le sens de ce signal, le capitaine ordonna de ne témoigner aucun soupçon, mais de demeurer tranquille dans les tentes, et d'avoir soin de tenir les armes prêtes. Il retourna ensuite auprès des insulaires, pour attendre l'évènement. Mais il fut aussitôt délivré de son inquiétude, en s'appercevant que ce cri n'étoit qu'une espèce de prélude que faisoient les naturels pour accorder leurs voix et commencer une chanson.

Lorsqu'ils furent d'accord, Raa-Kook leur donna une ligne, ou plutôt une planchette, que prit un autre rupack assis à quelque distance. Il chanta un couplet, accompagné des autres insulaires, excepté Raa-Kook et le jeune prince. Ils

Août 1783.

répétèrent deux fois le refrain, et les naturels qui étoient dans la tente prochaine le reprirent à leur tour en chœur. Raa-Kook présenta une autre planchette, avec laquelle ils chantèrent de la même manière, et l'on en continua dix ou douze couplets. Ils se parloient dans les intervalles, et parurent faire entendre que les chanteurs n'avoient pas bien pris les différens tons.

Lorsqu'ils eurent fini leurs chants, ils desirèrent entendre quelques chansons anglaises. On les satisfit sans délai. Le jeune Cobbledick en chanta (1) plusieurs dont ils furent ravis. Ce fut ainsi que se terminèrent les craintes, et l'on ne douta plus que les naturels n'avoient intention que de s'amuser. Après ces chants ils allèrent dormir; mais peu d'Anglois se remirent totalement de leur frayeur cette

(1) Ce furent des chansons de mer et de guerre qu'on leur fit entendre. Le roi en apprit le rapport avec tant de plaisir, que lorsqu'il rencontroit le jeune Cobbledick, qui s'en amusoit, il s'arrêtoit, et le prioit d'en chanter deux ou trois.

nuit; l'alarme leur avoit donné de trop violens soupçons, pour qu'ils se rassurassent promptement. Août 1783.

CHAPITRE VII.

Refroidissement de la part des naturels, ce qui alarma beaucoup les Anglois : on lève la difficulté ; l'amitié se rétablit. Le roi demande cinq hommes au capitaine Wilson pour le suivre à la guerre qu'il alloit faire contre les habitans d'une île voisine : on y consent, et le roi part avec eux. Les Anglois forment le plan du vaisseau qu'ils vouloient construire, établissent un chantier, choisissent unanimement le capitaine pour leur chef ; et chacun s'engage à s'acquitter de la fonction qui lui sera assignée pour contribuer à la construction du vaisseau. On célèbre le premier dimanche après le naufrage avec la piété convenable.

Tout l'espoir de nos compatriotes étoit fondé sur la possibilité qu'il y auroit de construire un nouveau vaisseau avec le Dimanc. 16.

Août 1783. peu d'outils et d'autres instrumens qu'ils avoient sauvés de l'Antelope. D'un autre côté, ayant entendu l'arrivée du roi, et sachant bien que ces instrumens seroient convoités par les insulaires, ils crurent devoir prévenir les difficultés où ils se trouveroient, soit en se privant eux-mêmes de les mettre en usage, soit en risquant de déplaire à leurs nouveaux amis, s'ils se refusoient à leurs sollicitations. Ainsi le plus sage parti fut de les soustraire à leurs regards. Le creux d'un rocher parut une place convenable à ces vues, et l'on fut assez heureux pour les y déposer secrètement avant l'arrivée du roi. Par ce moyen nos gens furent délivrés des craintes de ce genre qu'ils auroient pu avoir.

Le temps fut beau, calme pendant la matinée : on lança les deux chaloupes à l'eau pour se rendre au vaisseau ; mais l'on s'apperçut que l'une des deux étoit sans gouvernail : il avoit sans doute été pris à cause du fer. Ceux qui demeurèrent à terre, s'occupèrent à préparer les bois pour les tins et les quêtes, afin de mettre

en chantier le vaisseau qu'on projetoit. Août 1783. Déjà l'on avoit trouvé une pièce de bois pour l'étrave, et une autre pour l'étambot. Vers les dix heures, le premier ministre du roi vint de derrière l'île, n'ayant pas eu plus d'un demi-mille de chemin à faire pour arriver à la calanque. Après avoir considéré quelque temps les opérations que l'on commençoit, il prit le capitaine Wilson par la main, et le conduisit à la tente où les armes étoient déposées. Là il considéra fort attentivement un coutelas, et le demanda pour lui. Le capitaine crut que dans notre position il seroit imprudent de le refuser; cet insulaire étoit un chef du premier rang. Il jugea donc à propos de céder à la circonstance. Mais comme ce ministre sortoit de la tente, Raa-Kook l'apperçut, vit le sabre, se fâcha, et le lui fit rendre.

Le Malais débarquant peu après d'un canot, dit qu'il y avoit de mauvaises nouvelles; qu'il avoit ouï dire « qu'on avoit « donné un coutelas à un homme qui « étoit pour ainsi dire étranger, tandis

Août 1783.

« que les frères du roi n'avoient eu rien « d'aussi précieux, quoiqu'ils fussent res- « tés dans l'île avec les Anglois, et qu'il « falloit leur faire quelques présens. »

Sur cet avis, le capitaine offrit aux frères du roi un reste d'étoffe, qu'ils reçurent l'un et l'autre assez froidement. Il leur offrit ensuite du drap blanc et quelques rubans : ils ne firent pas même un sourire. Le capitaine fut alors convaincu que ce n'étoit pas cela qu'ils vouloient. Cet évènement inquiéta beaucoup les Anglois. Ils ne savoient si ce refroidissement apparent venoit de ce qu'on avoit donné un coutelas au premier ministre, ou s'ils étoient indisposés de ce que cet homme avoit été assez peu délicat pour forcer les Anglois à lui accorder ce que leur position ne leur permettoit pas de lui refuser.

Le Malais avertit dans l'après-midi le capitaine Wilson, que le roi, qui se disposoit à partir pour Pelew, faisoit une tournée dans la baie, et que s'il vouloit prendre congé de lui, il devoit aller le joindre dans son canot. En conséquence

le capitaine partit avec sa petite chaloupe, quatre hommes et son interprète Tom-Rose. Il fut fort étonné de la froideur avec laquelle le roi le reçut ; de son côté il se tint aussi sur la réserve, et ne fit plus paroître cet air franc et ouvert qui avoit distingué l'entrevue du jour précédent. Août 1783.

Le lecteur prendra sans doute part ici à la position critique de nos Anglois, et au trouble intérieur qu'ils dûrent éprouver à ce changement inattendu dans les dispositions des insulaires. Que pensera-t-il du cœur et des sentimens de ces habitans de Pelew ? il va peut-être les charger de reproches, et les taxer très-sévèrement d'inconstance et d'infidélité. Son imagination se livre ici à mille conjectures, ou suppose au moins toute autre cause que celle qui donnoit lieu à cette froideur.

Cependant, j'ose le dire ici, on ne vit peut-être jamais d'ame noble lutter contre elle-même avec plus de délicatesse. Ces naturels avoient la plus grande envie de

Août 1783.

demander une faveur dont leurs sentimens généreux ne leur permettoient pas de parler. Les Anglois avoient été et se trouvoient encore en leur pouvoir; ils avoient demandé leur protection comme de malheureux étrangers. De leur côté les insulaires leur avoient donné toutes les preuves de la plus franche hospitalité; ils vouloient encore les traiter de même, autant que leur pays ingrat et presque dénué de tout pouvoit le leur permettre. Ils sentoient que leur demande blessoit leur générosité. La position où se trouvoient les Anglois laissoit d'autant moins la liberté de s'ouvrir, que leurs prières devenoient des ordres; et c'est précisément ce qui contrarioit leur délicatesse.

Néanmoins l'objet qu'ils avoient en vue étoit pour eux de la plus grande importance. Le roi en avoit probablement parlé à ses frères le jour précédent; ils en avoient délibéré à l'autre partie de l'île, et ce prince étoit revenu à l'entrée de la crique, pour faire sa proposition aux Anglois; mais lorsqu'il fallut s'expliquer, il n'avoit

Août 1783.

pas osé le faire. Cependant la chose étant pour lui du plus grand intérêt, il ne voulut plus garder le silence, et s'imagina qu'il s'exprimeroit avec plus de liberté dans son canot, que s'il étoit entouré d'un grand nombre d'Anglois.

Enfin après avoir paru long-temps se combattre lui-même, le roi s'expliqua, quoiqu'avec beaucoup de répugnance. Devant partir sous quelques jours pour attaquer une île dont les habitans l'avoient insulté, il demanda au capitaine Wilson de lui donner quatre ou cinq Anglois armés de leurs mousquets, pour l'accompagner dans cette expédition. Le capitaine lui répondit sans balancer, qu'il pouvoit regarder les Anglois comme ses gens mêmes, et que les ennemis du roi étoient les leurs.

L'interprète rendit sans doute cette réponse très-exactement; car sur-le-champ le visage des insulaires parut aussi brillant et serein, qu'il étoit sombre et sévère. Le roi dit qu'il auroit besoin de ces Anglois dans cinq jours, temps où ses sujets

Août 1783. seroient préparés au combat, et qu'il les emmeneroit avec lui à Pelew le jour suivant. L'harmonie fut ainsi rétablie entre nos gens et les insulaires. Elle n'avoit été interrompue quelques heures, que par l'extrême délicatesse de sentimens, qu'on n'auroit jamais cru rencontrer dans les pays si éloignés du reste du monde.

Après cet entretien, le capitaine Wilson prit congé du roi, et vint faire part de sa conduite à ses officiers, dans l'espoir qu'ils l'approuveroient. Ils lui donnèrent de grands éloges, et le remercièrent d'avoir ainsi rétabli l'harmonie. Le capitaine retourna sur-le-champ vers le roi, pour lui dire que ses gens n'avoient aucun préparatif à faire, et qu'ils étoient à ses ordres lorsqu'il le voudroit. Cette promptitude lui plut beaucoup, et il répondit au capitaine, d'un ton très-affectueux, *qu'il étoit son frère rupack*, et qu'il considéroit les officiers anglois comme ses gens mêmes. Il le pria de renvoyer son frère M. Mathias Wilson à Pelew, pour voir

Août 1783.

les vivres qui pourroient convenir aux Anglois, afin qu'on les leur fît passer dans leur île : il ajouta même qu'il enverroit plusieurs de ses charpentiers, pour les aider à construire leur vaisseau. Mais le capitaine le remercia sur ce dernier article. Après cette conférence, le roi partit avec sa suite pour l'autre partie de l'île; promettant de venir prendre le lendemain matin les Anglois qui devoient l'accompagner.

Le capitaine rendit encore à ses officiers ce qui venoit d'être dit de la part du roi. Dans l'après-midi les tins furent posés, la quille, l'étrave, l'étambot équarris, et même quelques varangues. Le roi vint le lendemain dans la matinée, pour prendre les hommes qu'on lui avoit promis. Le capitaine Wilson s'offroit lui-même pour être de cette expédition; mais les Anglois s'y opposèrent, en lui représentant qu'il devoit d'autant moins s'exposer, que leur destinée dépendoit de sa personne.

Chaque Anglois se présenta pour partir,

Août 1783 mais les cinq suivans, savoir, MM. Cummin, troisième aide, Nicolas Tyacke, Jacques Bluitt, Madan Blanchart et Thomas Dulton, tous jeunes et vigoureux, ayant prié instamment leurs compagnons de les laisser aller, furent destinés à cette expédition. Ils prirent avec eux Tom Rose pour interprète. Le roi et les chefs les reçurent chacun dans leurs canots. Ils étoient en veste blanche, ayant le chapeau retroussé, et une cocarde d'un bleu clair ; du reste, bien fournis de munitions.

Le roi s'arrêta peu : il laissa parmi nous quatre de ses gens. Il promit que l'expédition seroit terminée sous quatre jours, et qu'il auroit le plus grand soin de ceux qu'il emmenoit. Il partit avec tous les signes d'une sincère amitié, serrant la main de chaque Anglois. Nos gens accompagnèrent leurs camarades jusqu'au rivage. Lorsque ceux-ci les quittèrent pour entrer dans le bassin de la calanque, on les salua par trois exclamations : ils répondirent seulement à la première. L'in-

terprète fit entendre au roi que c'étoit l'adieu ordinaire chez les Anglois, et le signe par lequel on leur souhaitoit du succès. Le roi fit tenir debout tous ses gens dans leurs canots, afin qu'ils répondissent au second et au troisième salut des Anglois. Août 1783.

Après le départ des insulaires, on envoya les chaloupes au vaisseau naufragé : mais nos gens appercevant plusieurs canots, ne jugèrent pas à propos d'aller plus loin, dans l'idée que ces canots pouvoient être quelques-uns de ceux avec qui le roi de Pelew étoit en guerre ; ainsi nos chaloupes furent obligées de revenir à vide. Ce jour-là nos gens abattirent plusieurs arbres pour en former l'étrave, parce que le centre de celui qu'ils avoient abattu auparavant étoit pourri. L'inaction dans laquelle ils se trouvoient alors, et l'attente des insulaires, dont l'arrivée interrompoit les travaux, leur fit saisir ce moment favorable pour former le plan de leur vaisseau.

M. Barker, second officier, accoutumé

Août 1783.

depuis ses jeunes années aux opérations d'un chantier, aida le capitaine Wilson et les charpentiers à dessiner la coupe du bâtiment. On décida que ce seroit un schooner *(goëlette)*, pour être plus tôt fini. On en montra le plan à tout l'équipage, qui l'approuva.

Les officiers subalternes et les gens de l'équipage, considérant que pour suivre avec succès cet ouvrage important, il falloit un accord parfait, et reconnoître l'autorité d'un supérieur, choisirent unanimement le capitaine Wilson, quoique le naufrage (1) eût fait cesser toute supériorité parmi eux. Mais l'affection qu'ils avoient pour lui décida leur choix : ils promirent en même temps d'obéir à ses ordres aussi exactement que lorsqu'ils étoient sur l'Antelope ; ils dirent que ce vaisseau étant naufragé, ils formeroient

(1) Tous les lecteurs n'étant pas instruits des lois de la marine angloise, il est bon d'avertir ici que lorsqu'un vaisseau marchand a fait naufrage, toute autorité cesse, et chacun a la liberté de prendre le parti qui lui plaît.

dès

dès le moment entre eux une compagnie d'ouvriers de marine; qu'ils le regarderoient comme le directeur du chantier, et se soumettroient à toutes les lois d'usage dans des places de ce genre, puisqu'ils ne pourroient jamais se rappeler ses procédés sans la plus vive reconnoissance. Août 1783.

Rien ne pouvoit flatter davantage un homme du caractère du capitaine, que le choix dont l'honoroient des gens qui avoient servi sous lui. Il reçut avec un plaisir que sa seule reconnoissance pouvoit surpasser, la flatteuse distinction que leur générosité lui offroit; mais en même temps il leur demanda très-fortement d'être dispensé de prononcer aucune peine, et que le jugement fût porté à la pluralité des voix, s'il arrivoit que quelqu'un se trouvât dans le cas d'être puni. L'équipage y consentit, et se réunit pour remercier M. Barker, dont le secours avoit été si essentiel pour former le plan du vaisseau, que leurs charpentiers, quoique très-assidus au travail, et prêts à remplir tout ce qui étoit de leur

Août 1783. ministère, n'auroient pas aussi bien tracé.

Le sort de l'Antelope étoit alors fixé: la pointe du récif de corail qui en avoit percé le fond, l'y tenoit attaché; ainsi nos gens avoient le plus grand espoir d'en sauver plusieurs choses pour l'usage de leur nouveau bâtiment, avant qu'il fût mis en pièces par d'autres rafales. Tous les esprits se ranimèrent: on n'avoit plus devant les yeux que le nouveau bâtiment qui devoit reconduire dans la patrie. On bannit donc toute idée décourageante: chacun travailloit à son poste, sous les ordres de son nouveau maître, avec les instrumens qu'on avoit retirés du rocher creux où ils avoient été cachés avant l'arrivée du roi. Ainsi l'ouvrage alloit grand train; chacun étoit déterminé, quelqu'inhabile qu'il fût, à faire tout son possible pour concourir à l'exécution du plan général.

Ceux qu'on avoit désignés comme faisant les fonctions de charpentiers; avoient eu ordre de la part du capitaine, de

regarder M. Barker comme leur directeur, et de recevoir de lui les avis et les instructions qu'il jugeroit nécessaires dans cette partie, lorsqu'il auroit vu par expérience l'habileté de chacun d'entre eux. MM. Sharp le chirurgien, Mathias Wilson, furent chargés de scier et d'abattre les arbres, et le capitaine y mit souvent la main avec eux. Le maître d'équipage, qui avoit été autrefois en apprentissage chez un serrurier, reprit ce premier métier, secondé par un aide. Le canonnier fut en particulier chargé de tenir les armes en état, et d'aider les charpentiers au besoin. On employa les Chinois comme ouvriers, pour apporter les arbres du bois à mesure qu'ils étoient abattus, et veiller à l'approvisionnement de l'eau et des provisions de voyage. Deux d'entre eux eurent la commission de laver les linges: quoiqu'ils ne fissent que les remuer dans l'eau de mer, c'étoit cependant un avantage qui procuroit un grand rafraîchissement à nos travailleurs, à la fin d'une journée dont la chaleur étoit

Août 1783.

Août 1783. étouffante, et après un travail tel qu'ils n'en avoient jamais soutenu auparavant.

Quoique les travaux fussent ainsi distribués, le besoin en faisoit quelquefois changer. Nos gens avoient souvent été blessés, soit en sauvant des effets du vaisseau dans le moment malheureux où il toucha, soit dans les différens voyages qu'ils firent ensuite à ce bâtiment pour en retirer les matériaux nécessaires. C'est pourquoi M. Sharp étoit fréquemment détourné de sa nouvelle fonction de scier des arbres, pour remplir celle de son véritable état, et soulager ceux qui avoient droit à ses secours.

Dès qu'on eut fait cet arrangement, chacun se rendit à son travail, qui duroit jusqu'à la nuit. Alors tout le monde étoit appelé à la grande tente, où le capitaine lisoit les prières. L'équipage avoit demandé de se réunir, pour rendre en commun à l'Être suprême les actions de graces qu'on lui devoit, pour les bienfaits dont il les avoit comblés, et l'espérance qu'il leur donnoit de revoir encore leur

famille et leur patrie. Chacun apportoit à ces assemblées un esprit pénétré de ces réflexions. Jamais prières ne furent faites avec plus de dévotion, et présentées avec plus de ferveur. On avoit aussi arrêté que jamais on n'omettroit les prières en commun tous le jours de dimanche.

Août 1783.

Aout 1783.

CHAPITRE VIII.

Les Anglois envoient presque tous les jours du monde au vaisseau naufragé, et recouvrent différentes provisions. Ils forment une barricade autour de leurs tentes, et l'achèvent. Leur ouvrage se continue avec la plus grande assiduité dans le chantier, et ils avancent leur vaisseau.

Lundi 18. D'APRÈS ce qui avoit été réglé le jour précédent, le maître d'équipage avoit appelé les gens à leurs différentes fonctions, excepté ceux qui alloient et venoient dans les chaloupes. On crut alors qu'il étoit à propos de barricader les tentes du côté de la mer. C'est ce qu'on exécuta, en enfonçant un double rang de forts pieux, entrelacés avec des branches d'arbres, de manière à former une haie épaisse ; et l'on remplit l'intervalle de ces deux rangs

de pieux avec des souches, des pierres et du sable, pour consolider cet ouvrage autant qu'il étoit possible. On éleva dans l'intérieur un gradin, pour pouvoir s'y tenir debout, et faire feu en cas d'attaque, laissant un jour suffisant pour une pièce de six livres de balles, qu'on avoit dessein de retirer du vaisseau et de placer là. On monta aussi deux pierriers d'assez gros calibres, sur les troncs de deux arbres qu'on avoit abattus avec la scie, de manière qu'on pouvoit les pointer à volonté. Août 1783.

Les chaloupes allèrent au vaisseau de bon matin; elles en revinrent à trois heures après midi, et apportèrent deux hansières et quelques planches. Plusieurs s'occupèrent à procurer de l'eau, qui devenoit assez rare. On continua aussi la barricade. Ce jour-là il s'éleva un petit vent; le temps étoit très-couvert: il y eut quelques coups de tonnerre. Un des naturels ayant volé une petite hache qu'on avoit apportée au vaisseau dans une chaloupe, s'en alloit avec dans son canot; mais on lâcha vers Mardi 19.

Août 1783. lui un coup de fusil à poudre seulement pour l'effrayer : aussitôt un de ceux que le roi avoit laissés sauta dans l'autre chaloupe, et la lui fit rendre.

Mercr. 20. Quoiqu'il plût dans la matinée, les chaloupes retournèrent au vaisseau. Les travailleurs s'occupèrent à pousser la barricade du côté de la terre, où l'on pouvoit les attaquer. Les charpentiers ajustèrent les empatures de l'étrave et de l'étambot. Vers une heure après midi, une des chaloupes revint avec la hansière de bas hauban, quelques planches, du cuivre et d'autres agrès. Nous en apprîmes que le fils du roi avoit été au vaisseau, où il avoit attaché une branche d'arbre à chaque mât. Nos gens étoient inquiets du retour de la pinasse, mais elle arriva vers les trois heures. Les Anglois qui étoient restés à terre, pensèrent que ce jeune prince avoit voulu indiquer par ces branches, que l'expédition de son père étoit terminée : ceux qui étoient dans la pinasse croyoient que ce signal défendoit à tous les canots du voisinage de venir

à bord du vaisseau, ou les avertissoit d'aller joindre le roi, qui étoit déja parti pour la guerre. Cette dernière opinion se trouva vraie, car l'interprète étant parti avec les autres, on ne put jusque-là former que des conjectures. L'après-midi on rangea les tins pour placer la quille à l'endroit où le vaisseau devoit être construit : c'étoit précisément dehors la barricade, en face de la crique. Le soir il y eut beaucoup de pluie et de tonnerre. Août 1783.

Les chaloupes firent un voyage au vaisseau; elles apportèrent plusieurs planches et quelques bouts de cable, pour faire de l'étoupe qui se trouvoit ainsi goudronnée. On découvrit un barril d'arack, qui appartenoit à M. Barker. Il avoit coulé à moitié. Comme il étoit couvert par les autres provisions, il ne fut pas apperçu lorsqu'on brisa les vaisseaux qui contenoient des liqueurs. On l'apporta dans l'île au capitaine Wilson, qui eut la liberté d'en faire ce qu'il voudroit. On craignoit qu'il n'ordonnât de le défoncer, et il s'en apperçut par les discours que nos Jeudi 21.

Août 1783. gens tenoient tout bas entre eux. Mais il le fit garder, et en distribua tous les soirs une chopine à chacun de nos gens après le travail.

Vendr. 22. La matinée fut belle ; on travailla avec force dans le chantier. A dix heures, la quille étoit posée sur les tins. Dans l'après-midi, les chaloupes revinrent du vaisseau ; elles apportèrent encore plus de planches, deux barrils de bœuf salé, et deux tonneaux à l'eau, qui étoient vides. Nos gens furent obligés d'y faire beaucoup d'attention, et de les mettre en sureté pour le voyage prochain, parce que les insulaires en avoient brisé plusieurs pour en avoir les cercles de fer.

Il s'éleva le soir quelques murmures parmi ceux qui faisoient les fonctions de charpentiers. L'excès de la chaleur, et ces travaux, qui étoient nouveaux pour eux, leur avoient considérablement ulcéré les mains. La fatigue extrême, jointe à cet inconvénient, donna lieu à quelques plaintes. Après soupé le capitaine saisit l'occasion de leur parler du méconten-

tement qu'il avoit apperçu, et leur représenta combien ceux qui étoient les plus propres au travail avoient tort de se plaindre, tandis que les personnes les plus foibles s'acquittoient avec douceur de la partie confiée à leur zèle. Ces représentations faites avec modération calmèrent les esprits, et l'on vit reparoître l'harmonie et la bonne volonté. Le capitaine proposa de boire au bon succès du *Relief*, nom que devoit avoir le vaisseau qui étoit sur le chantier, et il accorda une double dose de boisson dans ce moment de gaîté. Août 1783.

Mauvais temps. Cependant les chaloupes apportèrent un canon de six livres. Tout le monde fut occupé au nouveau bâtiment. On apperçut quelques canots, et l'on pensa que le roi étoit de retour à Pelew, après avoir terminé son expédition. Samedi 23.

Nos chaloupes avoient apporté dans leurs différentes tournées, autant de planches et de munitions qu'on en avoit eu besoin jusque-là : tout le monde fut employé au vaisseau, et à jeter des arbres Dimanc. 24.

Août 1783. à bas. A l'aide de quelques personnes, le canonnier monta la pièce de six livres sur un affût, l'écouvillonna et la souffla de manière à la mettre en état de servir. Il la dressa dans l'ouverture qu'on avoit pratiquée à la barricade pour cet effet; de sorte qu'elle commandoit toute l'entrée de la calanque. On découvrit ce même jour un filet d'eau de source dans le port.

Août 1783.

CHAPITRE IX.

Les cinq hommes et l'interprète, qui avoient parti avec le roi, reviennent sains et saufs, accompagnés de Raa-Kook. Succès de cette expédition. Raa-Kook donne aux Anglois, au nom du roi, l'île où ils étoient, et ils apprennent qu'elle se nomme Oroolong. Le capitaine est invité à se rendre à Pelew auprès du roi. Il s'excuse de ne pouvoir y aller pour le moment: mais il y envoie MM. Benger et Mathias Wilson, avec l'interprète, pour complimenter Abba-Thulle sur sa victoire. Le capitaine fait le tour de l'île dans sa pinasse. Le Relief se continue avec succès. MM. Benger et Wilson reviennent de Pelew.

Nos Anglois s'occupoient uniquement de la construction de leur vaisseau. Les chaloupes étant allées à l'Antelope, apperçurent quatre canots remplis d'hommes, venant vers le port de la partie du Lundi 25.

Août 1783. sud. Comme on savoit que le roi de Pelew étoit en guerre avec ces îles, les chaloupes revinrent, et peu après les canots abordèrent au rivage. Ceux qui étoient dedans descendirent à terre, en montrant beaucoup de timidité et de circonspection. Autant qu'on put entendre leurs signes, ils semblèrent demander qu'on leur laissât voir le tour de la calanque. La curiosité les portoit vraisemblablement à considérer les nouvelles créatures qu'un malheureux naufrage avoit jetées sur cette île. Ils avoient parmi eux un *rupack*, qui, à l'os qu'il portoit au bras, parut être un officier d'un ordre inférieur. Mais notre interprète étant absent, il fut impossible de savoir qui ils étoient. Le capitaine Wilson les conduisit autour de la calanque, et leur montra les travaux dont on s'occupoit. Ils s'arrêtèrent un peu plus d'une heure sur le rivage, et parurent très-satisfaits. Ils montrèrent qu'ils étoient très-reconnoissans des politesses qu'on leur avoit faites : ils ne dérobèrent et ne demandèrent rien.

Nos gens ouvrirent alors une communication d'une tente à l'autre, pour pouvoir se retirer et se rejoindre en cas d'attaque. Ils fixèrent aussi un plan de défense dans l'intérieur de la barricade, et l'on assigna à chacun son poste particulier. On crut devoir prendre ces précautions, parce que les Anglois qui étoient partis avec le roi tardoient beaucoup plus à revenir qu'on ne l'auroit présumé. On étoit convenu qu'ils seroient de retour au quatrième jour; il s'en étoit déja écoulé neuf depuis leur absence. On apperçut dans l'après-midi quatre canots qui venoient droit au port. Les rameurs battoient l'eau avec force, et faisoient voltiger leurs avirons par dessus leur tête. Nos gens pensèrent que c'étoit le roi qu'ils amenoient; mais ils apperçurent leurs compatriotes avec une vive satisfaction. Août 1783.

On les reçut avec des témoignages de joie d'autant plus grands, qu'on les voyoit revenir en parfaite santé. Ils racontèrent qu'ils avoient été reçus par-tout très-favorablement depuis leur départ, et que

Août 1783.

les insulaires s'étoient comportés à leur égard avec une amitié sans réserve. Raa-Kook frère du roi revenoit avec eux. Les canots apportoient quantité d'ignames et de cocos, et le roi avoit en outre donné à chacun de ceux qui eurent part à l'expédition une corbeille de friandises; il en envoyoit aussi plusieurs au capitaine. Ces présens furent distribués libéralement à nos gens; mais ils flattèrent si peu leurs palais, qu'ils leur donnèrent le nom de *chouk-dog* (1). J'aurai occasion de revenir sur ce sujet, lorsque je parlerai des usages et des mœurs de ces insulaires.

Voici le rapport que nos gens firent de leur expédition; il fut confirmé par le journal de M. Cummin, qui les avoit accompagnés.

Ils étoient partis le 17 pour se rendre à une des îles du roi, à six lieues environ de la calanque, vers le sud. Ils y avoient été reçus et traités avec beaucoup d'amitié: ils y avoient passé toute la nuit. Ils étoient

(1) Étrangle-chien. [*Note du traducteur.*]

partis

partis le lendemain pour Pelew, lieu de la résidence du roi, à trois ou quatre mil- Août 1783.
[illegible]s de distance de l'endroit qu'ils quittoient. [illegible]s y avoient séjourné jusqu'au 21, le roi n'ayant pas encore pu rassembler tous ses canots. Mais le 21, à la pointe du jour, tous les canots s'étoient rangés devant la maison du roi, avec leurs armes. Il les avoit passés en revue. Ces armes étoient des traits de bambou de huit piés de long, garnis au bout d'une pointe de bois de bétel barbelée. C'est avec ces traits qu'ils se battent de près; ils en ont de plus courts pour combattre de loin. Ils les lancent avec un court bâton d'environ deux piés de longueur, sur lequel il y a une encoche pour recevoir la pointe du trait: ils portent la main à l'autre bout du trait, qui étant de bambou a de l'élasticité. Ils le courbent alors en raison de la distance à laquelle ils visent, et le laissent partir. En général ces traits tombent perpendiculairement sur l'objet qu'ils doivent atteindre.

Les Anglois qui étoient de cette expédition s'embarquèrent dans cinq canots

Août 1783. différens, et tournèrent du côté de l'est, faisant environ dix à douze lieues, pour rassembler des renforts de différens villages sous la domination du roi. A deux heures et demie de l'après-midi, on se trouva devant l'ennemi. Le roi avoit alors une flottille de cent cinquante canots, portant plus de mille combattans. Nos gens ne purent savoir quelles étoient les forces de l'ennemi.

Avant d'engager le combat, Raa-Kook s'approcha de la ville avec son canot, et parla quelques instans à l'ennemi. Il avoit avec lui Thomas Dulton. On avoit prévenu celui-ci de ne faire feu qu'à un certain signal qu'on devoit lui donner. L'ennemi ayant reçu avec beaucoup d'indifférence ce que lui dit le général, celui-ci lança un trait qui fut renvoyé sur-le-champ. C'étoit-là le signal dont on étoit convenu. Thomas Dulton fit feu aussitôt, et l'on vit tomber un homme. Cette mort surprit beaucoup les ennemis. Ceux qui étoient sur le rivage prirent la fuite; les autres qui étoient dans les canots se

jetèrent à l'eau pour gagner la terre. On tira encore quelque coups de fusil, et la victoire fut assurée. Août 1783.

Nos amis parurent très-satisfaits de cette déroute; mais ils n'en tirèrent d'autre avantage que celui de descendre pour abattre quelques cocos et emporter des ignames. Après ce combat, ou plutôt cette fuite, la flotte revint chez nos insulaires. Le roi fut très-flatté de son triomphe. On s'arrêta dans différens endroits, où les femmes apportèrent des rafraîchissemens pour les troupes. Comme il étoit trop tard pour que chacun se retirât chez soi, la flotte se dispersa dans diverses petites calanques vers huit heures du soir, et l'on s'y coucha.

La matinée suivante, on prépara des divertissemens dans toutes les maisons voisines : à trois heures après midi, tout le monde se rembarqua, et l'on cingla vers Pelew, où l'on arriva sur les sept heures du soir.

On y trouva aussi les femmes prêtes à recevoir les troupes, avec des coquilles

Août 1783. de cocos remplies de boissons agréables. Les Anglois en arrivant au rivage, firent une décharge et trois acclamations dont le roi fut très-content. Ils couchèrent là : on les avoit engagés à y passer un jour, et à différer leur départ pour leur île. Ce ne fut que réjouissances le matin dans la ville ; le reste du jour se passa en plaisirs. Il y eut des danses et des chansons relatives aux circonstances.

Avant que nos gens s'embarquassent, le roi les fit venir chez lui : il les régala d'une tortue cuite en daube, les remercia de la manière dont ils s'étoient montrés, et promit de leur envoyer des provisions d'ignames. Il demanda si le capitaine Wilson consentiroit à lui accorder dix hommes pour revenir contre les mêmes ennemis ; il fit même entendre qu'il avoit quelque projet contre une autre île. M. Cummin, qui ne voulut pas lui donner de réponse positive, répondit qu'il communiqueroit ses intentions au capitaine.

Après le déjeûné, le roi se rendit au rivage avec les Anglois : il les quitta de

la manière la plus affectueuse, et les fit accompagner par ses deux canots chargés d'ignames. Ils repassèrent la petite île où ils étoient d'abord descendus, et la traversèrent avec le général qui les suivoit. Ce prince ordonna aux canots de faire le tour pour se rendre de l'autre côté. Ils arrivèrent ainsi à leur première station nocturne, où leurs anciens amis leur donnèrent l'hospitalité avec une cordialité plus marquée encore qu'auparavant, si cependant il étoit possible de leur témoigner plus d'amitié qu'ils n'avoient fait.

Août 1783.

Ils furent environnés d'une foule prodigieuse d'hommes et de femmes, qui marquèrent, par des gestes expressifs, combien ils étoient satifaits de la victoire qu'ils avoient remportée sur les ennemis du roi. Ils y couchèrent, et après une traversée de six heures pendant cette matinée, ils rejoignirent leurs compagnons de voyage, au grand contentement de tout le monde.

Comme l'arack avoit été découvert

Août 1783. pendant l'absence de ces compatriotes, on leur servit à leur retour la partie qui leur étoit due, et qu'on avoit réservée proportionnément à ce qu'on en usoit dans les tentes. Ils invitèrent le soir leurs compagnons à le partager avec eux, et ce surcroît servit à faire un régal avec les ignames et les cocos. Ces gens virent avec grand plaisir, à leur retour, que le port étoit en état de défense: mais ce qui surtout les ravit d'espérance et de joie, ce fut de voir le vaisseau aussi avancé.

Mardi 26. A la pointe du jour, le maître d'équipage donna son coup de sifflet, pour appeler chacun à son département. Ceux qui avoient été de l'expédition, laissant là leurs armes et leur habit militaire, agréèrent de bonne volonté la convention arrêtée pendant leur absence, et se mirent à leur ouvrage particulier.

Raa-Kook avoit dit la nuit précédente au capitaine Wilson, que le roi son frère Abba-Thulle donnoit aux Anglois l'île où ils étoient. Ils en ignoroient encore le nom; mais le général lui ayant appris

ce jour-ci qu'elle se nommoit *Oroolong*, le capitaine hissa la flamme angloise, en témoignage de la donation que faisoit le roi, et l'on fit trois décharges en signe de prise de possession au nom des Anglois. Nos gens, de retour de Pelew avec les canots, apprirent que les naturels rappeloient souvent cette île dans leur conversation, et la nommoient angloise *(english)*, ou terre des Anglois. Le roi avoit en conséquence envoyé son frère Raa-Kook, pour faire savoir au capitaine Wilson qu'il lui en faisoit une cession totale, et l'inviter à se rendre à Pelew. Le capitaine s'excusa pour le moment sur les occupations qui le retenoient à Oroolong; mais il envoya M. Benger, qui avoit été le premier aide sur l'Antelope, son frère M. Wilson, l'interprète Tom Rose, et un des Chinois. Ils étoient accompagnés du général Raa-Kook. Ils furent chargés de complimenter le roi sur sa victoire, et de lui présenter les respects du capitaine et de tous les Anglois.

Août 1783.

Le capitaine avoit une très-bonne raison

Août 1783. pour envoyer un des Chinois ; son dessein étoit que cet homme prît quelques connoissances plus particulières des productions de ces contrées, et qu'il examinât s'il n'y auroit pas quelques végétaux comestibles méprisés ou négligés par les naturels. Il lui avoit aussi recommandé de voir attentivement s'il n'y avoit pas à Pelew quelques plantes analogues à celles de leur pays. Les Chinois sont en général assez instruits dans la botanique. Accoutumé à ne vivre presque que de végétaux, le Chinois, placé sur un terrain où il y ait de la verdure, y trouvera de quoi satisfaire ses besoins. Le capitaine avoit reconnu cette vérité dans les différens voyages qu'il avoit faits à la Chine.

Le capitaine vit dans l'après-midi un couple placé, et fit ensuite le tour de sa nouvelle île dans l'esquif, pour en examiner les côtes, et l'apparence extérieure. Il vit que la partie du sud étoit un rocher presque perpendiculaire, couvert de bois. Il apperçut parmi les arbres, le chou sauvage, qui croissoit dans des endroits où

il étoit impossible de monter. A l'ouest, se présentoient une place sablonneuse, et quelques terrains plats entre la mer et les côteaux. Là se trouvoit le puits d'où nos gens apportoient de l'eau. On voyoit encore plusieurs vestiges d'anciennes plantations, qui montroient que l'île avoit été habitée autrefois. La partie du nord est une roche escarpée couverte d'arbres. L'esquif allant à la rame le long des côtes, le capitaine sentit souvent qu'il en venoit des brises qui répandoient dans l'air une odeur très-suave. La baie et le port étoient à l'est, tirant de l'est à l'ouest. Le contour de l'île fut estimé à trois milles Anglois. Pour arriver du récif de corail (1), il faut s'avancer vers un petit

Août 1783.

(1) « Les navigateurs physiciens ont observé deux « différens états généraux des mers : 1°. celui des « mers qui gisent sur des fonds, qu'on peut appeler « primitifs, vu l'antiquité de leur date, qui se « perd dans la nuit des temps. On remarque dans « ces mers très-profondes, des coraux qui sont en « grande partie pétrifiés et forment des roches con- « sidérables : or la progression lente de la nature « prouve, d'après l'observation de ce qui se passe

Août 1783. détroit qui sépare Oroolong d'une langue d'une autre petite île inhabitée à l'est de la première, jusqu'à ce que la baie commençant à s'ouvrir, on force le vent à l'ouest pour entrer dans le port; mais il faut avoir auparavant un peu porté au sud.

Mercr. 27. La matinée étoit belle : on envoya l'esquif à l'endroit où étoit l'eau, pour en apporter des genons et des alonges, et hâler la seine; mais on ne put prendre de poisson. On envoya d'autres personnes

« tous les jours, que ces roches et ces récifs ont « dû employer des milliers d'années sans nombre « pour se former et passer à l'état où ils se trouvent, « après s'être élevés peu-à-peu du fond des mers de « première époque. On voit aussi des coraux dans « les mers ou submersions de seconde date, mais « jamais ils ne s'élèvent de lits aussi profonds à la « surface de l'eau : les insectes, dont ils sont vrai- « ment les ruches, n'ont encore eu le temps de les « former que près des côtés. Cette observation est « bien essentielle pour la théorie de la terre, qui « a subi des révolutions dont nous n'avons plus au- « cune date. Nous avons cru devoir la placer ici. « Nous aurions desiré nous étendre davantage sur « ce phénomène important; mais cet ouvrage ne « nous le permet pas. » [*Note du traducteur.*]

pour essayer d'avoir des choux, et ce ne fut pas sans succès. On les apprêta pour le soupé, et on les trouva fort bons. Août 1783.

Plusieurs de ceux qu'on avoit envoyés dans l'esquif, pour abattre des bois dans les environs du puits, aimant mieux revenir à pied que d'accompagner les autres dans l'esquif, s'exposèrent presque à périr, parce qu'il étoit fort tard. Ceux qui arrivèrent par eau, déjà même dans l'obscurité, rapportèrent que leurs compagnons ayant voulu revenir par terre, étoient partis avant l'esquif. Comme la nuit étoit avancée, et qu'on n'en avoit aucune nouvelle, on envoya plusieurs personnes avec des lanternes, pour tâcher de les trouver. On les appeloit en criant par intervalles à mesure qu'on avançoit. Aux voix, on se reconnut réciproquement; et les voyageurs anuités, s'arrêtèrent prudemment, jusqu'à ce que les lumières qu'ils avoient apperçues de loin fussent près d'eux. Cette circonspection les servit à merveille; car lorsque leurs compagnons arrivèrent, ils les trouvèrent

Août 1783. à peu de distance d'un précipice affreux, dans lequel ils alloient se jeter s'ils avoient encore fait quelques pas. Enfin on fut assez heureux pour les voir de retour, après avoir échappé à un si grand danger.

Arra-Kooker arriva le soir, et passa la nuit avec nos gens. Sa gaîté, son enjouement étoient toujours les mêmes. Ce fut un vrai plaisir de le voir faire la description bouffonne de la dernière bataille, et représenter avec ses gestes grotesques, la terreur panique qu'eurent les ennemis, au bruit des armes angloises.

La pinasse fut envoyé au vaisseau naufragé, pour voir si l'on pourroit encore recouvrer d'autres choses nécessaires. Le capitaine Wilson monta au sommet du coteau, au-dessus des tentes. Il se trouva sur un terrain découvert, dont il se servoit comme d'un observatoire, pour distinguer s'il y avoit un passage dans le récif. Après avoir bien examiné, il crut en appercevoir un, en prenant droit de la pointe occidentale de l'île. Jusqu'à ce moment nos gens avoient très-fort douté qu'un

vaisseau de la grandeur dont devoit être le Relief, pût trouver à travers le récif un passage assez profond pour y être à flot. Ce vaisseau n'avoit cependant que la grandeur nécessaire pour les transporter à la Chine. Août 1783.

Arra-Kooker quitta l'île ce jour-là, et l'on posa un autre couple. Les Chinois s'occupèrent à laver les linges qu'on avoit sauvés.

Le temps étoit nuageux. Aucun canot dans l'île. Le maître d'équipage s'occupa à faire une grande voile pour le vaisseau, des restes de voiles qui avoient été sauvées. L'esquif fit trois tournées ce jour-là pour amener du bois. Comme il étoit abattu à l'autre partie de l'île, et déjà ébauché, il fut facile de l'amener en faisant le tour. Vend. 29.

On observa que la mer montoit à neuf pieds environ dans les plus hautes marées, et que l'eau étoit à son plus haut point vers neuf heures, dans la pleine et nouvelle lune.

Vers quatre heures après midi, MM. Ben-

Août 1783. ger, Wilson, et le Chinois, revinrent dans un canot, et peu après parurent dans un autre Raa-Kook avec l'interprète dans un autre. M. Benger dit qu'ils avoient été reçus et traités par le roi et son peuple, avec toutes les marques de la plus parfaite amitié; qu'ils ne cessoient de faire l'éloge de la puissance et des exploits des Anglois, auxquels ils attribuoient tout le succès de la dernière bataille : qu'ils répétoient sans cesse le mot *Englis* dans leurs chansons, au milieu de leurs danses et de leurs réjouissances, et qu'ils méditoient une autre expédition plus formidable que la dernière, dans laquelle ils se proposoient de demander le secours des Anglois. M. Benger trouva que leurs maisons étoient bien bâties : elles étoient entourées par des plantations d'ignames et de noix de coco. Le sol lui parut riche et fertile; mais ils n'avoient ni blé ni bétail, et très-peu de fruits et de productions utiles. Le Chinois ajoutoit aussi, *que cet endroit étoit misérable; que le peuple en étoit très-pauvre; qu'il n'avoit ni vêtemens, ni riz, ni co-*

chons, mais des ignames, de petits poissons, et des noix de coco; que ne faisant aucun commerce, ils n'avoient guère de quoi manger. Cette description que j'ai rendue en propres termes, nous montroit assez que celui qui la faisoit voyoit les hommes comme un Hollandois, qui ne calcule que ce qu'il y a à gagner avec eux. Mais le lecteur plus désintéressé, verra dans les différentes familles d'hommes dispersées sur la terre, une providence qui règle tout avec sagesse, et qui compense par-tout la mesure du bien avec celle du mal. La nature humaine, sous quelque point de vue qu'elle nous paroisse, est toujours un des plus nobles objets de contemplation, sur-tout lorsqu'elle est embellie par une vertueuse simplicité.

Août 1783.

Août 1783.

CHAPITRE X.

On découvre au travers du banc de corail un passage suffisant pour faire sortir le vaisseau lorsqu'il seroit achevé. Le capitaine Wilson, M. Sharp, M. Devis et M. Henri Wilson vont à Pelew visiter le roi. L'hospitalité avec laquelle ils sont reçus. Description des mœurs des habitans, et de leur manière de vivre. M. Sharp est prié d'aller voir dans le pays l'enfant d'un rupack qui étoit malade, ce qu'il fait. Il revient à Pelew.

Samedi 30. LA matinée fut si humide, que nos gens se mirent à couvert sous des tentes pour travailler. Raa-Kook renvoya quelques-uns des canots avec lesquels il étoit venu, et ne réserva que ceux qu'il falloit pour conduire le capitaine Wilson à Pelew. Le Malais, qui avoit été l'interprète des naturels du pays, et que l'on nommoit *Soogell*, étant sur le rivage, prit une boussole, et la

la dirigeant vers le sud sud-ouest, dit qu'à cinq journées de mer d'Oroolong, sur ce point de la boussole, étoit l'endroit d'où il venoit, qu'il appeloit *Monado;* que dans cet endroit il y avoit environ quarante Hollandois, et une grande abondance de poivre, de cochons et de volaille. Il ajouta que Monado étoit à trois journées de mer de Batavia; que lorsqu'il quitta Batavia, les Malais y avoient trois vaisseaux, dont deux partirent de compagnie, et que le troisième, sur lequel il étoit, allant de Monado à Ternate, fut chassé par un furieux coup de vent dans l'endroit où il avoit fait naufrage. Nos gens supposèrent qu'il y avoit de l'imposture dans le récit de cet interprète; et d'après les conversations que notre interprète eut avec lui, ils le soupçonnèrent, lui et ses camarades, d'être des pirates malais, ce qui fut ensuite confirmé par l'un d'eux, qui fut amené en Angleterre. Dans l'après-dîné, M. Cummin fut envoyé avec un bateau, pour essayer, au travers du récif, le passage que l'on

Août 1783.

Août 1783. croyoit avoir découvert la veille, du point de vue au-dessus des tentes. Le capitaine Wilson prit quelques hommes avec lui, et fit encore nettoyer l'endroit où l'on se proposoit d'établir un observatoire. Le bateau revint après avoir été au-delà du récif, à travers un passage étroit, dans lequel on trouva, pendant la basse marée, trois pieds et demi d'eau, et où l'on jugea qu'il pouvoit y en avoir jusqu'à douze pieds dans les marées hautes, ce qui devoit être le double de ce qu'il en falloit pour porter le navire lorsqu'il seroit fini. Cette découverte ranima nos espérances, et donna une nouvelle ardeur à nos gens. Ils apprirent aussi qu'on avoit trouvé sept brasses d'eau immédiatement au-delà du récif, et trois brasses dans le plus bas fond, qui étoit un banc de sable étroit formant une barre. Ces observations furent faites lorsque le flot de la marée étoit peu considérable.

Dimanc. 31. Le capitaîne, ayant fixé ce jour pour aller voir le roi à Pelew, assembla, après le déjeûné, tous ses gens dans sa tente,

Août 1783.

et l'on y fit la prière. Raa-Kook et les naturels du pays qui devoient l'accompagner, assistèrent à cette cérémonie, et furent très-attentifs à suivre ce qu'ils voyoient faire à nos gens lorsqu'ils se levoient ou s'agenouilloient ; mais au lieu de s'agenouiller, ils s'accroupissoient sur leurs jarrets. Après que les prières furent achevées, le capitaine Wilson prit congé de ses gens, et emmena avec lui M. Sharp, M. Devis, et son fils M. Henri Wilson. Ils partirent dans le bateau, et le général les accompagna avec son canot. Ils avoient quitté leurs tentes vers les huit heures du matin. Sur le soir, comme ils approchoient de la petite île qui se trouve à trois ou quatre milles de Pelew, ils apperçurent le canot de Raa-Kook, qui ramoit à toutes forces pour les devancer. Ce général débarqua dans une petite ville située sur le bord de l'eau, et revint bientôt à leur rencontre, pour les conduire sous le vent de l'île, où ils trouvèrent un autre canot chargé d'ignames, de noix de coco et de confitures, pour les rafraîchir à leur

Août 1783. passage. Cette circonstance leur expliqua la raison pour laquelle Raa-Kook les avoit quittés si brusquement ; ils reconnurent que c'étoit purement par des motifs d'hospitalité, et dans la crainte que nos gens n'eussent besoin de quelque chose. Chacun prit sa part des rafraîchissemens, et nous arrivâmes à l'île de Pelew à une heure après-midi.

Dès qu'on fut à la vue de Pelew, nos gens hissèrent pavillon anglois, et tirèrent trois coups de fusil, auxquels on répondit, comme ils approchoient du rivage, en montrant un drapeau blanc attaché à une perche. Cette idée avoit été donnée par le Malais, et on s'étoit servi d'un morceau de toile blanche dont on avoit fait présent au roi. Raa-Kook ayant quitté son canot, vint dans le bateau anglois. Nos gens en débarquant, tirèrent trois coups de fusil de plus, après avoir élevé leur pavillon, et l'avoir planté en terre vis-à-vis d'une maison du côté de la rivière, au bout de la chaussée par où ils avoient abordé le rivage. Nos gens furent





conduits dans cette maison par Raa-Kook, pour attendre le roi, qui avoit été instruit de l'arrivée du capitaine. Août 1783.

Avant que le roi parût, quelques naturels du pays furent envoyés avec des rafraîchissemens : ils servirent d'abord une large soupière de bois, de la forme d'un oiseau, garnie d'écorce en dedans, et pleine d'une boisson sucrée ; ils apportoient ensuite un cabaret peint, de deux pieds de hauteur environ, garni de la même manière que la soupière, et sur lequel étoient des confitures et des oranges de Séville. On présenta enfin deux paniers, l'un rempli d'ignames, l'autre de noix de coco. Toutes ces provisions furent placées avec symétrie pendant qu'on attendoit le roi. Lorsque ce prince entra, le capitaine Wilson se leva et l'embrassa, comme il avoit fait à leur première entrevue. Abba-Thulle s'assit à côté de lui, et ils furent servis alors par un homme qui, faisant les fonctions d'un échanson, distribua à chacun, par ordre du roi, une portion des provisions. Vers la fin du

Août 1783. repas, le capitaine Wilson offrit à Abba-Thulle les présens qu'il apportoit, et qui consistoient en quelques cercles de fer, des colliers faits de fils d'or et d'argent, attachés par un ruban à chaque bout : il avoit voulu y ajouter des paquets de fil ; mais un des naturels les avoit dérobés à la personne qui en étoit chargée.

Le roi étoit venu sans cortège, et il ne paroissoit suivi que de ceux que la curiosité avoit amenés pour voir ce que les Anglois apportoient. La maison et les alentours étoient remplis de naturels du pays, très-empressés de regarder notre capitaine, qui avoit mis ce jour-là l'uniforme de la compagnie.

Après le repas, M. Devis, qui savoit dessiner, fit le portrait d'une femme qu'il avoit remarqué dans la foule. Il n'avoit pas encore achevé, lorsque cette femme, s'appercevant qu'il la regardoit souvent en face, et qu'il traçoit quelque chose devant lui, se retira avec un air affligé. On ne put jamais lui persuader de rester, malgré les instances de quelques rupacks, ce qui

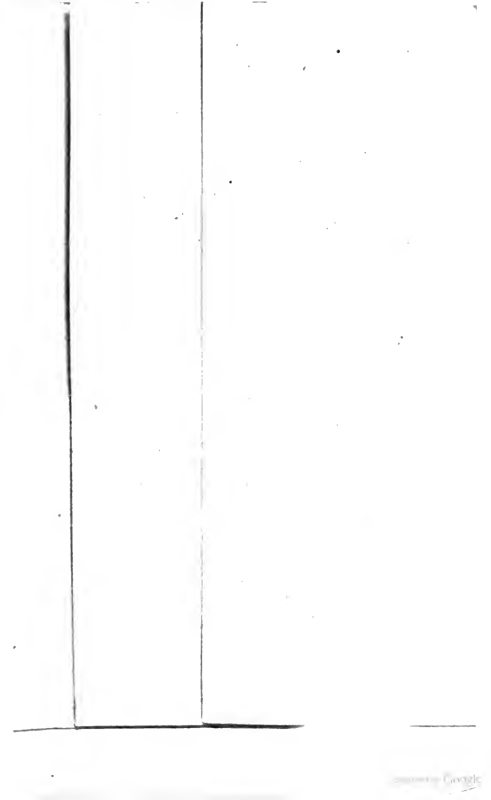
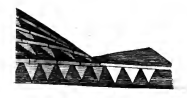


Planche 1





fit croire à nos gens qu'elle étoit la femme de l'un d'eux. Un rupack regardant par-dessus l'épaule de M. Devis, parut enchanté de ce portrait, et desira de le remettre au roi, qui conçut si promptement une idée de l'art, qu'il envoya ordre à deux de ses femmes de venir dans la maison où il étoit. Elles arrivèrent bientôt, et se placèrent vers la fenêtre qui faisoit face à M. Devis, et où elles pouvoient se tenir debout sans qu'on apperçût autre chose que leur buste. Voyant que tous ceux qui étoient dans la chambre avoient un air riant, elles parurent d'abord très-contentes elles-mêmes, et le roi leur dit la raison pour laquelle il les avoit fait venir; mais s'appercevant bientôt que M. Devis fixoit continuellement les yeux sur elles, et ne sachant pas ce que cela vouloit dire, elles commencèrent à prendre un air très-sérieux. Le roi alors leur adressa sévèrement la parole, et elles reprirent une contenance plus tranquille. M. Devis ayant achevé leurs portraits, les présenta au roi; ce prince les montra Août 1783

Août 1783.

aussitôt à ces femmes, qui parurent enchantées de voir leur ressemblance sur du papier, et un peu honteuses d'avoir eu des inquiétudes aussi déplacées.

Le roi desira alors que M. Devis lui prêtât son pinceau et un morceau de papier, sur lequel il essaya de tracer deux ou trois figures, mais d'une manière grossière, et sans la moindre proportion : les têtes, au lieu d'un ovale, ne présentoient que la forme d'un pain de sucre. On ne doit pas conclure néanmoins de cette circonstance, que le roi eût conçu la vanité de montrer ses connoissances dans l'art du dessin : il vouloit seulement prouver à M. Devis qu'il n'ignoroit pas absolument la destination de cet art : et ce n'étoit pas une foible marque de sa condescendance, que de faire voir qu'il ne pourroit imiter que très-imparfaitement ce que l'artiste dessinoit avec tant d'habileté. Il paroissoit enchanté de trouver dans un étranger des talens qu'il auroit desiré posséder lui-même ; et la manière dont il témoignoit son approbation, exprimoit

un sentiment que le pinceau ne pouvoit rendre, l'urbanité d'un esprit noble et généreux. Août 1783.

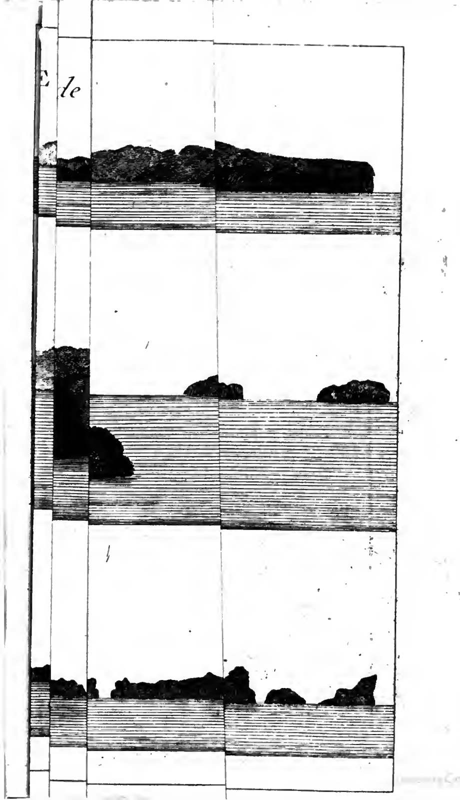
Le roi fit connoître alors à ses convives qu'il desiroit les conduire à la ville. Ceux-ci témoignèrent qu'ils étoient prêts à le suivre, et firent marcher leurs drapeaux devant eux, dans l'intention de donner aux naturels du pays l'idée d'une cérémonie. La ville de Pelew n'est éloignée que d'un quart de mille du rivage. Ils montèrent un coteau couvert de bois, conduits par le roi et Raa-Kook, et suivis d'une foule de peuple. Ayant passé le bois, ils se trouvèrent sur une belle chaussée pavée qui étoient embellie de deux côtés par plusieurs rangs d'arbres en forme de bosquets. Cette chaussée conduisoit à la ville, et se divisoit ensuite en deux chemins, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier conduisoit à une espèce de chantier où ils construisoient leurs bateaux, et l'autre à l'endroit où ils prenoient les bains.

Arrivés à Pelew, ils entrèrent sur une

Août 1783.

grande place pavée, autour de laquelle étoient plusieurs maisons. Nos gens furent conduits dans un bâtiment situé au milieu de l'un des côtés de la place. On vit sortir de ce bâtiment un grand nombre de femmes curieuses de voir des êtres aussi nouveaux que nous : nous comprîmes que c'étoient les femmes de quelques rupacks ou grands officiers d'état ; car elles étoient plus belles que les autres, et portoient de petits ornemens ; leur visage et leur gorge étoient peints d'une couleur jaune.

Le roi et son frère Raa-Kook conduisirent leurs hôtes dans cette maison, où les femmes retournèrent et les reçurent avec beaucoup de joie. Elles leur distribuèrent des noix de coco et des boissons sucrées. Elles s'assirent ensuite, et prenant des paquets de feuilles, elles commencèrent à faire des nattes, occupation à laquelle elles passent une grande partie de leur temps. Le roi dit à ses hôtes que cette maison seroit leur demeure aussi long-temps qu'ils séjourneroient à Pelew,


de

et qu'ils y pourroient dormir. Il se leva ensuite, et prévint le capitaine Wilson qu'il se retiroit pour aller au bain. Bientôt après, la reine envoya un messager à Raa-Kook, pour demander si elle pouvoit voir les Anglois chez elle. Les Anglois y suivirent le général, par un sentier qui, sur le derrière de leur logement, conduisoit dans un bosquet de cocotiers. Après avoir traversé ce bosquet, ils arrivèrent à une habitation retirée, devant laquelle se trouvoit une place pavée, également environnée de cocotiers. En face de la maison étoit une balustrade sur laquelle il y avoit quelques pigeons domestiques attachés par la patte. Cet oiseau est si estimé dans ces îles, qu'il n'y a que les rupacks et leurs familles auxquels il soit permis d'en manger. A l'approche des Anglois, la reine ouvrit sa fenêtre, et dit à Raa-Kook qu'elle desiroit que ces étrangers voulussent s'asseoir sur le pavé devant elles. Alors plusieurs domestiques apportèrent des ignames, des noix de coco et des boissons sucrées.

Août 1783.

Août 1783.

Tandis qu'on distribuoit cette collation, la reine fit plusieurs questions à Raa-Kook sur nos gens. Elle leur envoya ensuite un pigeon grillé (qu'ils accommodent sans le vider), et afin que chacun pût en goûter un morceau, elle leur fit entendre que ce mets étoit la plus grande rareté du pays. Elle fit beaucoup attention aux Anglois, et desira que quelques-uns d'eux vinssent tout près de la fenêtre, et ôtassent les manches de leurs habits, pour voir la couleur de leur peau. Après avoir satisfait sa curiosité, et s'être informée par le général de plusieurs circonstances qui leur étoient relatives, elle témoigna qu'elle ne vouloit pas les retenir plus long-temps; nos gens se levèrent et prirent congé d'elle (1).

Le général leur dit alors qu'il desiroit les conduire dans sa propre maison, peu éloignée de la première place où étoit le

(1) Cette femme paroissoit jouir d'une plus grande considération que les autres femmes du roi; elle ne sortoit jamais, et sa maison étoit la résidence habituelle du roi.

logement qu'on leur avoit assigné : ils y furent reçus sans cérémonie, et avec la plus grande familiarité. On les obligea de goûter de tout ce qu'on leur présenta, quoique leur appétit eût déja été satisfait par tant de collations. La femme de Raa-Kook leur apporta un pigeon grillé, dont ils mangèrent chacun un morceau, pour répondre à l'honneur qu'elle leur faisoit. La joie de Raa-Kook dans cette circonstance, leur fit connoître toute sa bienveillance et sa cordialité : il étoit entouré de ses enfans, dont deux étoient très-jeunes encore, et paroissoient presque du même âge. Ces deux derniers se placèrent sur ses genoux pour le caresser. Il prenoit le plus grand plaisir à les rouler et à jouer avec eux, et les passoit tour-à-tour à nos gens, afin qu'ils pussent les voir et les considérer à leur aise.

Août 1783.

Pendant que le capitaine Wilson et ses compagnons considéroient cette scène intéressante, la nuit survint; comme le temps étoit très-obscur, ils demandèrent la permission de se retirer. Raa-Kook

Août 1783. s'excusa de ne pouvoir les accompagner lui-même, mais il ordonna à un de ses gens et au Malais de les reconduire.

De retour dans leur logement, ils apprirent que le roi y étoit venu après son bain, mais qu'ayant su qu'ils se trouvoient chez son frère, il s'étoit retiré dans sa maison, et leur avoit envoyé du poisson pour souper. Après soupé, Raa-Kook leur envoya des nattes pour se coucher, et il vint lui-même, avant de prendre son repos, voir s'ils ne manquoient de rien. Nos gens se couchèrent sur ces nattes à l'une des extrémités de la maison, tandis que l'autre fut occupée par des hommes que le roi avoit envoyés, et auxquels il avoit donné ordre de veiller à la tranquillité du lieu, et d'entretenir des feux pour garantir les étrangers de l'humidité et des moucherons.

On dormit très-bien, et l'on fut très-satisfait de l'attention et de l'honnêteté de ces insulaires. Le vent et l'humidité s'étoient fait sentir toute la nuit, mais on ne l'éprouva point dans cette habitation, qui

étoit assez bien faite pour mettre à l'abri du mauvais temps.

Sept. 1783.

Lundi 1.

Raa-Kook vint les voir de bon matin: il portoit dans toutes ses visites un air de bonne humeur et de satisfaction. Il ne s'asseyoit jamais près d'eux, mais à une petite distance, ce qui est regardé dans le pays comme une marque de respect. Il leur dit qu'il alloit au bain, et les Anglois se rendirent sur le rivage, pour voir si leur bateau et sa ferrure étoient en bon état. A leur retour, le capitaine et ses compagnons reçurent une invitation pour aller déjeûner avec le roi. Ils furent conduits dans la maison où ils avoient eu l'honneur d'être présentés la veille à la reine: cette maison consistoit en une grande pièce dont le plancher n'étoit point parqueté, comme il est d'usage dans le pays, mais couvert de bambous arrangés très-proprement les uns à côté des autres. A une des extrémités de cette pièce on voyoit la cuisine, où les domestiques s'occupoient à préparer le déjeûné; et cette cuisine n'étoit séparée par aucune

Sept. 1783

cloison de la pièce principale. A l'extrémité opposée il y avoit une haute balustrade cachée par une natte très-large qui pendoit du haut en bas. Des domestiques prièrent nos gens de s'asseoir. Le roi fit ensuite tomber la natte, et parut à découvert avec la reine assise à côté de lui. Comme cette cérémonie puérile avoit quelque chose d'extraordinaire qu'on n'avoit point encore apperçu dans les usages du pays, on soupçonna qu'elle étoit de l'invention du Malais; et cela parut d'autant plus probable, que le roi, qui en avoit certainement senti le ridicule, ne l'adopta pas une seconde fois. On avoit placé devant nos gens du poisson et des ignames bouillies. Pendant le déjeuné le roi montra au capitaine Wilson une pièce d'indienne que le Malais avoit sauvé de son naufrage, et qu'il lui avoit donnée. Il paroissoit admirer beaucoup cette étoffe, et lorsqu'on l'eut examinée il la replia très-proprement dans une natte, l'ayant montrée seulement comme une chose très-curieuse pour lui.

Pendant

Pendant le déjeûné, le roi conversa beaucoup avec le Malais, qui dit ensuite à M. Sharp qu'Abba-Thulle desiroit qu'il fît un petit voyage dans la campagne, sans lui dire pourquoi. M. Sharp hésitoit; mais M. Devis offrit de l'accompagner. Le roi ajouta alors, qu'ils devoient être conduits par une personne. Lorsque cette personne entra, on crut reconnoître un des rupacks qui avoient été avec les Anglois à Oroolong, à la première visite du roi, pour les examiner les uns après les autres; ce qui alors les avoit inquiétés. Ce rupack se fit connoître pour celui qui avoit désigné particulièrement M. Sharp comme son ami ou *sucalic*, nom que les naturels du pays donnent à ceux qu'ils ont pris en affection. Sept. 1783.

M. Sharp et M. Devis, accompagnés de l'interprète, se mirent gaîment sous la conduite de ce rupack, dont le nom étoit Arra-Zook. A peine avoient-ils dépassé la chaussée, qu'ils rencontrèrent le domestique du capitaine Wilson, qui se promenoit aux environs avec son fusil

Sept. 1783. pour tirer quelque gibier. Le rupack lui fit signe de joindre la compagnie, ce qu'il fit, en apprenant de M. Sharp qu'il alloit où le roi l'envoyoit. Lorsqu'ils eurent atteint les collines, ils apperçurent plusieurs jolis villages et une belle vallée remplie de plantations de cocotiers et d'ignames, qui formoit, du point de vue où ils étoient, une perspective charmante. Étant à-peu-près à trois milles de Pelew, la chaleur devint si étouffante, que M. Sharp et ses compagnons témoignèrent le desir de retourner sur leurs pas; mais le chagrin que le rupack témoigna les fit changer de résolution : ils continuèrent leur route, et après avoir encore marché pendant un mille et demi, ils arrivèrent dans une plantation au bout de laquelle étoit la maison d'Arra-Zook; ils y entrèrent, et y trouvèrent plusieurs rafraîchissemens préparés pour eux. A peine étoient-ils assis, que le rupack amena sa femme et sa famille, et qu'il montra à M. Sharp un enfant affligé de quelques ulcères de la nature des furoncles, maladie qu'il dit

être commune aux naturels du pays. Il ajouta qu'il se servoit principalement de fomentations faites avec certaines feuilles; qu'il les appliquoit sur le mal, et qu'après que l'inflammation étoit appaisée, il mettoit un peu du jus de ces feuilles dans la plaie pour ronger les chairs vives. M. Sharp, qui, dans la situation où il se trouvoit, ne pouvoit entreprendre de suivre ce traitement, se contenta de conseiller au rupack la continuation du remède auquel son enfant étoit accoutumé. Voyant alors la raison de cette visite, M. Devis et lui témoignèrent le desir de s'en retourner; mais le rupack leur dit que ses gens étoient occupés pour eux, et qu'ils ne pouvoient partir avant que la besogne qu'il avoit commandée fût finie: ils comprirent que l'hospitalité d'Arra-Zook ne se bornoit pas à la collation qu'il leur avoit déja présentée; et en effet ses gens parurent bientôt chargés d'ignames et de noix de coco, enveloppées dans de larges corbeilles, et en outre de plusieurs paniers de confitures que l'on venoit

Sept. 1783.

Sept. 1783. de faire exprès pour eux depuis qu'ils étoient dans la maison. Le rupack leur dit que ses gens porteroient tous ces paniers à la ville du roi, afin qu'on pût les mettre dans un bateau pour les envoyer à leurs amis à Oroolong. Charmés du caractère libéral de leur hôte, M. Sharp et ses compagnons prirent congé de lui avec l'expression de la plus vive reconnoissance. Arra-Zook de son côté ne cessoit de les assurer du plaisir extrême que leur visite avoit fait à sa famille, et de l'obligation qu'il leur avoit d'avoir vu son pauvre enfant malade. Il les accompagna hors de la porte jusqu'à une balustrade (telle qu'on a décrit celle de la maison de la reine) où étoient juchés plusieurs pigeons apprivoisés; et croyant qu'il n'avoit pas assez fait pour témoigner sa gratitude, il leur dit que lorsque leur vaisseau seroit prêt, ils auroient tous ces pigeons pour les embarquer avec eux.

M. Sharp et ses compagnons revinrent donc à Pelew, suivis des domestiques d'Arra-Zook, avec les présens de leur

maître. Dans cet intervalle, le capitaine Wilson avoit rendu une visite à Raa-Kook, qui lui montra trois grandes traverses de fer que quelque naturels du pays avoient trouvées dans le lieu du naufrage. Ce général lui dit qu'il les rendroit aux Anglois, et le capitaine lui promit une hache en retour. Sept. 1783.

Tels sont les petits échanges les plus agréables de la vie, sur-tout dans un état de simplicité, où l'on n'attache aux objets qu'une valeur proportionnée à leur utilité réelle.

Sept. 1783.

CHAPITRE XI.

Détails ultérieurs sur les habitans de Pelew. On tient un conseil d'état, à la fin duquel le roi demande au capitaine Wilson dix hommes pour aller avec lui à une seconde expédition contre le même ennemi. Ce secours est accordé. Description de la danse des guerriers. Nos gens retournent à Oroolong. Ils trouvent leurs camarades en bonne santé, et travaillent tous de concert au vaisseau. On choisit des hommes pour suivre le roi à la guerre.

Lundi 1. ON tint l'après-midi un grand conseil en plein air, sur la place pavée près du logement des Anglois. Il étoit composé de plusieurs rupacks ou chefs, assis chacun sur une seule pierre placée près de la bordure extérieure du pavé. Celle où le roi siégeoit étoit plus élevée que les autres; il y avoit à côté une pierre plus

haute encore où il appuyoit son bras. Lorsqu'ils furent tous placés, des officiers d'un rang inférieur les environnèrent de toutes parts. Ils donnoient alternativement leurs voix, et la pluralité décidoit la question. Il n'étoit pas nécessaire de savoir leur langue pour découvrir de quoi ils traitoient, parce que la maison où étoit le capitaine et ses compagnons donnant sur la place du conseil, les gestes des rupacks, et la fréquente répétition des mots *Englis* et *Artingall* ne laissoient aucun doute à nos gens qu'ils n'eussent parlé d'eux dans la délibération. Après que le conseil fut fini, le roi, suivi de l'interprète, vint dans la maison où étoient les Anglois, et demanda au capitaine Wilson dix de ses gens pour l'accompagner à la guerre contre le même ennemi qu'auparavant. Le capitaine Wilson répondit au roi comme il avoit fait la première fois, « que les « Anglois étoient ses amis, et qu'ils re- « garderoient ses ennemis comme les « leurs propres. » Cette réponse satisfit pleinement le roi. Le capitaine desirant Sept. 1783.

Sept. 1783. savoir la cause de la guerre, Abba-Thulle lui apprit, par le moyen de l'interprète, que dans une fête à Artingall, un de ses frères et deux de ses chefs avoient été tués, que les deux îles avoient été en guerre depuis ce temps-là, et que le peuple d'Artingall, loin de lui faire raison de cet attentat, avoit protégé les meurtriers. Le capitaine Wilson pria Abba-Thulle de ne pas retenir long-temps ses gens à Pelew, parce que cela retardoit la construction du vaisseau. Le roi répondit *qu'il ne pouvoit pas décemment les renvoyer au moment où ils venoient de lui être utiles, mais qu'il vouloit les garder deux ou trois jours au moins, pour les fêter après avoir subjugué ses ennemis.*

Dans l'après-dîné, le roi vint prendre le capitaine Wilson et ses compagnons, pour aller voir quelques canots qu'il faisoit construire. Il leur montra aussi quelques-uns de ses angards de marine, qui étoient assez bien bâtis, proprement couverts de chaume, et peu différens de ceux qu'on fait en Angleterre ; de là il les conduisit

vers d'autres canots qui revenoient vainqueurs d'une expédition où ils avoient été envoyés. Ils amenoient un canot ennemi, dans lequel il n'y avoit pas un seul prisonnier. La prise d'un canot peut paroître sans doute une bagatelle aux yeux du lecteur, mais pour ce peuple, cette prise étoit égale à celle d'un gros vaisseau de guerre en Europe. Comme leurs combats de mer se livrent ordinairement près du rivage, lorsqu'ils ne voient aucune apparence de succès, ils débarquent et se hâtent de tirer leurs canots à terre. Sept. 1783.

Sur le soir nos gens eurent le plaisir de voir une danse de guerriers, exécutée de la manière suivante par ceux qui revenoient de l'expédition des canots. On apporte aux danseurs une quantité de feuilles de plantain, qu'ils découpent en forme de rubans, et qu'ils s'entortillent autour de la tête, des poignets, du milieu du corps, des genoux et de la cheville du pied. Ces feuilles, teintes en jaune et ainsi préparées, ne font pas un effet désagréable lorsqu'elles sont appliquées sur leur peau

Sept. 1783.

de couleur de cuivre sombre. Ils font aussi des faisceaux des mêmes feuilles, qu'ils tiennent dans leurs mains ; et lorsqu'ils sont tous arrangés, ils se forment en cercles doubles ou triples qui tournent l'un dans l'autre. Un des plus âgés de la bande commence d'un ton grave une espèce de chanson ou de longue sentence (car nos gens n'ont pu en juger), et lorsqu'il arrive à une pause ou à la finale, ce que nous appelons stance, un chœur répète, et tous les danseurs se joignent au concert en continuant leur figure. Cette danse ne consiste pas autant en cabrioles, que dans une certaine manière qu'ils ont de se balancer de côté, en se baissant fréquemment, et en chantant tous ensemble. Pendant ce temps-là, les cercles s'approchent, de sorte que les danseurs se trouvent en face l'un de l'autre, chacun élevant le faisceau qu'il tient en main, et le secouant contre celui de son voisin. Ils s'arrêtent ensuite tout d'un coup, et crient tous ensemble, *ouül!* Alors on répète une nouvelle sentence ou stance, et l'on

danse comme auparavant, jusqu'à ce que chaque danseur ait fait chorus à son tour. Sept. 1783.

Durant cette fête on apporta deux grands vases de boisson sucrée pour les guerriers. On en présenta d'abord aux Anglois, ainsi qu'aux principaux personnages, qui ne firent qu'y goûter. Lorsque la danse fut finie les danseurs s'assirent sur la place, et la boisson leur fut distribuée par quatre personnes de marque, et qui portoient des os sur leur poignet. Les guerriers se retirèrent ensuite dans une maison où leur soupé étoit préparé. Ils continuèrent leurs danses pendant une partie de la nuit, mais les Anglois rentrèrent bientôt dans leur logement.

Il fit beaucoup de vent et de pluie pendant la nuit. Le lendemain nos gens déjeûnèrent avec le roi, et après le déjeûné, le capitaine Wilson lui fit savoir qu'aussitôt que le temps le permettroit, il se proposoit de retourner à Oroolong. Le roi y consentit. Le vent étant contraire, M. Sharp engagea le capitaine à aller voir avec lui le rupack dont il avoit visité Mardi 2.

Sept. 1783. l'enfant le jour précédent. Ils traversèrent plusieurs belles plantations de cocotiers et d'ignames, et ils virent un arbre qui portoit un gros fruit que les naturels du pays appellent *Ri'a'mall;* mais l'interprète, qui étoit avec eux, leur dit qu'il étoit appelé par les Malais *Pari'gey ;* d'où ils pensèrent que c'étoit l'arbre à pain. Arra-Zook les reçut avec une grande joie, leur apporta de l'eau pour laver leurs pieds avant qu'ils entrassent dans la maison, leur donna des nattes pour s'asseoir, leur fit faire des confitures fraîches, et leur présenta un espèce de sorbet. Les voisins de ce rupack admirèrent la couleur de nos gens avec autant de surprise que ceux qui les avoient vus les premiers à Oroolong.

Après avoir éprouvé une seconde fois l'hospitalité de cet excellent homme, ils retournèrent à Pelew, où les guerriers avoient recommencé leurs danses. Dans l'après-dîné le capitaine Wilson et ses amis firent une autre course dans le pays, mais dans une direction contraire à celle

qu'ils avoient faite le matin. Toute la contrée qu'ils parcoururent leur parut aussi bien cultivée que celle qu'ils avoient vue auparavant, et même plus peuplée. Par-tout où ils passèrent, ils observèrent que les femmes de la dernière classe étoient employées à soigner les plantations d'ignames, qui sont généralement dans un terrain marécageux. Ils remarquèrent aussi que les femmes étoient occupées à faire des nattes et des paniers, à préparer les alimens et à nourir leurs enfans. Ils trouvèrent les hommes occupés à cueillir les noix de coco, à tailler les arbres, et à faire des lances et des dards. Sept. 1783.

Le temps se trouva encore mauvais; le capitaine Wilson alla sur le port avant le lever du soleil, pour voir son bateau, et retourna déjeûner avec Raa-Kook. A midi il accompagna le roi vers ses constructeurs de bateaux, auxquels Abba-Thulle avoit quelques plans à donner, relatifs à un ouvrage qu'il avoit commandé pour le capitaine Wilson. Il avoit apporté avec lui un dessin de sa façon, Merc. 3.

Sept. 1783.

pour orner quelques canots que l'on construisoit alors; ce dessin étoit marqué sur une tablette de bois avec beaucoup d'exactitude, en différentes couleurs, pour être mis en œuvre. Dans cet endroit nos gens dînèrent avec le roi, et mangèrent des pigeons.

Les Anglois que la curiosité des insulaires avoit troublés dans la première habitation qu'on leur avoit assignée, changèrent de logement, pour être plus tranquilles.

Jeudi 4.

Le roi et son frère Raa-Kook firent une visite à nos gens au point du jour. L'atmosphère s'étant éclaircie après déjeûné, ils témoignèrent au roi qu'ils vouloient retourner à Oroolong. Quoique ce prince desirât les retenir encore un jour, il consentit à leur départ. Ils trouvèrent le joli bateau tout prêt, et chargé pour eux de toutes les espèces de provisions que l'île fournit. Vers les deux heures du soir ils quittèrent Pelew, très-satisfaits de leurs nouveaux amis, et leur firent en partant trois acclamations suivant l'usage. Le roi

qui dans ce moment avoit quitté sa gravité, et rioit beaucoup, répondit à leurs acclamations, et engagea les hommes, les femmes et les enfans à en faire autant: il étoit tantôt au milieu d'eux, et tantôt seul. Sept. 1783.

Nos gens arrivèrent à leurs tentes vers les neuf heures, quoique le vent leur eût été contraire; ils eurent le plaisir de trouver tous leurs compagnons en bonne santé.

Le lendemain, le temps étant beau, ils mirent sécher à l'air leurs habits et le peu de hardes qu'ils avoient sauvés du naufrage, et que la dernière pluie avoit beaucoup mouillés. Le capitaine Wilson eut la satisfaction de voir que ses gens n'avoient point négligé, pendant son absence, de travailler assiduement au vaisseau, et que la plus parfaite harmonie avoit régné parmi eux. Cette circonstance ne pouvoit manquer d'être d'un bon présage, puisqu'elle les conduisoit au but de tous leurs desirs. Il n'étoit venu aucun canot à Oroolong pendant que le capitaine Vendredi 5.

Sept. 1783. Samedi 6.

et ses compagnons avoient été à Pelew.

Au point du jour on envoya de nouveau les bateaux sur le lieu du naufrage, pour tâcher de se procurer encore d'autres matériaux : ils rapportèrent sur le soir des planches, des clous et plusieurs autres choses très-utiles, particulièrement du charbon. Ceux qui restèrent à terre s'occupèrent du vaisseau. On fit une liste des hommes que le roi avoit demandés pour la seconde expédition. Dans cette occasion comme dans la précédente, chacun voulut y avoir part, et il ne fut question que de les mettre d'accord sur le choix. Ce choix étant décidé, on écrivit les noms de ceux qui le composoient, et on l'afficha sur un arbre dans le chantier. Il fut convenu que ceux-là se tiendroient prêts pour le temps où le roi devoit venir les prendre ou les envoyer chercher.

CHAPITRE

Sept. 1783.

CHAPITRE XII.

Le roi vient à Oroolong. Il est frappé de l'apparence du vaisseau qu'il n'avoit pas encore vu. On lui fait voir la barricade et le canon de six livres de balles, que l'on tire ensuite pour le satisfaire. Il voit les différens ouvriers employés dans le chantier. Impression que tous ces nouveaux objets firent sur lui. Après avoir passé plusieurs heures avec nos gens, il va sur les derrières de l'île. Il revient le lendemain. Il desire avoir un canon d'affût pour son expédition. On lui objecte les inconvéniens du transport. Il part pour Pelew, et emmène avec lui les dix hommes qu'on lui avoit accordés pour la guerre.

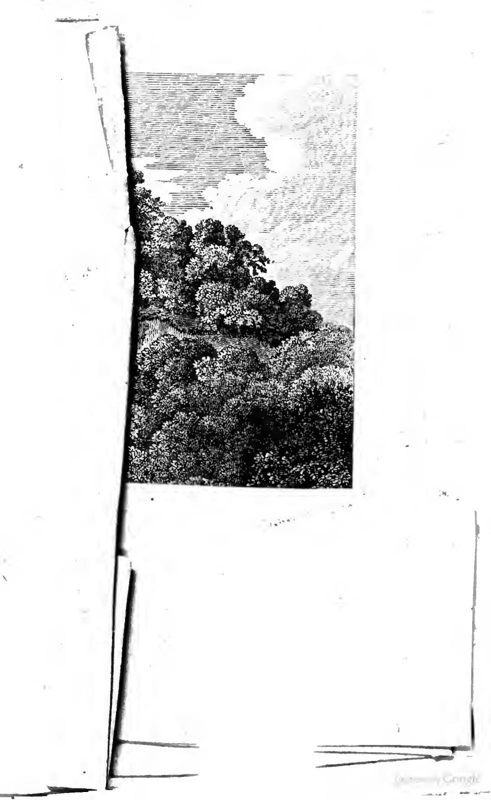
Dimanc. 7.

LE beau temps continua. Tout le monde travailla à préparer les bois de construction, et à mettre les bordures d'avant au vaisseau. Dans l'après-dînée, quatre canots vinrent dans le port, et apportèrent

Sept. 1783. une provision de poissons suffisante pour le soupé de nos gens, qui, en retour, leur donnèrent du fer. Sur le soir, lorsque la tâche de chacun fut finie, le capitaine fit la prière commune à l'ordinaire.

Lundi 8. Après déjeûné, le capitaine Wilson partit dans le joli bateau pour aller examiner lui-même le récif, et le sonder. Il vit à l'ouest de l'île un passage où il y avoit trois brasses d'eau dans les marées basses. Entre l'île et le récif il trouva un banc de sable plat, sur lequel il n'y avoit que sept pieds d'eau dans les eaux basses; c'étoit du sable pur, excepté quelques morceaux de corail que l'on découvroit aisément par l'apperçu de l'eau.

Dans l'après-dînée le roi fit une visite à nos gens, accompagné de ses deux frères, du principal ministre et de plusieurs autres chefs: il leur apportoit du beau poisson que ses pêcheurs avoient pris avec des filets qu'ils font très-adroitement. Ces poissons différoient beaucoup de toutes les espèces que nos gens avoient vues jusque là: ils avoient plus de trois



pieds de longueur, et près d'un pied de large, avec une tête épaisse et tres-osseuse. L'os de cette tête étoit si dur, qu'il faisoit feu lorsqu'on le fendit avec un couperet pour l'apprêter. La chair de ces poissons étoit ferme et solide; leurs écailles étoient rondes et de la grandeur d'une piastre d'Espagne. Les naturels du pays font grand cas de ce poisson, et nos gens le trouvèrent excellent lorsqu'il fut bouilli. Les pêcheurs du roi n'en avoient pris que quatre, dont deux furent donnés aux Anglois, et partagés en tranches par le cuisinier du vaisseau. Les Chinois accommodèrent leur portion différemment, faisant un mélange avec du riz et d'autres ingrédiens: ils appellent ce mets *cho-cho*.

Sept. 1783.

Le roi, qui venoit voir pour la première fois la construction du nouveau vaisseau, ne fut pas moins émerveillé des progrès du travail que de la grandeur de l'objet. Il en examina chaque partie avec la plus grande attention, et fit venir sur-le-champ ses *tackalbys* ou ouvriers, pour observer ce qui avoit si fort excité son étonnement.

Sept. 1783. Les tackalbys furent aussi surpris que leur prince. Après qu'ils eurent parcouru toute la construction du vaisseau, on leur montra la manière singulière avec laquelle chaque pièce étoit enchâssée et liée l'une à l'autre. L'usage et la puissance des ouvrages en fer les tenoient sur-tout dans une admiration stupide, et l'ensemble leur paroissoit une chose au-dessus de leur intelligence. Le roi examinoit souvent les côtes du vaisseau, et disoit qu'il ne pouvoit concevoir comment on pourroit jamais empêcher l'eau d'y pénétrer; il n'imaginoit pas que ces côtes dussent être doublées en planches.

Comme la plus grande partie des garnitures du vaisseau avoit été faite par nos gens, avec des arbres de l'île, le roi apperçut une espèce de bois dont ils avoient fait usage. Il les pressa de l'ôter bien vîte, parce que c'étoit, disoit-il, un bois funeste qui leur causeroit quelque accident. Cette précaution sembloit provenir de quelque idée superstitieuse que les naturels du pays s'étoient formée de cet arbre. Nos

gens le remercièrent de sa bonté, et lui firent entendre qu'ils étoient accoutumés à employer toutes sortes de bois dans la construction de leurs vaisseaux, et que l'expérience leur avoit appris qu'ils n'avoient rien à craindre de celui-là. Sept. 1783.

Ce même jour, le roi, ainsi que le général, considérèrent beaucoup la barricade et le canon de six livres de balles; après avoir conversé quelque temps avec le Malais, Abba-Thulle demanda quel étoit l'usage du grand canon. Le capitaine lui montra les balles et les grappes qu'on mettoit dedans, et lui en expliqua la force et l'effet, en lui apprenant que si les canots d'Artingall ou d'une autre île de ses ennemis approchoient la crique, cette machine les enleveroit de dessus l'eau, et les briseroit en mille morceaux. On montra aussi au roi les pierriers, qui étoient montés sur des pieds d'arbres coupés, comme on l'a dit ci-devant. On lui expliqua de quelle manière les canons pouvoient être pointés dans la direction qu'on vouloit, pour empêcher toute surprise de ses ennemis sur

Sept. 1783.

terre; on ajouta aussi qu'étant mobiles, ils donneroient à nos gens autant d'avantage sur eux par terre, que la pièce de six livres de balles leur en donneroit sur mer.

Le roi, ses frères et les chefs qui étoient avec lui, en écoutaut cette explication, sembloient regarder nos compatriotes avec un nouvel étonnement. Ils parlèrent beaucoup entre eux, témoignant par chaque geste un mouvement de surprise. Ils tournèrent beaucoup autour de la barricade, et l'examinèrent avec une grande attention, remarquant combien elle étoit retranchée et fortifiée par-tout.

Cette petite île d'Oroolong étant devenue beaucoup plus commode pour les Anglois, par plusieurs établissemens nécessaires qu'ils y avoient faits depuis la première visite du roi, c'étoit pour lui une suite d'objets nouveaux à parcourir. Après qu'il eut enjoint à ses *tackalbys* d'examiner avec une attention particulière les travaux de la barricade, il parcourut la crique avec sa compagnie. Le bruit de la forge que nos gens avoient établie,

et qui battoit alors, attira bientôt son attention : il se trouvoit que dans le moment même, le contre-maître étoit occupé à battre un fer chaud sur un morceau de même métal dont il avoit fait son enclume. Ce fut une chose si neuve, et une découverte si intéressante pour eux, qu'ils étoient comme absorbés d'admiration. On ne pouvoit leur persuader de se tenir à une certaine distance de l'enclume ; ils se mettoient, au contraire, à portée de recevoir de temps en temps des étincelles sur leurs corps tout nus, et cela ne les empêchoit point de vouloir attraper avec les mains les particules lumineuses qui jaillissoient sous le marteau du forgeron. Tout dans ces circonstances excitoit naturellement leur surprise. Lorsque le fer avoit été battu sur l'enclume, et qu'après avoir perdu sa rougeur il étoit devenu assez froid pour être touché, ils ne pouvoient concevoir pourquoi on le remettoit dans la forge. Un autre motif d'étonnement pour eux, étoit de voir qu'on jetât de l'eau sur le feu,

Sept. 1783.

Sept. 1783.

et qu'il en devenoit plus ardent. On eut beaucoup de peine à les engager à quitter une scène aussi intéressante pour eux. Cependant le bruit du tonnelier, qui étoit occupé à réparer les barriques à eau pour le navire, fut assez attrayant pour les amener dans sa hutte. L'agilité avec laquelle ils virent cet homme travailler, tournant les barriques, enfonçant les cerceaux, et faisant paroître neuf un tonneau qui étoit défectueux; toutes ces circonstances, ainsi que le son qui sortoit du tonneau, leur sembloient être l'effet d'une espèce de magie. Ils se regardoient les uns les autres avec un sentiment égal d'étonnement et de plaisir. Le capitaine Wilson s'appercevant que ses hôtes s'attachoient à tout ce qu'ils voyoient, et que les ouvriers ne pouvoient travailler, à cause des questions qu'ils leur faisoient sans cesse, en voulant mettre la main à tout, fit étendre une large toile sur un côté de la crique, et invita le roi et ses chefs à s'y reposer. Il les y conduisoit en traversant la crique, lorsque leurs yeux

apperçurent les charpentiers qui étoient occupés, les uns à scier, les autres à monter des charpentes, etc. ce qui fut un nouveau motif pour les arrêter. La scie et ses opérations étoient des choses merveilleuses, et ce ne fut pas sans peine qu'on les détermina à s'asseoir sur le tapis de toile, où l'on avoit préparé du sorbet pour eux. Le capitaine Wilson fit présent au roi d'une natte chinoise, qu'il parut admirer; comme elle étoit différente de celles qu'on faisoit à Pelew, il desira de l'avoir pour servir de modèle aux ouvriers. Sept. 1783.

Lorsqu'on aspire à se délivrer d'une position fâcheuse, les minutes paroissent des heures; et nos gens, qui n'avoient que cet objet en vue, ne pouvoient souffrir qu'on leur fît perdre une demi-journée; néanmoins leurs hôtes furent à peine sortis, que la foule des domestiques qui les accompagnoient se répandit de toutes parts dans la crique, en sorte qu'il étoit impossible de continuer le travail. On pria Raa-Kook de leur donner ordre de se retirer sur le rivage, afin de laisser aux

Sept. 1783. différens ouvriers la place libre pour leurs ouvrages. Quelque temps après, le roi partit de très-bonne humeur, et alla passer la nuit sur les derrières de l'île avec toute sa suite.

Mardi 9. L'explication qu'on avoit donnée la veille au roi, sur l'usage et les effets des pierriers, avoit singulièrement occupé son imagination. Il revint le lendemain avec sa suite, et témoigna le plus vif desir d'emporter un de ces canons avec lui dans la prochaine expédition. Le capitaine lui fit entendre que cela étoit impossible, parce qu'il n'avoit point de bateaux propres à recevoir cette pièce. Le roi alors demanda le canon de six livres de balles. S'ils avoient été surpris (comme nous l'avons déja observé) à la décharge d'un mousquet, il est aisé de s'imaginer combien ils devoient être frappés à celle du canon d'un tel calibre. Rien ne leur échappa de toutes les opérations employées à charger cette pièce, et lorsqu'on apporta la mèche, et qu'on y mit le feu, ils apperçurent une flamme subite, qui étoit

suivie d'un bruit terrible ; ce qu'ils ne pouvoient comprendre, d'autant plus que dans la décharge du mousquet, ils n'avoient point vu appliquer le feu. Le bruit de ce canon sembla les étourdir pendant plus d'un quart-d'heure; ils tenoient leurs doigts dans leurs oreilles, en criant, *Magoll! magoll!* c'est-à-dire, très-mauvais. Curieux, mais surpris autant qu'ils l'étoient d'entendre ce bruit, il paroissoit évident qu'il étoit trop violent pour leurs organes. Les exclamations des naturels, en entendant l'explosion, ne peuvent se décrire, et elles furent augmentées par l'accident d'une partie de la bourre, qui mit le feu aux feuilles sèches d'un arbre planté au travers de la crique. Ayant vu tomber le boulet dans l'eau à une grande distance, ils ne purent concevoir ce qui avoit produit cet effet; mais tout ce qu'ils venoient de voir, sans le comprendre, les excitoit. encore davantage à vouloir un pierrier pour leur expédition, parce que ce leur étoit une preuve que cette machine ne détruisoit pas seulement la

Sept. 1783.

Sept. 1783. personne de leurs ennemis, mais leurs propriétés. Raa-Kook accompagna le capitaine sur le coteau du point de vue, et fut surpris de voir comment on avoit approprié le terrain. Il lui apprit le nom des îles principales, et montra leur situation avec la main, quoique plusieurs d'entre elles fussent hors de la portée de la vue. Il lui dit qu'au sud étoit celle de *Péleli*, au nord-est *Emillegue*, et au sud-est l'île avec laquelle ils étoient en guerre, et qui se nommoit *Artingall*. Après leur retour, on présenta du sorbet au roi, qui s'en alla ensuite dîner dans l'endroit où ses canots étoient stationnés. Il dit, en quittant les tentes, qu'il reviendroit avec ses bateaux à la marée haute, d'où l'on supposa qu'il avoit intention d'emmener tout de suite avec lui ceux des Anglois qui devoient le suivre à la guerre, et ils se tinrent tous prêts pour le départ.

Dans l'après-midi, Abba-Thulle envoya quelques-uns de ses gens pour renouveler ses sollicitations au sujet du pierrier. On

employa tous les argumens possibles pour leur faire sentir que ce canon ne pourroit leur être d'aucune utilité dans leurs canots. Bientôt après, d'autres insulaires arrivèrent avec un présent de beaux poissons et d'une tortue. Le roi vint ensuite, accompagné de dix ou douze canots. La demande du pierrier fut renouvelée vivement par le principal ministre: nos gens furent forcés de recourir aux mêmes raisons qu'ils avoient déja fait valoir; et comme ceux qui devoient aller à la guerre se trouvoient là tout armés, M. Benger, pour couper court à la demande, leur ordonna d'entrer dans les canots. Le motif qu'on avoit de ce refus étoit la consommation de poudre que le canon occasionneroit, et en outre la nécessité où l'on auroit été d'envoyer le canonnier, qui étoit un homme trop essentiel.

Sept. 1783.

Abba-Thulle et sa suite s'embarquèrent alors, ce qui fit croire que ce refus leur avoit été désagréable. Avant que les canots fussent hors de vue, le canonnier rendit compte des armes et des munitions

Sept. 1783.

qu'on avoit emportées pour l'expédition. La quantité en ayant paru considérable (parce que M. Benger avoit pris des pistolets et des sabres à l'insçu du capitaine), on fut dans une très-grande inquiétude. C'est pourquoi on avisa au moyen de se tenir en défense, de crainte de quelque mésintelligence. La garde fut faite avec soin, et l'on n'oublia aucune des précautions que la prudence peut suggérer.

Sept. 1783.

CHAPITRE XIII.

Ce qui se passe à Oroolong. Les dix hommes reviennent de la guerre. Détail particulier de la seconde bataille d'Artingall. Progrès de la construction du nouveau vaisseau.

Quelques naturels vinrent de l'aiguade, pour annoncer que les canots étoient descendus à Pelew, ce qui avoit paru douteux, parce que nos gens supposoient que comme ils alloient loin, ils ne s'arrêteroient que sur les derrières de l'île. Ces naturels partirent bientôt. On tendit le filet ce jour-là, mais sans succès, et la construction du vaisseau fut suivie avec persévérance. Aujourd'hui on a eu la plus haute marée qu'on ait jamais remarquée dans cet endroit; elle est arrivée à sept heures et demie. On n'a vu aucun naturel dans la journée.

Mercr. 10.

Jeudi 11.

jambons la nuit précédente : on offrit pour récompense à celui qui découvriroit l'auteur de cette action, ou de toute autre de ce genre, une double portion d'arack pendant une semaine ; et dans le cas où il n'y en auroit plus, on lui promettoit dix piastres à l'arrivée du vaisseau à Macao. Cet avis fut affiché sur un arbre dans le chantier, après avoir été lu devant tous nos gens ; mais on ne put jamais découvrir le coupable. Sept. 1783

Après une nuit d'orage, mêlée de pluie et de tonnerre, vers les dix heures du matin, deux canots entrèrent dans le port, avec MM. Benger, William Harvey, William Steward et William Roberts : nos gens apprirent d'eux que la bataille avoit été donnée, que leurs compagnons se portoient bien, et qu'ils alloient bientôt les suivre. Vers le soir, d'autres canots arrivèrent avec MM. Wilson, John Duncan, Nicolas Tyacke, Madan Blanchart, Thomas Wilson et Thomas Dulton. Le canot qui portoit MM. Wilson et John Duncan, avoit chaviré. Cet accident fut Lundi 15.

Sept. 1783. occasionné par une rafale de vent qui vint si subitement, que le canot ne put abattre sa voile assez tôt pour échapper. Il y avoit dedans quatre naturels avec M. Wilson et M. Duncan. Comme le canot tournoit, deux des naturels prirent les deux mousquets, et les tenant d'une main, soutenoient de l'autre M. Duncan et M. Wilson. Les deux autres firent un petit radeau des bambous, des cordes, des rames et des pièces de bois qu'ils purent attraper. Pendant que ces six hommes étoient à flot, le canot se redressa de lui-même. Les autres canots qui étoient de compagnie, ayant été chassés à une assez grande distance, se sauvèrent avec beaucoup de difficulté sur le plus prochain rivage; mais dès qu'ils eurent débarqué nos gens, ils se remirent à l'eau, et allèrent chercher M. Wilson et M. Duncan, qui ne sachant nager ni l'un ni l'autre, avoient flotté pendant près de deux heures sur le radeau. Deux bayonnettes et une boîte à cartouches furent perdues par cet accident, mais personne ne périt. Le capitaine Wilson

récompensa sur-le-champ ceux qui les avoient sauvés, en leur donnant quelques fils d'archal, et quelques morceaux de fer pour faire des haches. Sept. 1783.

Ils furent tous reçus avec grande joie par leurs compatriotes à Oroolong, qui apprirent avec plaisir le succès que le roi avoit obtenu dans son expédition. Comme ce succès, ainsi que la bataille, présentent une scène non-seulement neuve, mais très-intéressante, on entrera dans des détails circonstanciés à ce sujet; et pour en rendre un compte plus exact, on se servira des propres termes de M. Mathias Wilson, qui fut lui-même acteur dans toute l'affaire.

« La nuit où nous quittâmes Oroolong,
« nous vînmes à Pelew : le roi vouloit con-
« tinuer sa route sur-le-champ vers *Artin-*
« *gall*, mais le temps étant très-humide,
« nous lui observâmes que la pluie en-
« dommageroit nos armes; en conséquen-
« ce il remit le départ à la soirée suivante.
« Nous fûmes conduits dans la même mai-
« son où mon frère et M. Sharp avoient

Sept. 1783.

« été régalés auparavant, et où l'on nous « fournit tout ce que nous pouvions espé- « rer ou desirer.

« Vers le soir du jour suivant, nous nous « assemblâmes sur la chaussée, où se trou- « vèrent le roi, Raa-Kook, Arra-Kooker « et les autres rupacks et grands officiers, « et nous nous rendîmes à bord des ca- « nots, qui étoient stationnés pour nous « recevoir. Nous fûmes suivis au rivage « par une foule de vieillards, de femmes « et d'enfans, qui paroissoient attirés par « la curiosité et l'intérêt. Lorsque les ca- « nots quittèrent la terre, une conque se « fit entendre pour annoncer notre départ. « On dépêcha d'autres canots en différens « endroits de l'île, pour prendre des déta- « chemens qui étoient répandus dans les « criques les plus éloignées, et qui n'atten- « doient qu'un ordre du roi pour joindre.

« Avec ces renforts, notre flottille étoit « de plus de deux cents canots. Nous avan- « çâmes pendant la nuit vers Artingall; « mais on s'arrêta quelques heures avant « l'aurore, à une île dépendante d'Abba-

« Thulle, où l'on descendit sur une espèce « de quai : on y dormit sur le sol environ « trois heures. Alors on se rembarqua pour « passer dans un vrai labyrinthe de petits « coteaux, et l'on arriva devant Artingall « un peu avant la pointe du jour. Tout le « monde fit halte jusqu'au lever du soleil. « Les peuples de Pelew ne surprennent « jamais leur ennemi, et ne l'attaquent « jamais dans l'obscurité. Sept. 1783.

« Déjà il faisoit jour : un petit canot « d'une construction très-légère, chargé « seulement de huit hommes, s'avança « pour sommer l'ennemi de venir, afin « qu'on s'expliquât. Quatre hommes « avoient dans les cheveux une plume « blanche de la queue de l'oiseau du tropi- « que. Ceux qui étoient ornés de ces plu- « mes faisoient les fonctions de hérauts; « ils alloient ou faire des propositions, ou « demander à être entendus relativement « aux circonstances, et pendant cet in- « tervalle on suspendoit les hostilités.

« Abba-Thulle avoit d'abord fait savoir « au roi d'Artingall, qu'il viendroit sous

Sept. 1783.

« peu de jours lui livrer bataille; ainsi ce « roi s'étoit préparé à l'évènement. L'ennemi apercevant donc le signal par lequel « on lui demandoit une conférence, expé-« dia un canot à Raa-Kook. Celui-ci lui « demanda s'il vouloit souscrire à ce que « lui proposoit son frère, pour réparation « de l'injure dont on avoit à se plaindre. « Le canot retourna au roi d'Artingall, et « lui fit part des propositions du roi de « Pelew; mais cet ennemi s'y refusa. Sur « sa réponse, Raa-Kook informa son frère « que l'ennemi étoit disposé à l'attaque.

« Aussitôt Abba-Thulle fit sonner de la « conque. Alors se tenant debout dans son « canot, il agita son bâton dans l'air, pour « ordonner aux différentes escadres de se « mettre en ordre de bataille.

« Pendant ce temps-là l'ennemi rassem-« bla ses canots tout près de terre, et fit « sonner de la conque pour nous défier: « ils paroissoient décidés à ne pas quitter « le rivage et à nous attendre. Les dix An-« glois s'étoient divisés dans plusieurs ca-« nots. Le roi en avoit un dans le sien,

« et le général un autre. Les autres ac- « compagnoient les différens rupacks, ar- « més chacun d'un mousquet, d'un sabre, « d'un pistolet, d'une bayonnette. Il y « avoit plusieurs canots légers montés « par quatre hommes ornés de plumes « blanches à leurs cheveux, comme dans « le canot du héraut. Ces canots étoient « sans cesse occupés à porter d'une divi- « sion à l'autre les ordres du roi et du « général aux autres chefs. Ils rendoient « ces ordres avec une rapidité incroyable. « Nos Anglois les appelèrent *canots-* « *frégates*, pour les distinguer. Sept. 1783.

« Le roi voyant que l'ennemi étoit décidé « à ne pas quitter sa position près du riva- « ge, et sentant bien qu'il ne pourroit les « y attaquer avantageusement, envoya « quelques canots-frégates ordonner à une « escadre de se cacher derrière un terrain « élevé. Après ces dispositions, on se lança « quelques traits de part et d'autre. La « conque sonna, et le roi de Pelew fit « semblant de fuir dans son canot. Il fût « aussitôt suivi de ses gens, qui se reti-

Sept. 1783.

« rèrent avec une précipitation apparente.

« Ce stratagême ingénieux d'Abba-« Thulle encouragea l'ennemi, qui, croyant « que notre flotte étoit saisie d'une terreur « panique, commença à s'éloigner du ri-« vage. L'escadre qui étoit en embuscade « ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle sortit « à toutes rames, et se porta entre l'île et « l'ennemi pour lui couper la retraite. Le « roi voyant le succès de sa ruse, revint « à l'ennemi, et rangea sa flotte en ordre « de bataille. Alors l'attaque devint géné-« rale; les traits volèrent avec la plus « grande rapidité de part et d'autre. Les « Anglois firent un feu continuel, et tuè-« rent beaucoup de monde. L'ennemi en « désordre restoit confondu à la vue de ses « guerriers qui tomboient sans qu'on ap-« perçût le coup dont ils étoient frappés. « Il voyoit bien qu'ils étoient percés; mais « il cherchoit en vain la lance, et ne pou-« voit concevoir par quels moyens ces « combattans étoient à l'instant privés de « la vie.

« En général ces insulaires n'ont dans

« chaque canot qu'un lancier : les autres « n'y sont que pour ramer ou diriger les « mouvemens. Le feu des mousquets n'eut « pas plutôt déconcerté les guerriers d'Ar- « tingall, qu'il en résulta un effet tout con- » traire dans ceux de Pelew. Au moment « même où le bruit des armes se fit enten- « dre, ceux-ci se levèrent tous dans leurs « canots, firent retentir l'air de leurs cla- « meurs, et augmentèrent encore la ter- « reur de l'ennemi. Enfin les troupes d'Ar- « tingall ne se trouvant pas en état de tenir « contre une si terrible attaque, prirent « la fuite.

Sept. 1783.

« L'escadre postée entre eux et leur île « les attaquant en queue, les arrêta long- « temps dans leur retraite ; mais comme « elle n'étoit pas d'égale force à l'ennemi, « la plupart des troupes d'Artingall par- « vinrent à regagner le rivage.

» On ne prit que six canots et neuf « hommes, ce qui fut regardé comme un « grand succès, car ils font rarement des « prisonniers. Les vaincus s'efforcent tou- « jours d'emporter leurs morts ou leurs

Sept. 1783. « blessés, de peur que l'ennemi n'en ex-
« pose publiquement les corps.

« Notre flotte se promena en triomphe « autour de l'île d'Artingall, et sonna de « la conque pour défier l'ennemi sur lequel « même on tiroit lorsqu'il paroissoit à la « portée du mousquet. L'action ne dura « pas plus de trois heures. On fit encore « inutilement plusieurs mouvemens le « long des côtes, pour attirer l'ennemi à « un nouveau combat. Alors Abba-Thulle « ordonna au canot de se disposer au dé- « part, ce qu'on fit promptement, et nous « retournâmes du côté de Pelew.

« Les neuf prisonniers que nous avions « étoient tous blessés. Quelques vives que « furent nos instances pour empêcher « qu'on ne les mît à mort, on ne voulut « rien entendre en leur faveur, et ils fu- « rent cruellement exécutés sur-le-champ. « Afin de justifier ce procédé, qui nous « paroissoit si opposé à l'humanité de tous « les habitans de Pelew, ces insulaires nous « représentèrent qu'ils étoient forcés d'en « agir ainsi pour leur propre sureté. Ils

« nous assurèrent qu'ils épargnoient autre- Sept. 1783.
« fois les prisonniers en les gardant comme
« autant d'esclaves, mais qu'ils avoient
« toujours trouvé les moyens de retourner
« dans leur pays, et qu'après avoir ainsi
« vécu parmi les habitans de Pelew, et bien
« connu les canaux et les criques de l'île,
« ils en avoient profité pour y débarquer
« en secret, et commettre d'affreuses dépré-
« dations ; qu'ainsi la conduite qui nous
« paroissoit blâmable en eux, devenoit
« d'une nécessité absolue.

« Il se trouvoit un rupack parmi ces pri-
« sonniers. Il avoit au poignet un os que
« nos insulaires voulurent lui enlever;
« mais malgré leurs efforts, il défendit si
« courageusement cette marque de sa di-
« gnité, qu'il ne la perdit qu'avec la vie.
« On le transporta à Pelew, et on lui coupa
« la tête, que l'on exposa sur un bambou
« devant la maison du roi.

« Le canot qui me ramenoit de cette
« expédition portoit deux de ces prison-
« niers. L'un avoit la cuisse cassée, l'autre
« plusieurs blessures que lui avoit faites



Sept. 1783.

« une lance. Lorsque ces gens vont à la « guerre, ils ont coutume de tresser leurs « cheveux d'une manière qui leur est par- « ticulière, et ils les rassemblent sur le « sommet de la tête. Dès qu'ils sont pri- « sonniers, ils les lâchent et les laissent « tomber en désordre sur le visage, atten- « dant avec intrépidité le coup de la mort, « qu'ils sont sûrs de recevoir de leur vain- « queur. Lorsque ces deux malheureux fu- « rent dans le canot où j'étois, et qu'ils « eurent témoigné leur résignation à mou- « rir, nos insulaires leur dirent de s'asseoir « sur le fond du canot. Celui qui avoit la « cuisse cassée le fit avec douceur ; mais « l'autre montrant de la résistance, et sem- « blant provoquer sa destinée par son opi- « niâtreté, un des naturels saisit sur-le- « champ ma bayonnette, la tira de mon « côté, et la lui plongea dans le sein. « Quoique cet infortuné luttât long-temps « contre la mort, et répandît beaucoup de « sang, il ne poussa ni plainte ni soupir.

« M. Benger, par ses pressantes sollici- « tations, avoit pendant deux lieues con-

« servé la vie à un prisonnier blessé; mais « un des sujets du roi, blessé lui-même « par l'ennemi, appercevant ce malheu- « reux, prit le poignard du Malais Soogell, « et l'en perça sur-le-champ, sans que « M. Benger s'en apperçût. Ce natif d'Ar- « tingall, qui pour la première fois de sa « vie voyoit un homme blanc, se soumit « courageusement à son sort : ses derniers « regards furent constamment fixés sur « l'Anglois; il paroissoit sur-tout affecté, « en mourant, de la couleur de son enne- « mi, vraiment nouvelle pour lui.

Sept. 1783.

« Abba-Thulle retournant à Pelew, s'ar- « rêta dans plusieurs petites îles, que nous « présumâmes être de ses sujets ou de ses « alliés. Il y fit exposer publiquement les « cadavres de ses prisonniers. Le peuple de « ces différentes îles se réjouit beaucoup « de sa victoire, et apporta des rafraîchis- « semens. Nous ne pûmes évaluer la perte « de l'ennemi : mais il est certain qu'elle « fut considérable. Le roi eut quelques « blessés de son côté, mais il ne mourut « aucun de ses gens.

Sept. 1783

« La nuit avoit précédé notre arrivée « à Pelew. Dès que nous en fûmes près, la « conque sonna pour annoncer le retour « du roi. A peine descendîmes-nous sur le « quai d'où nous étions partis, que le peu- « ple vint en foule nous recevoir, appor- « tant quantité de rafraîchissemens. Nous « nous arrêtâmes jusqu'à ce que tout le « monde qui restoit fût descendu et réuni; « car plusieurs canots de la flotte nous « avoient quittés pendant la route, pour « se rendre dans leurs habitations respecti- « ves. Enfin nous entrâmes dans Pelew, où « l'on chanta et dansa une partie de la nuit: « les naturels nous attribuoient les succès « de cette journée, et répétoient même « souvent dans leurs chants le mot *En-* « *glees*. Ils exposèrent les cadavres de leurs « prisonniers pendant huit jours, jusqu'à « ce qu'infectés par le mauvais air, ils les « brûlèrent ou les jetèrent à la mer. »

Telles sont les particularités de la seconde bataille livrée à Artingall, selon le rapport de M. Mathias Wilson. Ceux qui étoient avec lui certifièrent unanime-

ment son rapport : nos gens ajoutèrent qu'Abba-Thulle s'étoit proposé de rendre une visite aux Anglois sous quatre ou cinq jours. Artingall est la plus grande de toutes les îles, autant que les Anglois purent en juger d'après leurs observations. Sept. 1783.

Après le déjeûné, on envoya la pinasse au vaisseau naufragé, pour en apporter quelques autres matériaux. Elle revint dans l'après-midi, chargée de plusieurs bonnes planches, de grands clous de neuf pouces et au-dessus ; chose si importante pour la construction d'un vaisseau. Mardi 16.

Encouragée par les succès du jour précédent, la pinasse retourna au vaisseau, et rapporta encore une plus grande quantité des mêmes matériaux. Merc. 17.

La nuit fut orageuse, et le jour on eut un mauvais temps ; on fit peu d'ouvrage jusqu'après midi que le temps s'éclaircit. Chacun s'occupa au vaisseau. Jeudi 18.

Le jour suivant la pinasse fit une tournée pour les bois qu'on avoit abattus. On avoit pour la plus grande partie ce qu'il Vendr. 19.

Sept. 1783. en falloit, la carcasse du vaisseau étant presque complète.

Samedi 20. Le samedi on bâtit un fourneau pour chauffer les planches du bordage. Le jour suivant on s'occupa à monter les alonges, et à poser la première planche du fond. On retira encore plusieurs matériaux de l'Antelope, et cinq sacs de riz.

Dimanc. 21. On posa ce même jour trois planches sur le fond. Les chaloupes apportèrent quinze sacs de riz, qui parut être en fort bon état. Nos gens étoient gênés pour les vivres, quoiqu'ils eussent de si grands travaux à soutenir. On s'apperçut que le riz avoit été fort endommagé par l'eau de mer où il séjournoit depuis long-temps. Les grains fondoient en bouillant, et se réduisoient en une espèce de gelée; mais la faim et la détresse assaisonnent des mets que la délicatesse feroit rejeter dans des momens plus heureux.

CHAPITRE

Sept. 1783.

CHAPITRE XIV.

La construction du vaisseau avance. Autres circonstances. Raa-Kook vient de Pelew pour demander au capitaine un plus grand nombre d'Anglois, avec un pierrier, pour accompagner le roi dans une grande expédition. Après quelque explication entre le capitaine et le général, on accorde cette demande, et les gens partent avec Raa-Kook. M. Sharp va quelques jours après à Pelew, pour traiter le fils du général, qui avoit été blessé dans la seconde bataille. Il arrive précisément lorsque les Anglois revenoient de la grande expédition, où le jeune homme qu'alloit voir M. Sharp avoit été tué. Il accompagne Raa-Kook aux funérailles de son fils. Détail de cette cérémonie funèbre.

C'ÉTOIT encore un motif de consolation pour nos compatriotes, que l'Antelope n'eût pas été jusque-là déchiré par la Lundi 22.

Sept. 1783.

tempête, et qu'on pût en tirer de temps en temps les choses nécessaires.

Tom Rose arriva de Pelew dans l'aprés-midi. Le roi l'avoit fait rester dans cette place après la bataille, pour avoir des informations plus particulières au sujet des Anglois. Il amenoit avec lui, de la part d'Abba-Thulle, un présent considérable d'ignames et une jarre de melasse. Il étoit chargé de dire au capitaine Wilson et à ses officiers, que le roi espéroit être excusé de leur part s'il ne leur avoit pas encore rendu sa visite, ayant été arrêté par le grand nombre de ceux qui venoient des autres îles le féliciter de sa victoire; que d'ailleurs tout ce monds n'auroit pas manqué de le suivre, s'il étoit venu sur-le-champ : plusieurs personnes lui ayant paru jalouses de voir les Anglois, il les en avoit dissuadées, leur représentant que leur île, qui étoit très-petite, ne pouvoit fournir à tant de monde la quantité d'eau nécessaire, et qu'ainsi ces visites mettroient nécessairement les Anglois dans un grand embarras.

On voit dans ce procédé combien le roi avoit d'attention pour nos gens : il se montra le même dans toutes les circonstanses. La délicatesse de ses sentimens égaloit sa libéralité. Il avoit sans doute considéré combien la curiosité des gens de sa suite apportoit d'obstacles aux opérations des Anglois lorsqu'il venoit à Oroolong, et il prévoyoit qu'à plus forte raison la foule de ces étrangers ne pourroit qu'augmenter les embarras. Ainsi les affaires de ces étrangers se bornant à de pures visites d'honnêteté, il les obligea de ne plus lui marquer d'empressement à ce sujet. Sept. 1783.

Abba-Thulle sentit cependant sa délicatesse blessée par ces ménagemens. Il craignit qn'on ne prît son délai pour un oubli des services signalés qu'on venoit de lui rendre, s'il ne venoit pas témoigner au plutôt ses remercîmens.

La pinasse fut envoyée à l'Antelope ce jour-ci ; elle revint le soir chargée de seize autres sacs de riz, et annonça que le roi y avoit envoyé ses canots, et fait

Sept. 1783. enlever une des pièces de six livres de balles.

Mardi 23. Vers midi il y eut une forte bourrasque du côté du nord, accompagnée de pluie et de fréquens éclairs à l'est.

Merc. 24. Le bordage du vaisseau se suivoit avec une grande assiduité. On apporta ce jour-ci quantité de clous et quelques feuilles de cuivre. On avoit eu dessein d'en doubler le fond du Relief, dont la grandeur égaloit le sixième de l'Antelope; mais on abandonna promptement cette idée, lorsqu'on vit qu'il n'y auroit pas assez de clous de cuivre pour cet effet. On n'apperçut aucun canot à l'Antelope; mais le ressac fut des plus violens sur le récif.

Jeudi 25. Rien de nouveau ce jour-là; on continua les travaux du Relief.

Vend. 26. On envoya l'esquif à la pêche, mais inutilement. Il est singulier que ce fut toujours sans succès, soit que nos gens ne connussent par les bons endroits, soit qu'ils ne missent point d'appât convenable. Enfin leurs tentatives furent toujours infructueuses.

Il vint à l'île un canot apportant des ignames et des cocos. On tira encore plus de cuivre du vaisseau, et une grande quantité de clous. Sept. 1783. Samedi 29.

Raa-Kook arriva à Oroolong dans la soirée, accompagné de deux étrangers de distinction : on sut ensuite que c'étoient des chefs de quelques îles voisines. Ils abordèrent avec trois canots chargés d'un présent d'ignames, de cocos, et de trois jarres de melasse. Nos gens avoient été occupés à leur construction toute la journée : ils se rendoient à la prière commune. Tous les gens de Pelew assistèrent à cette cérémonie religieuse, et s'y comportèrent avec la plus grande décence. Qnelques-uns d'entre eux s'étant avisés de parler, Raa-Kook les fit taire, et ils observèrent ensuite un profond silence.

Pendant qu'on étoit à la prière, le Malais Soogell arriva, chargé d'une commission pour le général de la part d'Abba-Thulle : il vint dans la tente pour s'en acquitter; mais Raa-Kook ne voulant pas qn'on interrompît les Anglois, fit un signe

Sept. 1783.

pour imposer silence, jusqu'à ce que le capitaine, qu'il désigna de la main, eût fini la prière.

Après cette cérémonie, Soogell informa Kaa-Kook de l'objet de sa commission. Aussitôt le général et les étrangers entrèrent en conversation avec le capitaine et les officiers : il ne tarda pas à demander quinze hommes et un pierrier, pour les suivre dans une autre expédition. Le roi, tout fier des avantages que lui avoit procurés l'amitié de ses nouveaux alliés, vouloit profiter de leur aide pour se venger de tous ses ennemis.

Le capitaine Wilson crut devoir profiter de l'occasion favorable pour rappeler au général plusieurs choses dont lui et les Anglois avoient à se plaindre. D'abord il parla de la froideur avec laquelle on les avoit quittés après l'expédition d'Artingall, et lui montra un cahier vide, pour lui faire entendre combien il lui manquoit de ses papiers (cartouches), et que plusieurs canots étoient venus les enlever de l'Antelope. Ensuite il représenta combien

il étoit mécontent qu'on eût dit aux Anglois, lorsqu'ils étoient à Pelew, qu'ils devoient rendre au roi les mêmes hommages que son peuple, lorsque ce monarque se montroit ; que les Anglois avoient pris cela en très-mauvaise part. Il assura aussi au général que les Anglois ne seroient plus d'aucune expédition militaire avec le roi, s'il étoit dans le dessein de faire mourir les prisonniers, parce que l'usage et le caractère des Anglois ne leur permettoient pas de maltraiter ceux qui s'étoient soumis à leur pouvoir. Il finit en ajoutant quelques mots au sujet du canon de six livres qu'on avoit enlevé de l'Antelppe, et de la crainte que les Anglois avoient eue de quelque différend lorsqu'on les renvoya dans l'île, parce qu'on ne leur avoit donné aucun rupach pour les accompagner, et que son frère avoit manqué d'être noyé avec un autre Anglois par ce défaut d'attention ; qu'enfin l'on avoit perdu quelques armes, malgré les plus grands efforts des gens du bateau. Sept. 1783.

Sept. 1783.

Le général, qui étoit venu pour demander des hommes et un pierrier pour une autre expédition, qui devoit être des plus sanglantes, fut extrêmement surpris d'entendre ces reproches, sur-tout devant les étrangers distingués qui l'accompagnoient. Cependant, persuadé que les Anglois lui étoient aussi dévoués qu'il avoit de zèle et d'amitié pour eux, il crut pouvoir en obtenir le pierrier, malgré un premier refus. Combien ne fut-il donc pas trompé, lorsqu'il n'entendit que des plaintes, au lieu d'obtenir sur-le-champ ce qu'il désiroit! Néanmoins son extérieur, ses gestes plus expressifs que tout ce qu'il auroit dit, marquèrent assez qu'il convenoit de ses fautes; et les regards qu'il jeta sur le capitaine et ses officiers firent tant d'impression sur eux, que leur amitié fut forcée de céder à ce qu'il leur faisoit entendre.

Enfin il rompit le silence, assurant le capitaine qu'il alloit les satisfaire sur le reproche qu'on lui faisoit. Il commença par le papier et le cartouchier, craignant

peut-être qu'ils n'eussent plus de munitions de prêtes pour l'expédition. Il leur assura donc qu'on avoit fait toutes les recherches possibles pour recouvrer les papiers qu'on avoit enlevés du vaisseau, mais qu'elles avoient été inutiles; que ce que les naturels avoient pris sur le rivage étoit si mouillé, qu'il s'en alloit en pièces dans leurs mains, et avoit ainsi été jeté comme inutile. Quant à l'étoffe blanche (c'étoit le drap qu'on lui avoit donné, et à son frère Arra-Kooker), il dit qu'elle étoit encore entière, et qu'on pouvoit la leur rendre pour faire des cartouches. « Mais si nous sommes partis « précipitamment, ajouta-t-il, on ne doit « l'attribuer qu'à la hâte avec laquelle « M. Benger fit embarquer les gens. Les « Anglois ont été, je l'avoue, renvoyés « par un mauvais temps, sans aucun « chef: mais ce fut encore un effet de l'in- « quiétude de M. Benger. Nous l'avons « pressé d'attendre que le temps fût plus « calme, et qu'on eût préparé d'autres « canots. Quant aux prisonniers, nous

Sept. 1783.

Sept. 1783.

« n'étions pas non plus dans l'usage de « les tuer, mais la nécessité nous y a « contraints : plusieurs s'étant échappés « furent à peine de retour chez eux, « qu'ils nous causèrent les plus grands « dommages. Néanmoins je proteste au « capitaine qu'à l'avenir ils seront remis « aux Anglois, pour en disposer comme « ils le jugeront à propos. A l'égard du « gros canon qu'on a enlevé du vaisseau, « j'étois chargé de vous en parler de la « part du roi. Abba-Thulle voulant arrêter « à Pelew les étrangers qui venoient le « visiter, et les empêcher d'interrompre « les Anglois, leur avoit lui-même appris « quel étoit l'effet de vos petites armes « à feu ; mais pour les étonner davan- « tage, il voulut leur donner une idée « du ravage que pouvoient produire vos « canons : en conséquence il en avoit fait « venir un pour le leur montrer, et avoit « prié le général de le renvoyer sur-le- « champ. » Enfin il protesta que son frère n'avoit exigé du capitaine Wilson aucune marque de respect, que le roi

n'y avoit jamais songé, que c'étoit une erreur ou une méprise (1). Sept. 1783.

Les choses étant heureusement terminées, le capitaine Wilson prit ses officiers à l'écart, pour délibérer avec eux sur la demande qui leur avoit été faite. Il fut décidé qu'on leur accorderoit le canon et dix hommes, mais rien de plus. Cette résolution prise, il retourna dans sa tente, et en informa Raa-Kook, qui l'apprit avec satisfaction. Ils soupèrent tous avec notre monde ; la bonne humeur et la joie animèrent les convives.

---

(1) Cette méprise avoit été uniquement occasionnée par le Malais. Cet habile personnage s'appercevoit apparemment que son crédit auprès du roi diminuoit en proportion de l'utilité que ce souverain retiroit des Anglois : en conséquence, il imagina de leur inspirer de la méfiance ; il inventa cette fausse prétention du roi, et se persuada qu'elle déplairoit aux Anglois, quoique dans le fait ils n'eurent jamais le plus léger motif de supposer un tel desir dans le prince. Ce grossier artifice leur fit croire qu'il avoit voulu semer la jalousie entre eux et Abba-Thulle : cette conjecture étoit d'autant plus vraisemblable, que le coupable disparut quelque jours après, lorsque son manège fut découvert et sa disgrace assurée.

Sept. 1783. Après soupé, le général apprit à M. Sharp que son fils avoit été blessé d'un coup de lance dans le combat, et remit au lendemain à lui parler plus amplement de sa blessure. Comme ses deux amis les *rupacks* avoient besoin de repos, il les pria de coucher dans le vaisseau, parce que sa tente étoit trop petite pour eux.

Lundi 29. Le jour suivant, le général parla à M. Sharp de son fils; il lui apprit qu'une partie de la lance s'étoit brisée dans son pied, et qu'il n'étoit pas possible de l'en arracher; il le pria de vouloir bien se rendre à *Pelew*, afin d'examiner la blessure, et d'en extraire, s'il le pouvoit, le tronçon de la flèche. M. Sharp sachant que le pied du jeune homme étoit très-enflé, et qu'on l'avoit étuvé, ordonna de continuer le même traitement, comme le seul moyen de diminuer l'inflammation. Il ajouta, en parlant au général, qu'ayant trois de ses hommes très-malades, il lui seroit impossible d'aller ce jour-là à *Pelew*, mais qu'il se feroit un plaisir de l'y accompagner aussitôt qu'ils seroient mieux.

M. Sharp demanda à plusieurs de nos gens qui s'étoient trouvés au combat, comment le jeune homme avoit été blessé. Ils répondirent que la lance lui étant entrée dans le pied, ils l'avoient cassée en essayant de l'arracher; que les naturels avoient attaché une corde à l'extrémité du tronçon, et avoient employé les plus grands efforts pour le délivrer, mais que la pointe du javelot s'étant enfoncée entre deux petits os, une inflammation subite avoit rendu leurs efforts infructueux: ils ajoutèrent qu'ils auroient plutôt arraché le pied au jeune homme que le fer de la lance. Un des naturels, reconnu pour être habile dans la guérison des blessures, fut prié d'examiner le pied du malade. Il s'arma aussitôt d'un scalpel qu'on avoit sauvé du naufrage, et coupa les chairs, afin de dépouiller l'os; mais dès qu'il eut déchiré le pied du malheureux, l'effusion du sang l'empêcha de finir l'opération. On eut recours à l'étuvement, et on le continuoit encore quand le général quitta Pelew. Vers midi, Raa-Kook quitta Sept. 1783.

Sept. 1783. Oroolong, et prit avec lui le canon et plusieurs hommes pour la troisième expédition, savoir, MM. Cummin, Wilson, John Blanch le canonnier, John Meal, James Swift, Nicolas Tyacke, Madan Blanchart, Thomas Whitfield, Thomas Wilson et Thomas Dulton. M. Devis les accompagna comme volontaire. Cette expédition sembloit être d'une grande importance, car tous les *rupacks* voisins devoient suivre le roi, au lieu que dans les deux premiers combats, il n'avoit que ses sujets et les Anglois.

Mardi 30. Cependant le vaisseau étoit si avancé, qu'après l'avoir planchéïé jusqu'à sa hauteur, ils commencèrent à creuser pardessous, pour le planchéïer jusqu'à la quille, ce qui faillit ruiner tous leurs travaux ; car au commencement de la nuit, la marée s'étant extraordinairement élevée, elle parvint jusque dans le fossé, et menaçoit de submerger les billots qui soutenoient le vaisseau ; mais l'accident fut heureusement prévu. Tous les bras travaillèrent avec la plus grande activité ;

on remplit le fossé, et par là le vaisseau demeura sur ses appuis. Ce travail occupa jusqu'au lendemain. Alors on trouva le danger plus grand qu'on ne l'avoit supposé: l'eau ayant déplacé plusieurs billots, on fut obligé d'employer des coins pour les fixer, et de construire un mole pour arrêter la marée. Cet accident fut d'autant plus malheureux, que trois des ouvriers étoient alors très-malades; ce qui, joint à l'absence des autres, rendoit le travail très-pénible à ceux qui restoient. Il n'est peut-être pas inutile de dire comment la digue s'est construite. La pinasse fut amenée devant le vaisseau; on fit deux trous dans le fond, puis on la remplit de pierres pour la faire couler à fond. A quatre pieds de distance vis-à-vis la pinasse, on éleva un mur de grosses pierres, et on le prolongea des deux côtés du vaisseau, de manière qu'il excédoit la hauteur de l'eau. On le revêtit intérieurement de branchages attachés avec des pierres et de gros pieux, afin de prévenir la submersion. Ensuite

Oct. 1783.
Mercredi 1.

Oct. 1783. on jeta du sable sur les branchages, et le tout réuni formoit une digue de quatre ou cinq pieds d'épaisseur. On fit la même opération dans tout l'intérieur du mur, mais on le fortifia davantage devant la pinasse, qui devoit résister à une plus grande masse d'eau. Ces travaux produisirent l'effet qu'on en attendoit : après l'opération, on n'eut autre chose à faire que de jeter par intervalles des paniers de sable sur les parties du mur que l'eau ne battoit point. Ces diverses occupations
Jeudi 2. durèrent jusqu'au jeudi deuxième jour d'octobre ; la digue fut finie et parfaitement assurée contre tous les dangers. Ils creusèrent encore le fossé, et le charpentier trouva une des planches du vaisseau naufragé. Enfin le joli bateau ayant été appareillé, fut envoyé à Pelew pour chercher des provisions. Comme les trois malades étoient entièrement rétablis, le capitaine pria M. Sharp de prendre ses instrumens, et de s'embarquer, afin de voir s'il pourroit rendre quelque service au fils de Raa-Kook.

Pendant

Pendant l'absence de tant de monde, le travail du chantier fut très-interrompu. Cependant le petit nombre d'Anglois qui restoit à Oroolong, continua de travailler avec une grande activité. Ils étoient douze, sans compter les malades. Les Chinois furent employés à réparer la digue, à couper du bois dans les forêts, et à faire toutes les autres choses dont ils étoient capables. Oct. 1783.

Le temps fut alors très-variable. Des éclairs accompagnés de vents furieux et de grosses pluies, brillèrent souvent à l'orient. Vendred. 3.

Depuis la dernière nouvelle lune, la marée haussa considérablement. Le matin elle étoit fort basse et refluoit très-peu : le soir, au contraire, elle s'élevoit beaucoup, et refluoit si loin, qu'elle laissoit le port à sec. Samedi 4. Dimanc. 5.

Ce jour-ci la matinée fut très-orageuse: le tonnerre, les éclairs et la pluie se succédèrent si constamment, qu'on ne put sortir de la tente avant midi pour aller au travail. On avoit des inquiétudes sur le Lundi 6.

Oct. 1783. sort du joli bateau, dont l'absence étoit plus longue qu'on ne l'avoit cru; on ne recevoit d'ailleurs aucune nouvelle de l'expédition: mais à une heure l'arrivée du *Charmant* dissipa toute crainte à cet égard. Les gens de l'équipage nous apprirent qu'ils avoient quitté Pelew le samedi matin; que le mauvais temps les avoit forcés de relâcher à la petite île d'où ils étoient partis le matin de bonne heure; que l'expédition du soir précédent avoit été très-heureuse; que nos gens étoient à Pelew; que l'action, plus opiniâtre que les autres, avoit duré près de six heures; que le peuple d'Artingall s'étoit défendu avec beaucoup d'ardeur et d'acharnement. Le roi retint à Pelew nos gens et les rupacks qui l'avoient accompagné à l'expédition; il voulut leur procurer le plaisir de la danse et de la table. Il envoyoit par le navire quelques ignames, d'autres provisions, et le canon, qui leur avoit été très-utile dans le combat. Abba-Thulle, à la demande de M. Sharp, rendit les chaudières du vaisseau: c'étoit une grande

acquisition pour nos gens, qui, privés de ces ustensiles (les naturels s'en étoient emparés au commencement du naufrage), et désespérant de pouvoir les recouvrer, étoient obligés d'apprêter leurs mets dans de petites poëles. Leurs plaintes à ce sujet étoient parvenues à Raa-Kook : il en informa le roi, qui les fit chercher avec la plus grande diligence, et les renvoya par le *Charmant* Ce trait, ainsi que d'autres particularités de sa conduite, prouvoit la générosité de son caractère : il ne vouloit par que ses sujets possédassent ce qu'ils avoient dérobé à nos compatriotes, quoique ces objets fussent d'un grand prix aux yeux des naturels. Oct. 1783.

M. Sharp nous donna les détails suivans de son voyage à *Pelew*. Il s'y étoit rendu l'après-midi, le jour qu'il partit d'*Oroolong*. A son arrivée il se présenta au général qui vint à sa rencontre avec un air fort ému.

M. Sharp lui parla du motif de son voyage, lui montra les instrumens qu'il avoit apportés, et ajouta qu'il espéroit

procurer de grands secours à son fils.
Oct. 1783. Le général lui fit une profonde révérence, parut moins triste, et vivement touché de cette marque d'attention. Il pria M. Sharp de le suivre, et le conduisit à la maison qu'habitoient les Anglois. M. Sharp la trouva environnée de ses compatriotes, du roi, du principal ministre et de plusieurs rupacks, qui étoient tous assis sur un parquet de pavé. Il s'avança vers le roi et les rupacks pour les saluer. Comme on savoit le motif de son voyage, le principal ministre lui apprit que tandis que Raa-Kook étoit allé à Oroolong, l'étuvement avoit dissipé l'inflammation, et qu'on avoit arraché le tronçon de la lance en le faisant traverser le pied du malade. Il ajouta que le jeune homme (il avoit environ dix-huit ans, et étoit aussi brave que son père) se voyant hors d'état de marcher, mais pouvant se tenir dans un canot et manier sa lance, avoit voulu être de l'expédition. Le canon avoit donné de si grandes espérances aux Anglois, qu'ils s'étoient

tous flattés d'un succès infaillible. Dès le commencement de l'action, ce valeureux jeune homme s'efforçant de gagner le rivage, fut frappé d'une flèche, qui s'étant introduite entre la gorge et la clavicule, termina sur-le-champ sa vie. Oct. 1783.

Lorsque M. Sharp et ceux de sa suite eurent pris quelques rafraîchissemens, Raa-Kook, qui étoit de retour, s'approchant de M. Sharp et du bosseman son ami, les pria de l'accompagner. Ils le suivirent jusqu'à la mer, et apperçurent un canot monté par un homme. Il leur dit alors qu'il avoit espéré y rencontrer plus de monde. Un instant après parurent vingt-un rupacks, que M. Sharp ne connoissoit point : ils avoient aidé Abba-Thulle dans sa dernière expédition. Raa-Kook pria M. Sharp et le bosseman d'entrer les premiers dans le canot; et les rupacks se disputèrent long-temps à qui entreroit le dernier. M. Sharp n'entendit donner aucun ordre ; il ignoroit où on vouloit le conduire. Cependant il étoit facile d'appercevoir que la course étoit

Oct. 1783.

dirigée vers une petite île située à trois ou quatre milles de Pelew. Arrivés à terre, Raa-Kook les conduisit dans la campagne: ils apperçurent un parquet pavé, que quatre à cinq maisons environnoient. Elles paroissoient inhabitées, car on n'y voyoit personne, et l'herbe croissoit entre les pavés. On se reposa, et Raa-Kook envoya plus loin deux de ses hommes.

Tout cela étoit toujours un mystère pour M. Sharp et le bosseman. — Notre chirurgien, qui auparavant avoit fait voir sa montre à Raa-Kook, et lui en avoit expliqué l'utilité, s'appercevant qu'ils gardoient tous un morne silence, et se rappelant combien cette petite machine avoit excité la curiosité du général, la prit dans ses mains, afin d'apprendre aux rupacks avec quelle exactitude les Anglois pouvoient mesurer et diviser le temps. Ils demeurèrent tous émerveillés; mais leur surprise redoubla lorsqu'ils entendirent les battemens de la verge. Une heure après les messagers revinrent. Alors le général les conduisit à la ville, dont ils

étoient éloignés d'un demi-mille. Ils arrivèrent à un autre parquet pavé et entouré d'une multitude de maisons. Il y avoit au milieu de ce parquet, des ignames, des cacaos et du sorbet. Des personnes de l'un et l'autre sexe l'environnoient : elles se levèrent respectueusement à l'arrivée de Raa-Kook et des rupacks. Quand le général et ses amis se furent assis, les domestiques servirent d'abord les provisions au général, ensuite à ses hôtes, puis au peuple placé autour du parquet. Toutes les femmes qui se trouvoient dans la foule, à l'arrivée du général, se retirèrent après le service des rafraîchissemens; mais ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que tous ces cacaos étoient vieux, au lieu qu'aux autres fêtes on en avoit toujours servi de nouveaux. Cependant ils enlevèrent les vieux placés devant les Anglois, et leur en servirent de frais.

Oct. 1783.

Après le repas, qui se fit dans le plus grand silence, on entendit au loin de lugubres lamentations de femmes. Raa-Kook frappa M. Sharp au bras, et sans rien

Oct. 1782. dire, lui fit signe avec la main de voir ce qui pouvoit occasionner ces cris. M. Sharp se leva aussitôt, ainsi que le bosseman: ils se rendirent à la place d'où le bruit sembloit venir. Ils apperçurent une multitude de femmes suivant un corps mort attaché dans une natte, et placé sur une espèce de bière formée de bambous. Quatre hommes la portoient sur leurs épaules comme un brancard: excepté les porteurs, tout ce convoi funèbre étoit composé de femmes. M. Sharp et son ami comprirent bientôt qu'on célébroit les funérailles du fils de Raa-Kook: cependant ils étoient surpris du profond silence que l'on avoit gardé sur cette cérémonie. Etoit-ce par une fermeté d'ame qui s'armoit contre l'humaine foiblesse? étoit-ce par un autre motif? ils l'ignoroient, et ils l'ignorent encore. Ils arrivèrent au lieu de la sépulture, précisément au moment où le peuple plaçoit le corps dans la fosse qu'on lui avoit creusée: il fut déposé sans cérémonie. Ceux qui l'avoient apporté commencèrent à se servir de leurs pieds

et de leurs mains pour remplir la fosse de terre, tandis que les femmes prosternées poussoient de longs gémissemens, et sembloient s'opposer à ce qu'on leur dérobât la vue de cet objet chéri. Une grosse pluie survenue dans ce moment, obligea quelques personnes de cette foule, ainsi que nos compatriotes, à chercher promptement un abri. Oct. 1783.

Quand le calme revint, ils rejoignirent Raa-Kook et les rupacks, qui s'étoient également mis à couvert de la pluie. La soirée ayant été orageuse, ils ne purent retourner à Pelew: M. Sharp, son ami et quelques rupacks, passèrent la nuit chez le général; les autres se logèrent dans des maisons voisines.

Le lendemain avant de partir pour l'île du roi, Raa-Kook conduisit M. Sharp et le bosseman dans une maison peu distante de la place où son fils avoit été enterré le jour précédent. Ils ne trouvèrent en arrivant qu'une vieille femme, qui, par l'ordre du général, disparut sur-le-champ, et revint bientôt après, tenant en sa main

Oct. 1783.

deux vieux cacaos, une branche verte de poivrier, et de l'ocre rouge. Il prit l'un des cacaos, et faisant une espèce de croix avec l'ocre, il la mit à terre à côté de lui. Après une longue pause, il prononça quelques mots à basse voix: nos gens jugèrent que c'étoit une espèce de prière, car il étoit vivement agité. Il fit la même chose avec l'autre cacao et la branche de poivrier, puis il garda un morne silence. Après cette cérémonie, il appela la vieille femme, et lui donna quelques instructions, en lui remettant les deux cacaos et la branche de poivrier. M. Sharp et son ami, voyant la vieille femme s'avancer vers le tombeau du jeune homme, l'auroient volontiers suivie pour voir la fin de la cérémonie; mais la douleur du père les retint, et les empêcha de satisfaire leur curiosité.

A leur retour à Pelew, les Anglois leur demandèrent avec empressement la cause de leur absence; et lorsqu'ils en furent informés, ils racontèrent à leur tour qu'ils avoient été témoins des funérailles d'un

autre jeune homme mort dans le dernier combat. Mais nous nous dispenserons d'en parler ici; cette anecdote sera rapportée dans la partie de l'ouvrage qui contient la description des mœurs et des usages de Pelew. Oct. 1783.

Le général conduisit M. Sharp vers le roi, qui demanda à voir les instrumens avec lesquels il avoit eu dessein de travailler à la guérison de son neveu. Notre chirurgien les envoya chercher à la maison de Raa-Kook, où ils avoient été déposés. On les apporta sur-le-champ, et M. Sharp, à l'aide de l'interprète, en expliqua les divers usages. Abba-Thulle surpris et enchanté, pria M. Sharp de l'accompagner dans une maison où logeoient quelques rupacks (ils étoient venus passer quelques jours avec lui, à l'occasion de la dernière victoire); Abba-Thulle vouloit leur procurer la vue de ces instrumens. L'explication de leur utilité respective les jeta dans le plus grand étonnement; ils examinèrent sur-tout avec

Oct. 1783. une surprise inexprimable les couteaux et les scies que l'on emploie dans les amputations. En effet, ils dûrent être vivement frappés par la multitude d'idées que des objets si nouveaux et si singuliers firent naître dans leurs esprits.

Oct. 1783.

CHAPITRE XV.

Les hommes qui avoient été à la troisième expédition, retournent à Artingall. Récit du combat. Le capitaine Wilson est invité par le roi à visiter les rupacks *qui avoient servi comme alliés à la dernière bataille. Il accompagne le roi et son frère dans quelques îles du nord. Accueil hospitalier qu'il y reçoit. Son retour à Oroolong après cinq jours d'absence.*

Sur les onze heures du soir, tous les guerriers revinrent à Oroolong : on lisoit sur leur figure la joie et le contentement; ces sentimens étoient l'effet de l'accueil agréable qu'ils avoient reçu de leurs amis à Pelew. Raa-Kook les accompagnoit avec quatre canots sur lesquels étoient quelques ignames et deux jarres de melasse. Mardi 7.

Pour décrire la troisième bataille, je



Oct. 1783. suivrai la méthode que j'ai suivie relativement à la seconde; j'en rapporterai les particularités telles qu'elles me furent communiquées par M. Wilson, témoin oculaire de l'action.

« L'équipage étoit à-peu-près le même « que dans la seconde expédition, si ce « n'est que le nombre des canots excédoit « de beaucoup ceux qui avoient accom- « pagné le roi auparavant. Quand nous « abordâmes à Artingall, on ne voyoit « aucun canot, quoique, selon l'usage, « l'ennemi fût averti de l'attaque. Les « soldats de Pelew, incapables de provo- « quer l'ennemi, descendirent à terre, et « s'éloignèrent un peu du rivage. Raa- « Kook prit alors le commandement et « conduisit les troupes: le roi demeurant « dans son canot, lui envoyoit de temps « en temps ses ordres, ainsi qu'à Arra- « Kooker. On nous pria de ne point « prendre terre; mais cependant comme « l'ennemi commençoit à se défendre, « nous sautâmes sur le rivage pour se- « courir nos amis, et nous assiégeâmes

Oct. 1783.

« plusieurs maisons occupées par l'en-
« nemi. Le canon attaché sur un canot
« que les naturels avoient préparé avec
« autant d'esprit que de bon sens, don-
« noit continuellement sur les maisons
« remplies de monde. Notre mousque-
« terie fit bientôt déloger ces ennemis, et
« réduisit en cendres une des maisons.
« Néanmoins ils nous fatiguèrent beau-
« coup, en se précipitant sur nous avec
« une grêle de lances; mais de notre
« côté nous faisions un feu continuel,
« ce qui devoit non-seulement les dis-
« perser, mais en tuer un très-grand
« nombre. Arra-Kooker, après les avoir
« long-temps suivis, monta sur une col-
« line opposée aux canots, et voyant
« descendre un des Artingalls, il se cacha
« dans des broussailles pour le laisser pas-
« ser, le poursuivre ensuite, et l'étourdir
« d'un coup de son épée de bois (1). Il

(1) C'est une arme semblable à celle qui fut présentée au capitaine Wilson à Emmings. Voyez la planche II, n° 1.

Oct. 1783.

« alloit le faire prisonnier dans son ca-
« not, lorsque Thomas Wilson apperce-
« vant quelques ennemis se précipiter sur
« lui, et disposés à le tuer, courut à
« son secours, et pointa le canon sur
« eux. Les Artingalls effrayés prirent
« aussitôt la fuite. Cette circonstance fut
« d'autant plus heureuse, que Thomas
« Wilson ayant épuisé toutes ses muni-
« tions, n'avoit pas même, dans ce mo-
« ment, de quoi charger son mousquet.

« Les naturels d'Artingall se compor-
« tèrent bravement dans cette action: ils
« défendirent la maison incendiée, et ne
« la quittèrent que lorsqu'elle menaça de
« les écraser par sa chute. Un soldat de
« Pelew montra aussi un courage extra-
« ordinaire: il courut à la maison, tan-
« dis qu'elle brûloit encore, saisit un
« brandon, et le portant à l'autre maison,
« où les ennemis s'étoient réfugiés, il y
« mit le feu: elle devint dans peu la proie
« des matières combustibles qui y étoient
« renfermées. Cet homme, après avoir
« exécuté une entreprise aussi hardie,

« eût

« eut le bonheur de retourner vers ses « compatriotes. Le roi récompensa publiquement sa valeur, en lui mettant de sa propre main un anneau à « l'oreille, et en lui donnant le grade « de rupack inférieur, à son retour à « Pelew. Oct. 1783.

« Les ennemis perdirent dans cette « action six canots qu'ils avoient halés « sur le rivage; et leur digue, qui étoit « beaucoup plus longue et plus large « que celle de Pelew, fut entièrement « détruite. Les vainqueurs, outre plusieurs dommages causés à l'ennemi, « emportèrent la pierre sur laquelle le « roi d'Artingall avoit coutume de s'asseoir pour tenir son conseil. On fit « à ce sujet de grandes réjouissances; « mais les transports furent moins vifs « qu'après la seconde bataille: la mort « du fils de Raa-Kook, et celle d'un « autre jeune homme de qualité, diminuoient la gloire de ce dernier « triomphe; d'ailleurs il y eut quarante « ou cinquante blessés, dont plusieurs

Oct. 1783. « moururent quelques jours après leur « arrivée à Pelew. »

Mercr. 8. Ce jour-là M. Barker fit une chute très-fâcheuse. Nos gens étant occupés au vaisseau, et Raa-Kook demeurant à Oroolong avec deux canots, le capitaine Wilson vint, à la prière du roi, rendre visite aux rupacks qui l'avoient accompagné dans la dernière expédition. Le capitaine avoit avec lui son fils Henri Wilson, Thomas Dulton son domestique, et l'interprète.

Après avoir gagné le port, ils attendirent quelque temps les canots qui étoient employés à la pêche. Le général envoya une tortue et quelques poissons dans les tentes : il emporta le reste à Pelew, où ils arrivèrent à dix heures du soir. Le roi étoit parti une heure auparavant pour la grande île Emmings, le séjour des rupacks ; mais il avoit laissé son fils Qui-Bill pour recevoir le capitaine et l'accompagner. Raa-Kook pria le capitaine d'attendre son frère, parce que se sentant


2

indisposé, il ne pouvoit aller plus loin cette matinée. Oct. 1783.

Le lendemain matin à sept heures ils s'embarquèrent sur un canot de Raa-Kook : le général avoit avec lui deux de ses femmes et onze rameurs chargés de provisions pour la journée. Ils firent dix ou onze lieues vers le nord, et à midi ils se trouvèrent à l'embouchure d'un petit ruisseau qui prend sa source dans l'île d'Emmings, où étoit alors Abba-Thulle. Ici Raa-Kook orna son canot de coquilles, et fit résonner sa conque pour annoncer son arrivée. Jeudi 9.

Ce ruisseau n'étoit ni large ni profond; ses bords étoient couverts de broussailles coupées dans différens endroits pour ouvrir un passage aux canots. Avant de parvenir dans ce petit ruisseau ou dans la crique, ils faillirent souvent faire naufrage, ce que les naturels redoutoient beaucoup, à cause des coraux dont les bords étoient hérissés. Après avoir remonté la crique l'espace d'un mille (les eaux en étoient si basses que les matelots furent

Oct. 1785.

obligés de descendre et de traîner le canot), ils apperçurent quelques maisons. La conque fut encore embouchée, et trois ou quatre jeunes gens parurent; mais ils s'en allèrent sur le champ, comme s'ils eussent été saisis de surprise. Raa-Kook les ayant vus, ordonna à deux de ses hommes d'entrer dans les maisons: ils obéirent, et revinrent avec une planche, à l'aide de laquelle le capitaine Wilson et Raa-Kook prirent terre. Alors les naturels accoururent en foule sur le rivage. On les conduisit à une vaste maison où la curiosité avoit attiré un grand concours de personnes: le plaisir de voir des hommes de différente couleur, et sur-tout des hommes dont on avoit vanté les exploits, devoit en effet exciter l'empressement de tous ces insulaires. Le capitaine et ses compagnons s'arrêtèrent dans cette place pendant une demi-heure, pour se reposer et satisfaire les naturels, qui parurent extrêmement curieux de les toucher. Ensuite ils allèrent à un quart de mille plus loin, où Abba-Thulle et les

rupacks attendoient leur arrivée. Ils trouvèrent le roi et les chefs dans une grande maison : le premier fit signe au capitaine de s'asseoir. Après y être demeurés environ deux heures, ils allèrent visiter le rupack de la veille : c'étoit un vieillard que ses infirmités empêchoient de marcher. Ils étoient accompagnés de Raa-Kook, qui leur servit d'introducteur. On leur servit, sur une espèce de table basse, plusieurs ignames, un grand vase de petite boisson et des poissons. Ils y goûtèrent ; et après avoir demeuré pendant une demi-heure avec le vieux rupack, ils retournèrent à la grande maison, où les provisions furent envoyées après eux. Vers les cinq heures du soir, la danse commença, selon l'usage du pays. On en forma deux hors de la grande maison, et une troisième dans un endroit voisin, où se trouvoit une nombreuse compagnie avec Arra-Kooker et Qui-Bill, fils aîné du roi. Le soupé fut servi par deux échansons. On remarqua que dans la maison où étoit Abba-Thulle, quoique sa famille, Oct. 1783.

Oct. 1783.

les rupacks et tous ses hôtes fussent servis, aucun d'eux n'osoit manger sans l'ordre du roi; il fallut aussi attendre pour se coucher, que le roi fût enveloppé dans sa natte.

La danse continua pendant toute la nuit, et les femmes y mêlant leurs chansons causèrent un vacarme horrible. Les Anglois n'ayant pour dormir que de grosses planches, et ne pouvant se couvrir qu'avec leurs manteaux, passèrent une fort mauvaise nuit. Ces divertissemens durèrent jusqu'à dix heures du matin ; à trois heures après midi, on les recommença. Dans ce moment, deux bandes de naturels sortirent d'une forêt voisine de la ville, et divertirent singulièrement les spectateurs, en se précipitant vers eux par différens chemins. Ils se rejoignirent, et dansèrent en tenant leurs lances dans leurs mains. Pendant cette danse, le chef de la bande présenta quatre grandes lances et une grosse épée de bois très-artistement ornée de coquilles (1) au capitaine

(1) Voyez la planche II, n° 1.

Wilson ; il articula quelques mots en faisant ce don, puis il retourna danser. Cette danse dura près d'une heure. Lorsqu'elle finit, le capitaine Wilson demanda à l'interprète ce que signifioient des crânes humains placés extérieurement sur des portes aux deux extrémités de la maison. Il alla sur-le-champ questionner Raa-Kook, et revint informer le capitaine de ce qui suit : Les rupacks, les principaux d'Emmings et un grand nombre d'habitans étant allés dans une autre île pour une affaire intéressante, un détachement d'Artingalls aborda dans la ville, fit un massacre horrible, et réduisit des maisons en cendres. Abba-Thulle instruit de ces désastres, assembla ses canots et ses guerriers, qui attaquèrent l'ennemi et le mirent en fuite. On en tua une grande partie ; le reste se sauva dans des canots, ou se cacha dans les forêts. Les rupacks et les habitans d'*Emmings* étant revenus sur ces entrefaites, massacrèrent un grand nombre d'Artingalls : enfin les crânes étoient ceux de plusieurs de leurs chefs. Cette affaire

Oct. 1783.

Oct. 1783. étoit vraisemblablement récente, car les maisons paroissoient nouvellement reconstruites, et n'étoient pas encore couvertes d'herbes sauvages. Le soir, les naturels se livrèrent aux mêmes divertissemens, et les prolongèrent jusqu'à minuit.

Vendr. 10. Le lendemain commença par de nouvelles danses. Une grosse pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, survint après le déjeûné. Après midi, le ciel s'étant éclairci, le vieux rupack de la place vint sur un parquet pavé et élevé à l'une des extrémités de la grande maison où étoient les Anglois. Il fut apporté par quatre hommes sur une planche à laquelle il étoit lié par les deux extrémités. Lorsqu'il fut assis, un messager alla parler à Abba-Thulle, qui, sur-le-champ, dit quelque chose aux rupacks: ils quittèrent aussitôt la grande maison, vinrent au parquet, et s'assirent très-respectueusement. Abba-Thulle quitta également la maison, et n'y laissa que les Anglois; mais il ne s'approcha point du vieux rupack, et ne fit aucune attention à ce qui

se passoit : il demeura caché sous un arbre, et s'amusa à faire un manche de coignée. Après une assez longue conversation, le vieux rupack distribua des colliers aux autres rupacks, de la manière suivante. Il les donna d'abord à un officier de garde, qui, s'avançant au milieu du parquet, et les tenant élevés entre l'index et le pouce, articula quelques mots, et proclama à haute voix les noms de ceux auxquels les colliers étoient destinés : ensuite s'avançant vers eux, il leur distribua ces dons les uns après les autres. Le capitaine Wilson étoit resté à la maison, d'où il observoit cette cérémonie. L'interprète vint le trouver, et le pria de venir s'asseoir à côté de son ami Raa-Kook. Un instant après on apporta des cuillers d'écailles de tortues, et des colliers de grains rouges faits d'une espèce de cornaline grossière (1). Le même officier les prit, s'approcha du capitaine et les

Oct. 1783.

(1) Voyez la planche IV, fig. 2, et la planche III, fig. 1.

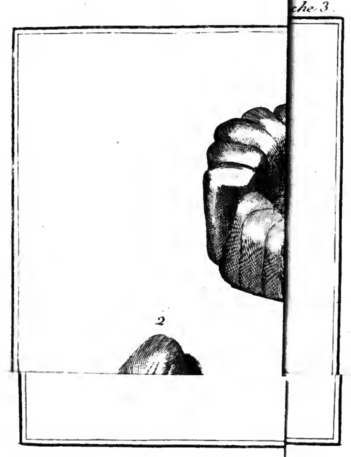
Oct. 1783.

lui présenta. Les colliers d'Abba-Thulle (ils étoient de verre) furent donnés à Raa-Kook, qui représentoit le roi dans cette occasion (1).

On peut conjecturer par le récit de ces détails, qu'Abba-Thulle se conformoit à une certaine étiquette, en se retirant tandis que le vieux rupack distribuoit ses faveurs : mais cette étiquette fut une espèce d'énigme pour les Anglois. On pouvoit seulement supposer que si leur rang étoit le même, le cérémonial de leur entrevue personnelle n'étoit pas assez déterminé pour qu'ils reçussent tous les mêmes honneurs dans la même occasion. Peut-être que le roi de Pelew, quoique

(1) Les premiers colliers étoient faits de leurs propres mains, et composés d'une espèce de terre cuite colorée. On en fait de pareils à Pelew ; mais les Anglois n'eurent jamais occasion d'examiner comment on les travailloit. Les grains des derniers ne sont que des morceaux de verre que ces peuples ont l'art de percer. Les Anglois virent une autre espèce de grains faits avec des fragmens de verre à bouteille, qui avoient été apportés de l'Antelope.





1. Cordon de Cornouiller

présent, ne représentoit que la personne de son frère le général. Quand le vieux rupack eut distribué toutes ses graces, les chefs causèrent entre eux pendant près d'une heure, après quoi le vieillard fut remis sur sa planche, et reconduit comme on l'avoit apporté. Les gens de la suite d'Abba-Thulle et les autres rupacks reçurent des ignames, des poissons et quelques provisions. On passa la soirée, comme auparavant, dans la grande maison. Oct. 1783.

Le capitaine Wilson voulant retourner à Oroolong, la conque marine se fit entendre dès la pointe du jour, et les canots se préparèrent pour le départ. A huit heures ils se rassemblèrent tous à la maison où l'on avoit débarqué en arrivant. Raa-Kook voulut tirer un coup de mousquet; mais n'ayant aucune idée du choc que le coup devoit produire, et ne l'ayant point appuyé contre son épaule, il fut renversé violemment, et laissa tomber le mousquet. Il fut très-étonné que les Anglois tirassent avec tant d'aisance, tandis Dimanc. 12.

Oct. 1783. qu'il ne pouvoit ni demeurer debout, ni tenir le fusil pendant l'explosion. Enfin ils montèrent à bord, et descendirent la crique, dont l'eau étoit fort élevée. Lorsqu'ils en furent sortis, l'un des rupacks qui se rendoit au nord, où il demeuroit, quitta la compagnie, et emmena huit à neuf canots. Ce rupack appelé Maath, avoit deux *bones* sur son bras. Le capitaine Wilson avoit donné à Abba-Thulle l'épagneul: ce prince l'avoit alors avec lui. Lorsqu'ils eurent passé la crique, et que Maath prit congé des autres, Abba-Thulle lui remit l'épagneul, ainsi que l'habit d'écarlate; mais on les lui rendit dans la suite, car les Anglois lui virent porter l'habit lorsqu'ils marchèrent contre Pelelew: quant à l'épagneul, ils le virent aussi à Pelew depuis cette époque. Ils supposèrent qu'Abba-Thulle les avoit seulement prêtés à Maath, pour qu'il les montrât aux habitans de son île: cette supposition est d'autant plus vraisemblable, que le capitaine Wilson, malgré les plus vives instances, avoit refusé de visiter cette île,

sous prétexte que ce voyage l'éloigneroit trop long-temps d'Oroolong. Abba-Thulle et sa suite, qui consistoit en quarante canots, fit voile vers le midi. A dix heures ils furent surpris par un ouragan furieux, accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie ; ce qui obligea chaque canot à chercher un asyle. Les matelots du capitaine sautèrent dans l'eau, pour ne point recevoir la pluie (1) ; ils s'appuyoient sur le canot, et le tenoient comme s'il eût été à l'ancre. Mais comme la pluie continuoit quand le tonnerre cessa de gronder, ils gagnèrent le rivage, et firent très-ingénieusement du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Le capitaine s'apperçut qu'à chaque éclair, les deux femmes de Raa-Kook se cachoient sous son manteau, et sembloient prononcer quelques prières : Raa-Kook se couvroit aussi de sa natte. A midi

Oct. 1783.

(1) Quoique les naturels se baignent tous les jours dans l'eau froide, ils semblent singulièrement craindre la pluie : il est probable qu'en tombant sur leurs corps nus, elle y cause des sensations désagréables.

Oct. 1783.

le calme ayant reparu, tous les canots rejoignirent le roi, qui donna des poissons aux Angloïs pour leur dîné. A une heure tous les canots prirent terre : le roi, sa suite et les Anglois allèrent à pied jusqu'à la petite ville appelée Aramalorgoo : elle étoit éloignée d'un mille du rivage où ils avoient débarqué. Ils furent témoins à leur arrivée d'une danse de lances, après laquelle on servit les rafraîchissemens d'usage. Ils retournèrent ensuite à leurs canots, et vinrent à une ville nommée Emillègue : elle semble être un gouvernement particulier, car le rupack ou chef de cette île les invita dans toutes les formes à prendre terre. C'est une grande ville située à un mille du rivage. Le rupack étoit un vieillard replet, de bonne mine, très-civil, et qui paroissoit être un personnage important, d'après toutes les marques extérieures du respect qu'il recevoit.

Les Anglois soupçonnèrent que le roi de Pelew suivoit encore quelque étiquette ; car il demeura dans son canot, quoique les autres prissent terre conformément à

ses desirs. On leur procura le plaisir de la danse, on les régala de pigeons, etc. Ils furent aussi invités, et très-amicalement accueillis dans deux ou trois maisons particulières. La nuit étant tombée avant qu'ils eussent regagné leurs canots, ces insulaires les conduisirent jusqu'au rivage; ils portoient des torches à leurs mains, et tenoient leurs hôtes par le bras toutes les fois que le chemin étoit rude et difficile.

Oct. 1783.

A dix heures le capitaine Wilson et ses gens arrivèrent à Pelew. Le canot du roi n'étant pas arrivé, les autres ne voulurent point prendre terre. Je dois observer ici, que quoique tous les ordres suivissent cette étiquette (les frères mêmes du roi, Raa-Kook et Arra-Kooker), le capitaine Wilson et les Anglois en furent exempts; Raa-Kook lui fit même entendre que les Anglois pouvoient débarquer, s'ils le vouloient: mais le capitaine, par respect pour le roi, et par égard pour le général, demeura dans son canot, et voulut se conformer à l'usage établi.

Oct. 1783. Les Anglois et Abba-Thulle passèrent la nuit dans la maison qui étoit placée sur le rivage de la mer. Avant le coucher on tint un conseil, composé du roi, de ses frères, et du chef des rupacks, qui revenoit à Pelew. Le lendemain au dé-

Lundi 13. jeûné, on sut le motif de ce conseil, lorsqu'Abba-Thulle demanda au capitaine s'il vouloit encore l'accompagner à une bataille. Le capitaine lui dit qu'avant de faire une réponse positive, il étoit obligé de consulter ses officiers et les habitans d'Oroolong; qu'à son départ de l'île, il avoit laissé un grand nombre de malades; qu'il ignoroit s'il n'en trouveroit pas d'autres dans le même état à son retour; mais que dans le cas contraire, il rempliroit volontiers ses desirs. Alors le roi demanda pourquoi le *Charmant* n'avoit pas été à Pelew pour chercher des ignames, depuis que le capitaine l'avoit accompagné aux îles. M. Wilson répondit qu'il n'avoit plus qu'une chaloupe, parce que l'autre avoit été coulée à fond devant le nouveau vaisseau, pour opposer une digue à la marée.

marée. — Le temps, qui avoit été orageux, commençant à s'éclaircir, et le vent se tournant au N. E., les Anglois quittèrent Pelew à onze heures du matin. Ils passèrent une heure dans la petite île, et gagnèrent Oroolong à quatre heures du soir : Raa-Kook les suivit. Oct. 1783.

A leur arrivée, ils apprirent avec une satisfaction inexprimable l'heureux rétablissement de M. Barker. Ils trouvèrent le navire très-avancé.

Le général, toujours attentif aux intérêts de ses amis, renvoya tous les canots, afin qu'on ne les soupçonnât point de commettre quelque vol. Il ne garda que ses gens, dont la probité lui étoit connue.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.





